

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME XII

QUÉBEC MARS, 1931

N° 7

## *Belles paroles*

**L**ES anciens disaient que la vérité sort de la bouche des enfants. Ils disaient vrai ; mais ils auraient pu ajouter aussi, que parfois, et souvent, cette vérité part des gens qui ont vécu, qui ont de l'expérience et ont assez appris de la vie pour être en état de donner de sages conseils.

Voilà ce que nous suggérâmes récemment deux déclarations importantes faites par deux hommes occupant des positions de premier plan en Ontario. Ces déclarations nous paraissent d'autant plus à point que quelques jours auparavant, on venait de décider l'abolition de l'enseignement du français dans les écoles publiques de la Saskatchewan.

Cette abolition est d'autant plus significative que l'école publique, en cette province, signifie l'école de la majorité locale. Il arrive aussi que les enfants de nos compatriotes de cette province, pour cette raison de définition, fréquentent dans la plupart des cas, une école publique.

Il est intéressant de constater que ce sont des hommes en vue de l'Ontario, le Premier ministre et le juge en chef de la même province, qui se chargent de répondre les premiers aux mesures persécutrices du premier Ministre Anderson. Ce sont des chefs d'une province conservatrice qui a connu la persécution, qui en a souffert pendant de longues années, connaissant maintenant une ère de paix assez complète, qui se chargent de dire à M. Anderson, premier ministre de la Saskatchewan, qu'il fait un faux pas, tant au point de vue de la paix provinciale que de l'intérêt canadien. Il est intéressant de noter que ce sont les chefs

d'une province conservatrice qui se hâtent de dire au chef d'une autre province nominale-ment conservatrice que sa politique de persécution contre le français est anti-canadienne.

\*  
\* \*

Que disent donc ces chefs ontariens ?

Écoutons d'abord le premier ministre, l'honorable Henry : " Je ne sais pas, mais un mouvement peut se produire dans l'avenir en vue de nous faire rechercher une association plus étroite avec les États-Unis. Si jamais ce jour se lève, ce seront les Canadiens français qui, si je puis m'exprimer ainsi, formeront la dernière tranchée. Ils lutteront de toute leur énergie pour sauvegarder l'identité du Canada. C'est ce que je veux dire lorsque j'affirme qu'ils exerceront une influence stabilisatrice et modératrice sur nous. Ils ont joué et ils continueront de jouer un rôle important dans le développement de notre pays. "

Écoutons maintenant le juge en chef, sir William Mullock :

" Les Canadiens français de la province de Québec sont les agents les plus convaincus de la bonne entente. Ils nous offrent maintes leçons d'énergie. J'ai eu, pendant plusieurs années, le bonheur de m'associer à leur vie ; j'en suis venu à les connaître profondément. Je me suis rendu compte de leur importance dans l'économie du pays et du rôle qu'ils jouent dans l'équilibre des groupes ethniques.

" Ils sont, à mon estime, les piliers de notre société ; le Canada n'a pas de plus inexpugnable barrière contre l'invasion de l'idée communiste que leur respect des lois. C'est d'eux que nous, Canadiens anglais, apprendrons à éta-

blir notre progrès sur des principes d'ordre et de cohésion. ”

\*  
\* \*

Voilà des déclarations très aimables et intéressantes. Elles ne sont pas flatteuses inutilement, car elles sont en somme l'expression de la vérité. Il est vrai, comme le dit le premier ministre ontarien, que le Canadien français est le meilleur rempart qui soit contre l'américanisation. Il a, pour accomplir ce travail, son grand amour du Canada, sa religion catholique, sa langue française.

Aussi ne peut-on comprendre pourquoi des gens qui se disent canadiens, cherchent à promouvoir les intérêts du Canada, croient servir les meilleurs intérêts du pays en persécutant les Canadiens français et en voulant que ces Canadiens abdiquent leur nationalité, si ce n'est leur religion. On n'abandonne pas facilement sa langue dans un milieu de religion différente sans vite abandonner sa foi.

M. Anderson se réveillera à la vérité ou périra politiquement. S'il résiste, ce ne sera que pour jeter sa province dans le désordre et son pays dans la mésentente nationale.

M. Mullock a aussi raison de parler comme il le fait des Canadiens français de la province de Québec. Il oublie cependant que les Canadiens français des autres provinces rendent aussi de précieux services. Ils sont là pour té-

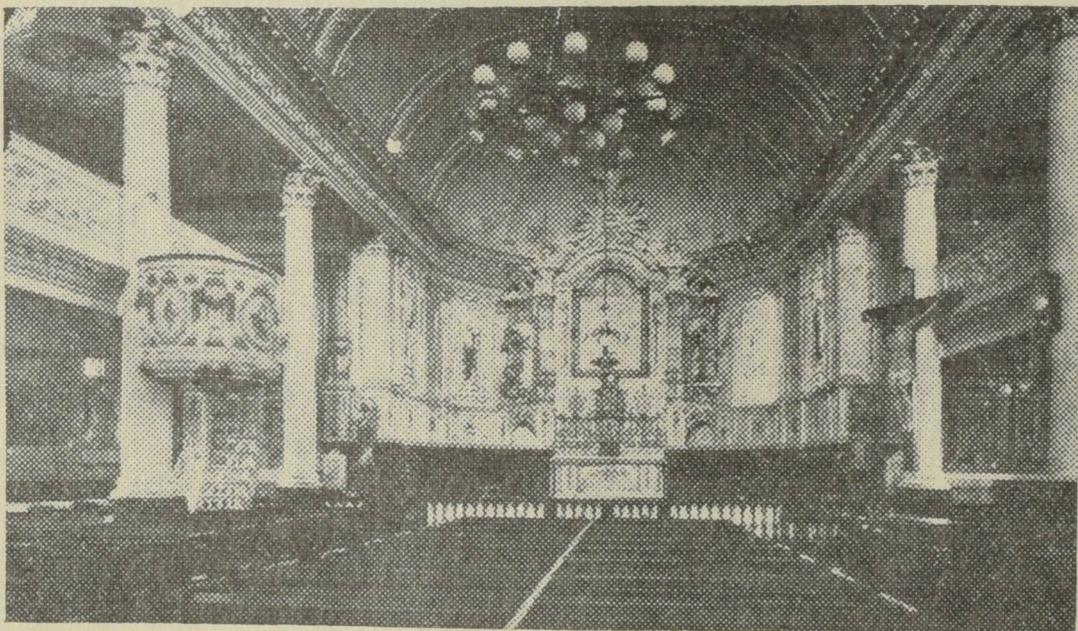
moigner de notre bon esprit et de notre vouloir de vivre. Ils sont partout pour enseigner aux Canadiens nouveaux ce qu'est l'esprit national canadien.

Si les Canadiens français étaient assez nombreux en Saskatchewan on n'entendrait pas parler de sécession ; car nos Canadiens sont patriotes et savent passer une crise sans renier leur pays. C'est qu'ils en ont vu bien d'autres depuis le commencement de la colonie. Ils ont subi des crises politiques, économiques, sociales et religieuses. Toujours ils ont triomphé, parce qu'ils avaient chez eux la détermination de vaincre et qu'un sacrifice pour eux n'est pas une chose insurmontable.

Retenons les paroles que nous venons de lire tombant de bouches aussi autorisées que celles que nous avons nommées. Espérons en plus qu'elles soutiendront nos frères persécutés et ouvriront les yeux des gens bien disposés que des fanatiques ont aveuglés.

Thomas POULIN.

A Djoulfa, le missionnaire fait lire l'Histoire Sainte. Cyrille lit avec effort : “ Dieu donna une compagne à Adam ; elle s'appelait Eve... ” Il tourne la page et continue : “ Elle était goudronnée au dedans et au dehors... ” Stupéfaction du Père, il s'enquiert : Cyrille avait tourné deux feuillets à la fois ; c'était l'arche de Noé qui était goudronnée... ”



VUE DE L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN,  
Détruite récemment par un incendie.

## Souvenirs de la grande guerre

### L'AVENTURE TRAGIQUE DU MOUSSE

**L**A *Maryvonne*, grand et beau voilier français, était partie de la côte bretonne, se dirigeant vers le Sud. Elle marchait lentement ; le temps était magnifique, le ciel d'un bleu pur et cru, de ce bleu des pays chauds — on approchait des Açores, — et le soleil enveloppait le navire et la mer dans son éclatante lumière.

Sauf le pilote, immobile à la roue du gouvernail, les mains aux poignées, l'œil fixé sur la boussole, et complètement absorbé par la responsabilité de sa tâche, les matelots ne "s'en faisaient pas". Aucun travail spécial ne les appelant pour l'instant, chacun s'occupait à sa fantaisie : l'un raccommodait ses hardes, l'autre écrivait une lettre, assez péniblement d'ailleurs, car "les écritures" n'étaient pas son fort, et il semblait craindre de briser le mince porte-plume placé entre ses rudes doigts habitués à manier des instruments moins délicats ; celui-ci fumait paisiblement sa pipe, celui-là réparait ses souliers.

René Ploec, le mousse du bord, gamin de quatorze ans, à la mine éveillée, aux grands yeux bleus, aux épais cheveux blonds coupés ras, façonnait dans un bout de planche une barque un miniature destiné à sa petite sœur Claire, à laquelle il avait promis de rapporter un cadeau en revenant au village.

Soudain, cette scène paisible fut troublée par la voix du guetteur perché en haut du mât de misaine et qui "voyait quelque chose".

Le capitaine accourut :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'en bas. Tu vois quelque chose, Gaël ?

— Oui, mon capitaine, et quelque chose de suspect... ça serait un de ces sales requins boches que cela ne m'étonnerait pas.

— Oh ! oh ! fit le capitaine, c'est le moment d'ouvrir l'œil et le bon. Chacun à son poste, les enfants.

Il lança des ordres brefs, de droite et de gauche. Tous les hommes bondirent, et, en un moment, chacun fut en effet à son poste, comme l'avait ordonné le capitaine.

Soudain, un sifflement prolongé retentit, puis, à quelque cinquante mètres en avant du navire, on entendit le bruit d'une chute et on vit s'élever une gerbe d'eau à la surface de la mer.

— Un obus, fit le capitaine, ça y est.

En effet un sous-marin, émergeant tout à coup des eaux, venait d'attaquer brutalement le

trois-mâts à coups de canon, sans avertissement préalable.

La *Maryvonne* se trouvait en mauvaise posture, car le vent était très faible ; elle allait bien doucement et offrait malheureusement une cible merveilleuse aux coups du pirate.

— Mes enfants, dit la capitaine, s'adressant à tout son équipage, les bandits sont plus forts que nous, c'est incontestable ; faut-il amener le pavillon et se rendre, où préférez-vous accepter le combat ?

— Nous rendre, capitaine, jamais, crièrent les marins tout d'une voix, nous préférons le combat.

— Je n'attendais pas moins de vous, mes braves ; allons-y, alors.

Et se tournant vers le mousse qui écoutait tout palpitant :

— Quant à toi, gamin, file dans la cabine, tu ne peux nous être d'aucune utilité et tu te ferais tuer pour rien.

L'enfant devint rouge d'émotion :

— Moi, m'en aller ? Ah ! par exemple, non, capitaine ; je ne suis pas un lâche pour me mettre à l'abri pendant que les camarades écopent ! D'ailleurs, je suis bien sûr que je trouverai moyen de me rendre utile. Je reste, n'est ce pas, capitaine ?

Et il levait sur son chef ses grands yeux suppliants.

— Et ta maman ? et ta petite sœur ? Que diront-elles si tu es tué, reprit le brave capitaine qui connaissait la famille de son mousse.

— Elles aimeront mieux me voir mort que de penser que j'ai été un poltron.

— Eh bien ! reste alors, mon petit gars, permit le capitaine, qui acheva entre ses dents : D'ailleurs.. on est peut-être autant en sûreté ici qu'en bas ; on ne sait jamais ce qui peut se passer avec ces bandits.

Comme il achevait ces mots, un nouvel obus passa en vrombissant au-dessus du voilier et alla s'enfoncer plus loin dans la mer.

— Encore un raté, cria le marin. A la riposte, mes enfants.

Les canonniers ouvrirent le feu ; le sous-marin soutint le sien ; pendant une heure et demie, la canonnade fit rage.

Les matelots de la *Maryvonne*, maintenant, voyaient bien le pirate boche ; il mesurait environ 115 mètres et avait deux canons, un à l'avant, un à l'arrière ; il se trouvait à peu près à cinq cent mètres du voilier et était venu en complète émergence, pour mieux régler son tir ; mais heureusement, le soleil le gênait, et ses projectiles n'avaient encore causé que des dégâts relativement peu importants ; cependant, trois matelots de l'équipage avaient été légèrement blessés, l'un à la jambe, l'autre à l'épaule, et le troisième à la joue.

René, qui s'était improvisé infirmier, les avait rapidement et très adroitement pansés et ils n'avaient pas voulu quitter le combat.

Le mousse se multiplait, passant à boire, transmettant de l'un à l'autre les ordres du capitaine, qui se faisait mal entendre à cause du fracas de la bataille, courant de droite et de gauche, se baissant, se relevant, se jetant de côté pour éviter les projectiles ; il n'avait aucune peur et semblait invulnérable.

Cependant, le tir du sous-marin devenait plus précis ; l'éclatement d'un seul shrapnell fit deux morts et trois blessés, dont un pointeur, qui tomba sur sa pièce le bras presque arraché. Immédiatement, un camarade bondit pour le remplacer ; mais au même moment on vit le sous-marin faire une brusque manœuvre et se rapprocher du voilier avec une rapidité foudroyante ; quand il fut à peine à cent mètres de la *Maryvonne*, la gueule noire de son canon d'avant lança un nouvel obus.

Il y eut un épouvantable tumulte, un fracas assourdissant, des hurlements de douleur et une explosion formidable : le projectile était tombé sur la provision de munitions du voilier.

Quand la fumée se dissipa, on put voir un horrible spectacle : tous les hommes, y compris le capitaine, avaient été tués ou mortellement blessés, toutes les munitions avaient été anéanties, et le navire, gravement avarié, commençait à couler.

Debout sur le pont du sous-marin, l'équipage du pirate regardait avec des ricanements féroces.

Le commandant jeta un ordre bref : coup sur coup, trois autres obus lancés sur l'épave l'achevèrent. La *Maryvonne* tourna sur elle-même, se renversa, son arrière brusquement dressé hors des flots, et coula tout d'une pièce, tandis que les eaux se renfermaient sur elle en bouillonnant.

A quelques mètres du sous-marin, un appel lamentable retentit :

— Au secours ! au secours ! à moi !

C'était le mousse. Lancé dans les airs par la force de l'explosion, il était retombé dans la mer à demi évanoui. Poussé par l'instinct de la conservation, il s'était accroché à un débris du mât qui passait auprès de lui en tournoyant, et s'y était hissé de son mieux, mais ses forces s'épuisaient, les vagues menaçaient à chaque instant de l'engloutir et il appelait à l'aide, ignorant que ses malheureux camarades avaient tous péri dans la catastrophe finale.

Du sous-marin, on l'avait entendu ; groupés à l'arrière, du côté où il se trouvait, les Boches penchaient curieusement leurs têtes pour le voir et riaient, s'amusant follement de la lutte désespérée de l'enfant contre la mort.

— Il faut être humain, je vais l'achever, déclara le second en abaissant vers René son revolver.

— Non, herr Grottau, nous sommes des gens cultivés, ne l'oubliez pas ; il faut repêcher ce chien de petit Français ; il nous sera utile et il nous amusera. Allons, brutes, ne m'entendez-vous pas ?

Ces derniers mots ponctués de deux vigoureux coups de botte, s'adressaient aux deux marins les plus rapprochés de lui, lesquels se précipitèrent pour obéir à l'officier.

Quelques minutes après, le pauvre mousse, ruisselant, grelottant, suffoquant, était à l'intérieur du sous-marin qui s'enfonçait en plongée pour courir à de nouveaux exploits.

Le capitaine fit preuve, en effet, d'une humanité extraordinaire envers son prisonnier ; il lui fit boire un coup d'eau-de-vie pour le réchauffer et lui donner des effets secs pour remplacer les siens, puis il l'interrogea sur son nom, son âge, son village, ses fonctions à bord, etc.

L'enfant répondait, bouillonnant de colère intérieurement, mais calme en apparence, ne voulant pas aggraver encore sa position ni donner à ses ennemis le spectacle de sa douleur et de sa fureur, qui les eût certainement hautement réjouis.

L'officier boche termina son interrogatoire en déclarant au mousse qu'il allait momentanément le garder à son bord et qu'il serait bien traité — " nous ne sommes pas des barbares " — si toutefois il faisait preuve de docilité et rendait de bon cœur les services qu'on était en droit d'attendre de lui en échange de la magnanimité dont on avait fait preuve, en le tirant de l'eau et en payement " de la ponne nourridure qui lui serait tonnée ".

Le mousse ne tarda pas à se rendre compte que les bons traitements promis consistaient à faire de lui le domestique et le souffre-douleur de tout l'équipage boche.

Pour un rien, il était maltraité, injurié, roué de coups ; mais ce qui lui était encore plus sensible que les mauvais traitements, c'était la manière dont ces bourreaux parlaient de la France. Ils prenaient un lâche plaisir, en face du pauvre petit prisonnier, à insulter son pays, lui prédisant la défaite et la ruine à brève échéance et lui annonçant à chaque instant de désastreuses nouvelles, toutes fausses, bien entendu.

Un certain jour, le capitaine l'appela dans sa cabine, où il s'était installé pour boire avec les principaux du bord, et prenant un air de fausse componction :

— La télégraphie sans fil vient encore de nous apporter des nouvelles bien fâcheuses pour toi, petit, lui dit-il ; nos soldats viennent de remporter une victoire kolossale ; ils ne sont plus qu'à quelques kilomètres de Paris ; la ville est à feu et à sang ; nos Gothas et nos superkanons la bombardent nuit et jour ; en outre, notre botte tient sous son feu toute la côte bretonne ; plusieurs villages sont entièrement

détruits, entre autres le tien, qui a été incendié ; tous les habitants ont péri dans les flammes.

René reçut un coup au cœur : l'image de sa mère et de sa sœur se dressa devant lui.

— Ça n'est pas vrai, cria-t-il.

Le capitaine se leva en fureur :

— Tu ose me donner un démenti, petite vermine ? Je te dis que c'est vrai, absolument vrai ; tu n'as plus de village, plus de mère, plus de sœur, et bientôt tu n'auras plus de patrie, car la France est déjà presque entièrement aux mains de notre glorieuse Allemagne.

— Ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai, répéta René au paroxysme de la douleur et de la colère, vous êtes un menteur et un lâche !

Les mots n'étaient pas plutôt sortis de sa bouche que le Boche, saisissant le verre placé devant lui, l'envoyait à toute volée à la tête du mousse.

Le projectile frappa l'enfant au-dessus du sourcil, le sang jaillit, l'aveuglant ; il roula à terre à demi assommé.

— Cela lui servira de leçon, fit le pirate en ricanant.

Et s'adressant à un des marins :

— Emportez-le et soignez-le, dit-il ; je ne veux pas le tuer.

— Vous êtes trop bon, capitaine, fit obséquieusement le matelot en relevant le corps du mousse presque sans connaissance.

René fut deux jours malade, grelottant de fièvre ; sa jeunesse et sa forte constitution triomphèrent du mal, il revint à la santé mais son cœur était encore plus rempli de haine pour ses bourreaux et du désir de se soustraire à leur horrible joug. Chaque jour, il pria Dieu de venir à son secours.

Un matin, le sous-marin était remonté à la surface des eaux, il naviguait en plein air, le temps était beau, le capitaine prenait le frais sur le pont quand, tout à coup, il appela le mousse, lui ordonnant de lui apporter sa jumelle qu'il avait laissée en bas.

L'enfant obéit, le Boche inspecta minutieusement l'horizon, et se tournant vers René avec un mauvais sourire :

— Petit, tu vas avoir le plaisir d'apercevoir tes compatriotes. Il y a là-bas un bateau français qui s'avance, nous allons lui faire subir le sort de la *Maryvonne* ; je te permets de rester auprès de moi pour voir le combat.

Des compatriotes ! Le cœur du jeune garçon sauta dans sa poitrine et il tourna ardemment ses regards dans la même direction que le capitaine.

C'était, en effet, un voilier français qui s'approchait à grande allure, et René fut saisie d'une angoisse inexprimable. Allait-il être obligé encore une fois de voir assassiner des Français sous ses yeux ? Si, au moins, il pouvait les avertir, leur signaler le danger qui les menaçait ! Mais non, rien, il était complètement im-

puissant, et des pleurs de rage coulèrent silencieusement de ses yeux.

Cependant, le capitaine boche prenait conseil avec ses officiers sur ce qu'il était préférable de faire : engagerait-il une bataille à ciel ouvert ou plongerait-il pour torpiller l'adversaire ? Les avis étaient partagés. Le chef des bandits semblait prêt à s'arrêter à ce dernier parti, quand tout à coup un sourire diabolique passa sur sa vilaine figure.

— Oh ! dit-il, j'ai une idée ; c'est le cas ou jamais de nous servir de ce petit serpent de Français ; je vais hisser le drapeau blanc, le voilier s'approchera, et, quand il sera tout près de nous, l'enfant dira à ses compatriotes de ne pas tirer parce que nous avons à bord des prisonniers français ; ils n'oseront certainement pas nous canonner, et, pendant qu'ils parleront, nous les régalerons, par surprise, d'une bonne volée d'obus, qui les enverra par le fond sans que nous ayons eu à essayer leur feu. Qu'en dites-vous ?

— Admirable, kolossal ! furent les réponses enthousiastes qu'il obtint.

Tout fier de ces approbations, le brigand fit, ainsi qu'il l'avait dit, arborer le drapeau pacifique, puis, s'adressant à René Ploec qui, resté sur le pont, considérait avec étonnement la manœuvre :

— Tu as bien compris, n'est-ce pas, fit-il en résumant : quand le voilier sera à portée de voix, tu crieras : " Ne tirez pas, nous sommes à bord douze prisonniers français. "

— Et si je refuse, fit le mousse, qui était devenu livide en écoutant le bandit.

— Si tu refuses, j'ai de quoi te forcer à obéir, répondit le capitaine en montrant son revolver ; eh bien ! te décides-tu ?

— Oui, fit laconiquement le jeune garçon.

— Allons, ça va bien.

Et il ajouta avec un rire grossier :

— Je pensais bien que mes arguments sauraient te décider.

Cependant, le bateau français se rapprochait de plus en plus. Le capitaine se hâta de disparaître dans l'intérieur du sous-marin pour donner les dernières instructions.

René était resté seul dehors, tout à l'extrémité de la passerelle.

Le voilier maintenant s'était arrêté, et son équipage considérait avec méfiance le spectacle qu'il avait sous les yeux, se demandant ce que signifiait ce requin d'acier immobile, surmonté du drapeau blanc, et qui paraissait désert, à l'exception de la mince silhouette qu'on distinguait au bout de la passerelle.

— Bizarre, bizarre, répétait le capitaine du voilier, qui examinait attentivement le sous-marin à la lorgnette, on dirait une épave ; il faut nous rapprocher pour nous rendre compte.

— Et si c'est un Boche ? suggéra le second.

— Si c'est un Boche, il n'a pas l'air bien terrible ; en tous cas, je vais prendre mes précautions de faire mettre tout mon monde au poste de combat.

Il donna des ordres en conséquence, puis fit remettre en marche son bâtiment et s'approcha résolument du submersible. Il était assez près maintenant pour que les voix pussent porter.

— C'est le moment ; crie, chuchota à René Ploec le Boche qui était toujours caché.

Le mousse redressa sa taille, se fit un porte-voix de ses mains et de toutes ses forces :

— Tirez ! tirez vite ! hurla-t-il, les Boches vont vous canonner.

Il avait à peine achevé ces mots qu'un coup de revolver retentissait à ses oreilles ; le capitaine allemand venait de tirer sur lui, puis faisant brusquement refermer le capot, il s'empressait de disparaître en plongée.

Docile à l'avertissement de René Ploec, le voilier avait fait feu de toutes pièces : un obus avait atteint le périscope, creusant une ouverture par laquelle les eaux s'engouffrèrent en bouillonnant, envahissant le sous-marin. Bientôt une large tache d'huile s'étendait sur la mer, à l'endroit où il s'était enfoncé.

Le pirate avait vécu.

Sa plongée avait été si rapide que le mousse avait été lancé à la mer par-dessus bord. Les marins du voilier le recueillirent.

Il n'avait heureusement pas été gravement blessé par le Boche ; la balle avait seulement éraflé sa tête.

Dès qu'il fut pansé et réconforté, il fit à ses sauveteurs le récit de ses terribles aventures.

Enthousiasmé par son héroïsme et par son énergie, le capitaine du bâtiment lui offrit de le garder à son bord, ce qu'il accepta avec empressement.

— Et puis tu sais, petit gas, ajouta le marin, quand nous toucherons terre, je raconterai ta belle conduite à qui de droit et tu seras porté à l'ordre du jour, et peut-être bien décoré, tu verras ça... et si moi-même je puis faire quelque chose pour t'être agréable, ne te gêne pas pour me le dire.

— Bien vrai que vous voudriez me faire plaisir, capitaine, demanda le mousse.

— Bien vrai ; parle, que désires-tu ?... J'espère que ce sera dans mes moyens.

— Je crois que oui, capitaine... c'est comme qui dirait un cadeau que je voudrais que vous m'achetiez, quand nous aborderons en Bretagne.

— Va pour un cadeau. Lequel ?

— Une poupée pour ma petite sœur, s'il vous plaît, fit René ; celà lui ferait tant de plaisir !

Le capitaine se mit à rire.

— Tu n'es pas ambitieux, mon garçon ; tope-là, tu auras l'affaire.

Et voilà comme quoi il y a maintenant, non loin de Brest, sur la côte bretonne, une petite

Claire de huit ans, qui berce avec amour dans ses bras une belle poupée en racontant à qui veut l'entendre les événements tragiques à la suite desquels son frère se l'est procurée pour elle.

VALDOR.

## La récompense partagée

Le calife de Bagdad possédait un magnifique faucon, habile à saisir au vol le héron et l'outarde. Un jour, le fauconnier, qui le promenait sur le poing dans les rues de la ville, ayant par mégarde lâché la chaînette qui le retenait prisonnier, l'oiseau s'envola et disparut.

Le calife fit annoncer dans les campagnes que celui qui rapporterait le faucon au palais recevrait une récompense de deux cents pièces d'or.

Un paysan trouva l'oiseau et se rendit au palais ; mais le chef des agas refusa de le laisser arriver en la présence du calife, à moins toutefois qu'il ne lui abandonnât la moitié de la récompense qu'il devait toucher. Le paysan dut accepter le marché. Le calife, en revoyant son oiseau favori, exprima la plus grande joie et donna l'ordre à son trésorier de compter les deux cents pièces d'or au paysan.

— Que votre Seigneurie, s'écria celui-ci, me permette de choisir moi-même ma récompense !

— Parle, dit le calife.

— Je demande à recevoir sur mon dos cinquante coups de bâton.

— Tu plaisantes !

— Pas du tout, et je ne veux accepter aucune autre rétribution.

— Qu'il soit fait selon ta volonté ! dit le calife. Qu'on appelle le bourreau !

Le paysan tendit son dos, et l'exécuteur lui appliqua de légers coups de rotin sur les épaules. Au vingt cinquième coup, notre homme, se relevant subitement, s'écria :

— Halte ! j'ai mon compte ! Au tour de mon associé de recevoir sa part de récompense !

Et il raconta alors comment le chef des agas lui avait interdit l'entrée du palais et ne l'avait laissé passer qu'à la condition qu'il lui serait fait remise de la moitié de la récompense.

Le calife fut fort amusé de la finesse du villageois et ordonna que le chef des agas recevrait immédiatement les vingt-cinq coups de rotin, et cette fois appliqués sans miséricorde. De plus, il fit remettre au paysan les deux cents pièces d'or qu'il avait si bien méritées.

## Conte oriental

**D**ANS une contrée lointaine de l'Asie, vivait un homme de haute naissance, qui possédait de grands biens.

Les voyageurs en route pour les pays de l'Ouest étaient obligés de suivre le chemin qui d'un côté servait de limite à ses vastes domaines.

Cet homme s'appelait Nathan. Il s'était fait construire un superbe palais, meublé avec la richesse du goût oriental et orné des choses les plus rares.

Généreux, hospitalier, il avait recommandé à ses nombreux serviteurs de laisser pénétrer chez lui tous les voyageurs qui le désiraient, quelle que fût leur condition.

Sa réputation se répandit bientôt hors des limites de son propre pays. On ne l'appela plus dans le monde que le *généreux Nathan*.

Lorsque les années eurent blanchi sa noble tête sans rien détruire de son inépuisable charité, un jeune homme riche et de grande maison, du nom de Mithridanes, devint profondément jaloux de l'auréole d'immortalité qui rayonnait déjà sur l'auguste front du vieillard.

Ses biens immenses, sa renommée si pure, ses vertus éclatantes troublaient l'âme envieuse de Mithridanes, et comme il possédait des biens considérables, la pensée lui vint de surpasser Nathan par des libéralités plus pompeuses et des vertus plus rares encore.

Lorsqu'à son tour il se fut fait construire un palais somptueux, il traita si magnifiquement les solliciteurs, que son nom devint bientôt aussi fameux que celui de Nathan.

Or, un jour qu'il se promenait seul dans une des vastes allées de ses jardins fleuris, une vieille femme toute déguenillée vint humblement s'asseoir à l'une des portes basses du palais pour y demander l'aumône. Le jeune riche, de la meilleure grâce du monde, donna libéralement.

La femme le remercia et fit mine de s'éloigner. Quelques instants plus tard, elle vint se présenter à une autre porte du palais. Mithridanes, un peu surpris, lui donna cependant une nouvelle somme d'argent, et elle se retira.

Mais une troisième fois elle revint, puis une quatrième, et ainsi de suite jusqu'à la douzième, où elle s'assit à la porte principale du palais.

Mithridanes l'assista encore sans que sa patience se lassât. N'avait-il pas juré d'étonner le monde par une libéralité plus grande encore que celle du généreux Nathan ?

Cependant, lorsque la treizième fois il vit cette femme se présenter, demandant toujours l'aumône, Mithridanes, visiblement importuné, lui dit doucement :

— Femme, je ne sais qui tu es, mais je ne puis plus longtemps tolérer ton importunité. Tiens, prends encore cette monnaie, mais ne reviens plus de longtemps.

C'était là précisément le mot que la mendicante attendait.

— Ah ! s'écria-t-elle, ta générosité à toi se lasse, elle a des bornes. Elle ne ressemble pas à celle du généreux Nathan. Qu'il est grand, cet homme, et combien il t'est supérieur ! Moi qui te parle, je me suis présentée aux trente-deux portes de son palais, comme je voulais essayer de me présenter à chacune de tes portes, et chaque fois cet homme sans égal a déposé une offrande dans mes mains sans faire la moindre remarque. Il est vrai que douze fois tu m'as secourue, mais à la treizième tu t'es lassé. Noble seigneur, tu es bien loin d'être le plus généreux des hommes !

En entendant ces paroles, Mithridanes entra dans une fureur extrême.

— Quand donc, s'écria-t-il, quand donc atteindrai-je la perfection de Nathan ? Mais ce n'est pas assez, il faut que je le surpasse. Jusqu'à présent, tout ce que j'ai fait n'a servi qu'à prouver mon insuffisance. Eh bien ! puisque la mort ne réclame pas ce vieillard qui m'importune, je le tuerai de mes propres mains.

En proie à une rage folle, il se fait amener son meilleur coursier et s'éloigne à toute vitesse de sa demeure, accompagné par quelques serviteurs fidèles.

Après trois jours et trois nuits d'une course folle, il se trouve dans le voisinage du palais de Nathan, dont les terrasses s'étagent à l'horizon.

Alors, il commande à sa suite de faire halte dans un bois de sycomores, et s'avance seul dans la direction du palais. Il n'avait plus qu'une petite distance à franchir, lorsque soudainement, il se trouve en présence d'un homme âgé, vêtu avec une grande simplicité.

— Vieillard, lui dit Mithridanes, pourrais-tu m'indiquer le chemin le plus court pour arriver chez Nathan ?

— Mon fils, rien n'est plus simple, car je m'y rends également.

— Ta bonté est grande, mon père, mais je désire me présenter seul chez ce sage.

— Jeune homme, ton désir sera accompli. Alors, Mithridanes met pied à terre et marche à côté du vieillard.

Aussitôt entré dans la cour de son palais, Nathan, car c'était lui-même, fait appeler un de ses serviteurs, lui recommande la monture du jeune étranger, et donne à tous ceux de sa maison l'ordre de taire son nom. Il introduit Mithridanes dans une salle du plus beau style oriental, où il l'engage à se reposer.

— Me serait-il permis, noble maître, de savoir qui tu es ? dit le voyageur.

— Mon fils, répond le vieillard, je suis le serviteur du maître qui te reçoit. Je lui ai consacré les plus belles années de ma vieillesse, mais il n'a jamais eu l'idée de m'en récompenser.

Mithridanes tressaillit d'une joie diabolique.

— Et toi, mon fils, reprit le vieillard, quel est ton nom ? et pourquoi désires-tu voir Nathan ?

— Jure-moi, répondit le jeune homme, que tu ne trahiras jamais mon secret ; à cette condition, je parlerai.

— Je te le jure, répondit son interlocuteur ; parle, mon fils.

Le jeune homme, d'une voix sourde, poursuivit :

— Si tu m'as rencontré ici, c'est que j'y suis venu avec l'intention de tuer Nathan.

Le vieillard ne laissa rien paraître de son émotion.

— Mithridanes, dit-il, je sais qui tu es. J'ai connu ton père, un homme de bien. Je l'ai aimé, et il m'était d'autant plus facile de t'estimer aussi que jusqu'à ce jour tu t'étais appliqué à l'imiter. Puisque ta résolution est bien prise, accorde-moi ceci : frappe Nathan fort et juste, afin qu'il meure promptement sans trop souffrir. A cent mètres d'ici, se trouve une allée de térébinthes, où ton ennemi se promène seul tous les matins ; vas-y demain et ne manque pas ton coup, car les cris de la victime pourraient donner l'éveil. Quand ton œuvre sera accomplie, prends le sentier à gauche, qui est presque toujours désert ; en le suivant jusqu'au bout, tu atteindras la route qui te conduira directement dans ton pays.

Ainsi renseigné, Mithridanes se retira, doutant presque du succès de son entreprise, tellement il avait peine à s'expliquer la franchise d'un homme qu'il n'osait appeler son complice.

Le jour suivant, Nathan, selon sa coutume, se leva de grand matin, certain de recevoir la mort.

Mithridanes était déjà blotti derrière un épais buisson, lorsque le noble vieillard s'engagea dans l'allée couverte avec l'intrépidité d'un homme qui a fait le sacrifice de sa vie. Son visage rayonnait de paix et de sérénité. . .

Soudain, frappé de stupeur, Mithridanes laisse retomber son bras, le poignard s'échappe de sa main paralysée, et lui-même, tombant à genoux aux pieds de l'imposant vieillard qu'il reconnaît, s'écrie, le visage couvert de confusion, les yeux mouillés de larmes :

— Mon père, mon père, ne me refuse pas le pardon que j'implore ! L'ambition de t'égalier, le dépit de ne pouvoir y parvenir, voilà les sentiments qui m'ont perdu. Comment n'ai-je pas compris en te voyant que tu étais ce Nathan que mon père vénérât et aimait comme un immortel illustre vieillard ! Honteux, repen-

tant, je me jette à tes pieds et je te demande grâce.

— Mon fils, répondit Nathan, je t'accorde d'autant plus volontiers le pardon que tu implores, que le vrai pardon ne saurait venir de moi. Ta conscience doit te dire que ce n'est pas moi que tu as le plus offensé, c'est Dieu. Lève-toi donc, que je voie ton visage illuminé de ce rayon divin qui s'appelle le repentir. Mon fils, pour que notre charité soit parfaite, il ne faut pas que la moindre vanité y soit mêlée. Le Dieu que nous servons tous les deux, dans sa toute-puissance, t'a fait comprendre ce que tu n'avais pas encore compris.

— Mon père, reprit Mithridanes, je n'oublierai jamais tes paroles. Mais comment, sachant que j'étais résolu à te tuer, as-tu pu venir au-devant de moi avec autant de calme que s'il s'était agi du plus fidèle à tes amis ?

— Mon fils, en tout ceci, une pensée me dominait. Je me disais : tu as atteint quatre-vingts ans ; la vie n'a plus rien à t'apprendre. Qui sait si Dieu ne veut pas que tu fasses le sacrifice des jours qui te restent encore à passer sur la terre ? Peut-être ta mort éclairera-t-elle cet enfant égaré, qui vient pour te frapper. Voilà pourquoi, mon fils, je me suis offert sans résistance à tes coups. Tu le vois, Dieu s'est servi de moi pour te sauver, toi, sa créature qu'il aime.

(L'Echo.)

## Au-dessus de l'instinct



CHEZ un certain nombre d'insectes, les manifestations du discernement sont évidentes dans bien des cas. Tantôt il s'agit de faits d'observation, tantôt de faits d'expérience. Il est visible que, dans certains cas, les fourmis agissent avec discernement : par exemple lorsqu'elles ont à transporter à la fourmilière des matériaux de construction, tels que fragments de bois, fétus de paille, débris d'insectes dont l'appropriation n'est pas immédiate.

Dès que, après quelques essais demeurés infructueux, une fourmi reconnaît qu'elle est impuissante à le transporter seule, elle va chercher une aide ; elle se met en communication avec une autre fourmi au moyen des antennes ; par le jeu rapide de ces organes qui centralisent les organes des sens, les deux insectes ont bientôt échangé ce qu'on peut nommer leurs idées ; point de discours, pas de temps perdu ; en moins d'une seconde tout est convenu. On se met à l'œuvre. Si à deux elles ne suffisent pas, elles vont en chercher une troisième ; souvent celle-ci ajoute

ses efforts à ceux de ses compagnes et n'attend pas qu'on réclame d'elle ce service, qui après tout est un service public. Je ne répondrais pas que, dans certains cas, on n'ait pas vu une fourmi diriger les travaux lorsqu'ils en valaient la peine et jouer ainsi le rôle d'ingénieur.

Il arrive quelquefois qu'un corps volumineux ne peut pénétrer par la porte de la fourmilière. On voit alors les fourmis pratiquer des entailles des deux côtés de la porte, démolir une partie des murs de terre, agrandir l'ouverture, puis essayer de faire pénétrer l'objet ; si elles reconnaissent l'insuffisance de l'ouverture, elles recommencent le travail de démolition. Le but atteint, elles reconstruisent les côtés de la porte et rétablissent les choses comme devant.

Une expérience de Franklin vient s'ajouter aux faits qui précèdent. Franklin mit un jour dans un pot de confiture une fourmi enlevée à une fourmilière éloignée de la maison de campagne qu'il habitait, puis le pot fut suspendu au plafond par une ficelle. La fourmi eut de la peine à sortir de la confiture. Elle y parvint pourtant avec patience et longueur de temps ; on la vit se lécher, se nettoyer, se débarrasser du visqueux liquide ; puis elle monta au fil comme à un mat de cognac et disparut.

Quel ne fut pas l'étonnement, non de Franklin, mais des gens de la maison, lorsque, peu de temps après, on vit une longue ligne noire animée, grouillante, qui, partant du point où le fil touchait au plafond, traversait le plafond, gagnait un mur, descendait le long du mur et conduisait l'observateur patient, de proche en proche, jusqu'à la fourmilière. Le fil était couvert de fourmis qui y montaient et en descendaient et paraissaient très affairées.

Ce qui s'était passé, on le devine : la fourmi soumise à l'expérience était retournée à la fourmilière. Là, dans son langage, ou plutôt avec ses moyens de communication, qui n'ont rien de commun avec le langage humain, elle avait fait part à ses compagnes de l'existence d'un magasin de vivres. Aussitôt de se mettre en campagne pour aller faire la moisson inespérée.

Une expérience analogue a été faite sur les abeilles et avec le même succès par M. Dujardin. Ce savant, ayant saisi une abeille appartenant à une ruche éloignée de sa demeure, lui rend la liberté dans une chambre fermée où il avait mis préalablement un peu d'eau sucrée dans un verre. L'abeille, une fois libre, vole de tous côtés se heurtant aux glaces et aux carreaux de vitre, jusqu'au moment où, lasse, elle s'abat sur la table où se trouvait la liqueur sucrée. Elle en approche, elle y goûte, elle y revient complaisamment. Dujardin ouvre alors la fenêtre, et l'abeille de s'envoler à tire-d'aile. Bientôt après, la chambre était remplie d'abeilles qui venaient toutes s'abreuver et retour-

naient ensuite à la ruche. N'est-il pas évident que ces abeilles avaient été prévenues par la première qui, après leur avoir fait part de sa précieuse trouvaille, les avait guidées à travers l'espace jusqu'à l'endroit d'où elle sortait.

Voici d'autres exemples, *tant la chose en preuves abonde*, qui mettent en lumière le discernement des abeilles. Leur miel n'est pas seulement recherché des hommes, mais d'animaux très divers, par exemple des ours et de certains insectes. Ces laborieuses et ingénieuses petites bêtes ont à défendre leurs provisions contre les rapaces gourmands. Huber raconte qu'à plusieurs reprises, en 1804 et en 1806, il fut témoin d'un fait curieux et qui lui montra l'intelligente habileté des abeilles. Le pays fut envahi à cette époque par de véritables légions d'une sorte de papillon, le *sphinx tête de mort*, très friand de miel, et dévastant les ruches dans lesquelles il parvient à pénétrer. Il fallait se défendre contre les pillards. Or les sphinx sont notablement plus gros que les abeilles. Il suffisait donc de rétrécir les portes de la ruche ; c'est ce qu'elles firent. De cette manière les sphinx ne pouvaient plus pénétrer, mais les abeilles continuaient à entrer et à sortir, tout en se gênant un peu. Lorsque les sphinx eurent disparu, l'ouverture fut rétablie dans ses dimensions primitives, et les abeilles circulèrent à leur aise. Quand les sphinx revinrent en 1806, les abeilles recommencèrent le même manège. Elles montrèrent donc de la réflexion et de la volonté.

Félix HÉMENT.

## A L'ÉCOLE

Un élève, timidement, s'approche du professeur et lui demande :

— M'sieu !... est-ce que je pourrais sortir à dix heures... parce que... à cause que... y a... y a ma grande sœur qui déménage !...

Le professeur qui flaire un mensonge, réplique d'un air sérieux :

— Ce n'est pas nécessaire, j'ai justement vu ta sœur et elle m'a dit qu'elle avait changé d'idée : elle ne déménagera pas avant jeudi après-midi !

Le gosse, piteusement, s'apprête à regagner sa place, mais, soudain, il se ravise.

— M'sieu !... je... je...

— Qu'y a-t-il encore ?

— Y a... qu'y a deux menteurs dans la classe !

— ? ? ?

— ... Le premier, c'est moi, "à cause que je n'ai pas de grande sœur !!"

## Louis Pasteur



OMME plusieurs autres grands bienfaiteurs de l'humanité, Louis Pasteur n'est pas connu même de ceux qui, chaque jour, bénéficient de ses nombreuses découvertes.

Né à Dole en France, sur la rue des Tanneriers, le 27 décembre 1822, il mourut à 73 ans, en 1895, après avoir consacré sa vie à l'étude, à l'observation et à la solution de grands problèmes.

Son père, Jean-Joseph Pasteur, et sa mère, Jeanne Roqui, vivaient très modestement des revenus d'une petite tannerie.

Dès son enfance, son père qui avait loué une tannerie dans les limites de la ville d'Arbois, songeait à faire de son fils un professeur au Collège d'Arbois.

Louis n'était pas un élève brillant, mais il était studieux : lent à comprendre, il aimait quand même à connaître le pourquoi de chaque chose. Cette curiosité scientifique devait le conduire au sommet des honneurs et le faire reconnaître plus tard comme étant le personnage ayant rendu le plus de services à l'humanité, puisqu'il a, par ses nombreux travaux, augmenté la durée moyenne de la vie de 20 ans.

En octobre 1838, nous voyons partir Louis Pasteur et son ami, Jules Vercelet, pour l'École Barbet à Paris, afin de se préparer à entrer à l'École Normale. L'ennui s'empare de lui au point d'inquiéter ses maîtres qui recommandent à son père de ne pas l'astreindre davantage à cette vie qui détériore sa santé.

De retour chez lui, il fréquente le collège de Bésançon et se livre à un travail très ardu pour retourner, l'année suivante, à l'École Barbet à Paris où il se prépare aux examens d'admission à l'École Normale.

Louis Pasteur arrive le 4ème aux examens et est admis à suivre les cours du savant J.-B. Dumas. Il se livre ensuite à l'étude de la Chimie après avoir passé trois ans à l'École Normale.

Le chimiste Balard l'accepte dans son laboratoire et c'est là qu'il fait ses premières découvertes sur les cristaux.

Les principaux savants de Paris s'intéressent à ses travaux et l'un d'eux, Biot, témoigne à Pasteur le dévouement d'un père pour son fils. La mort de sa mère lui fait négliger son travail durant plusieurs semaines.

A l'âge de 26 ans, Pasteur est nommé professeur de chimie à l'Université de Strasbourg. C'est alors qu'il épouse Marie Laurent, fille du Recteur de l'Université, qui partagera toujours avec le même dévouement ses peines et ses joies.

En 1854, par conséquent à 31 ans, il est nommé professeur à la faculté des sciences de l'Université de Lille et se livre à l'étude de la fermentation qu'il reconnaît comme étant causée par un ferment spécifique. A l'Allemand Liebig qui lui demande quelle part joue la levure (yeast) dans la fermentation, il répond : "La part d'une chose vivante comme vous. La levure mange le sucre comme vous mangez les aliments, et rejette des déchets, l'alcool et l'acide carbonique comme votre organisme rejette ce qu'il ne peut assimiler."

En 1857, son père le voit nommer professeur à l'École Normale de Lille. Son plus cher désir était accompli, car il avait toujours rêvé que son Louis fut professeur à l'École Normale.

C'est dans un vieux grenier qu'il installera désormais son laboratoire afin de poursuivre ses recherches sur la fermentation, donner le coup de mort à la génération spontanée en prouvant que toute substance vivante reçoit la vie d'une substance vivante.

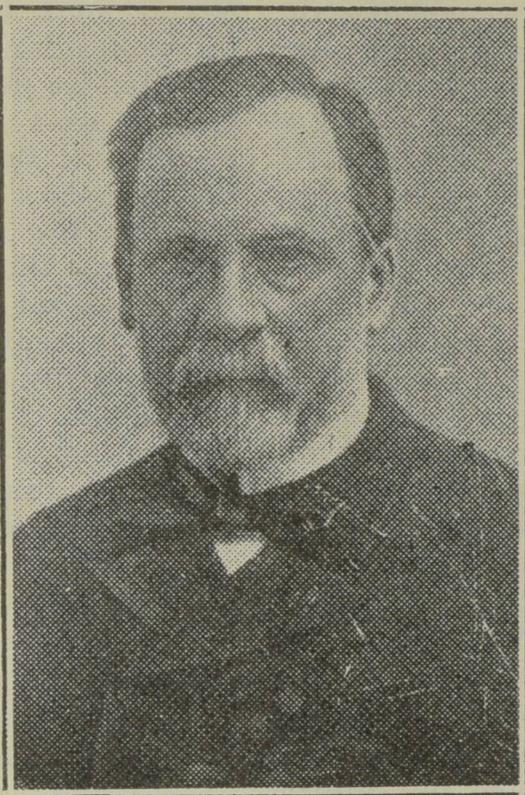
Il étudie l'air dans lequel il trouve des microbes qui se reproduisent dans un milieu approprié. Pasteur démontre que, si un liquide, contenant des microbes, est chauffé à une température assez élevée et qu'on ne permet ensuite à aucune poussière de l'atteindre,

ce liquide peut se conserver indéfiniment.

C'était là la base de la Pasteurisation si en vogue de nos jours et pour laquelle Pasteur dut lutter durant des années, prouvant ses avancées par des expériences concluantes.

Les nombreux travaux, qu'il fit sur la fermentation, l'entraînèrent à l'étude de la maladie de la bière et du vin. ce qui était constaté depuis longtemps sans en connaître la cause. Le vin et la bière devenaient mauvais au goût et c'était cause d'une grande perte d'argent pour les manufacturiers.

A l'examen des vins au microscope, il retraça les globules de levure et de petits corps étrangers qui n'étaient autre chose que des microbes produisant eux aussi une fermentation mais au détriment de celle qui était désirée. Il recommande alors aux manufacturiers de vin de chauffer leurs produits à une certaine tempé-



LOUIS PASTEUR

rature pour détruire ces microbes, ce qui leur permet de conserver le vin indéfiniment sans que son goût soit changé.

La ruine était aux portes des manufacturiers de vin en France si Pasteur n'était pas intervenu avec ses nouveaux principes de bactériologie et de pasteurisation.

Sa curiosité scientifique ne lui laissant aucun répit, notre génie se demande maintenant si les maladies des hommes comme celles des vins ne seraient pas dues à des microbes... C'était intervenir, et d'une façon très heureuse, dans la médecine et la chirurgie.

Depuis 1849 une maladie inconnue s'était attaquée aux vers à soie, menaçant de ruiner cette industrie qui en France rapportait des millions de francs au Trésor public.

L'épidémie se propageait aux pays d'Europe et d'Asie, attaquant le ver dans les différents stages de son évolution.

En 1865, on demande à Pasteur de bien vouloir se livrer à l'étude de cette maladie, ce qui sera cause chez lui de nombreux découragements devant son insuccès à solutionner le problème. Après deux ans de dévouement sans borne, il croit tenir la cause de l'infection lorsque tout à coup il constate que le ver à soie est atteint de deux maladies et que ses deux ans de travail ne solutionnent pas le problème. Son étoile semble pâlir, et son moral est fort atteint par son insuccès temporaire, par la mort de son vénéré père et celle de deux sœurs, Camille et Cécile, en 1866.

En 1867, Louis Pasteur obtient, par l'intermédiaire de Duruy, Ministre de l'Éducation en France, et de Napoléon III, Empereur, qu'un laboratoire soit mis à sa disposition, où il pourra continuer ses recherches, et découvrir, après six ans d'étude, les causes de maladie chez le ver à soie, en arrêter l'évolution et faire du sud de la France, grâce à cette découverte, une des régions les plus prospères.

En 1869, il est atteint d'hémiplégie du côté gauche. Il n'a que 48 ans et c'est avec regrets qu'il voit venir la mort, car il voudrait tant faire pour son pays. Six mois après, son état est très amélioré et nous le voyons poursuivre ses études sur les vers à soie.

La malheureuse guerre Franco-Prussienne de 1870 est déclarée ! Pasteur voit tous ses anciens élèves de l'École Normale, qu'il a quittée en 1867, courir à la défense de la patrie. Il veut se joindre à eux, mais à cause de sa paralysie partielle, on le refuse et c'est avec des larmes plein les yeux et du mal qui fait de la peine, qu'il se dirige vers sa vieille maison dans la petite ville d'Arbois. Chaque jour, le crieur public apporte des nouvelles de la guerre, et chaque jour la France subit de nouvelles pertes. Ces événements sont d'autant plus cruels pour lui qu'il se rappelle mieux les jours de gloire vécus par la France

sous le règne de Napoléon, tels que son père lui-même les avait vécus.

La guerre terminée, il poursuit son étude sur les microbes et applique sa théorie à la médecine et à la chirurgie.

En 1873, il est élu associé de l'Académie de Médecine. Comme il se dirigeait vers le pupitre qui lui était désigné, trainant sa jambe malade, personne ne soupçonnait que cette nouvelle recrue dût complètement changer les horizons de la médecine.

Les vieux médecins et chirurgiens voyaient d'un mauvais œil, ou plutôt ne s'arrêtaient guère aux théories de ce chimiste. Les jeunes au contraire admiraient sa tenacité au travail, ses démonstrations concluantes et ses méthodes scientifiques.

L'Assemblée Nationale, reconnaissant les nombreux services qu'il rendait à la France et à l'univers entier, lui vote, en 1874, une somme de 12,000 francs par an aussi longtemps qu'il vivra.

Ses travaux sur l'anthrax et les nombreuses polémiques et discussions qui en résultent sont une preuve éclatante des difficultés qu'il dut surmonter pour faire reconnaître l'origine microbienne de certaines maladies.

Depuis longtemps il souhaitait étudier les maladies contagieuses chez les animaux lorsque le Ministre de l'Agriculture lui demanda de rechercher la cause de l'anthrax, maladie qui tuait en quelques heures une grande partie des troupeaux de moutons, lorsque ceux-ci la contractaient. La maladie se propageait aux chevaux, aux vaches, aux moutons et même à l'homme.

Davaine en France et Koch en Allemagne avaient découvert qu'un microbe était la cause de cette maladie. Pasteur démontra la certitude de ces idées avancées par des expériences restées célèbres. Un jour qu'il étudiait le choléra des volailles, il constata qu'en injectant une goutte fraîche de ce choléra à une volaille, celle-ci mourait, tandis que s'il injectait une goutte du même choléra après l'avoir laissée vieillir, la volaille, étant quelque peu malade, revenait à la santé. Poursuivant son expérience, il injecte à cette dernière une culture fraîche de choléra qui ne lui fait aucun mal.

Grâce à son esprit d'observation, Pasteur avait découvert le principe de la vaccination contre les maladies contagieuses. Jenner en Angleterre avait bien en 1796 pratiqué la vaccination contre la picote : seulement personne avant Pasteur n'avait pu en comprendre l'agencement et l'expliquer convenablement.

Mettant à profit les connaissances acquises par ses expériences sur le choléra des volailles, il conclut qu'en diminuant la résistance du microbe de l'anthrax, il pourra préparer un vaccin qui protégera les troupeaux contre cette maladie si dangereuse. Ayant multiplié

ses expériences qui réussirent à merveille, il fait part de sa découverte à l'Académie des Sciences. Ce vaccin signifiait des millions de francs pour la France qui ne verrait plus désormais ses troupeaux anéantis par l'anthrax.

D'autre part, les idées de Pasteur ne furent pas acceptées d'emblée par tous les Français ! Nous le voyons par le récit de la fameuse expérience de Pouilly-le-Fort. Rossignol, éditeur de la *Presse Vétérinaire*, envoie un défi à Pasteur de prouver, publiquement par des expériences, l'efficacité de son vaccin. Celui-ci accepte les conditions que voici : La Société d'Agriculture de Melun fournit 50 moutons : vingt-cinq seront vaccinés et inoculés ensuite avec le microbe frais de l'anthrax. Les vingt-cinq autres seraient inoculés avec le microbe frais de l'anthrax seulement. Pasteur prédit que les vingt-cinq premiers survivront tous et que les vingt-cinq derniers mourront tous.

Ce défi du vétérinaire, accepté par Pasteur et suivi d'expériences publiques avait entraîné beaucoup de discussion à ce sujet. Aussi voyons-nous à la première séance de vaccination, le 2 mars 1881 à Pouilly-le-Fort, une foule énorme de cultivateurs, vétérinaires et médecins, doutant pour la plupart du succès du chimiste. Une seconde vaccination a lieu le 17 mai, et les animaux sont observés chaque jour. Le 31 du même mois, on injecte à tous les sujets, sous expérience, une même quantité de virus d'anthrax, et le 2 juin, la foule est assemblée pour constater les résultats.

Comme Pasteur l'avait prédit, les 25 moutons vaccinés survivent et sont bien, tandis que les 25 autres sont morts. Des millions de moutons sont ensuite vaccinés et l'anthrax disparaît. Ce fut un exemple sans précédent pour ce Français dont les découvertes, comme le disait Huxley, un biologiste anglais, suffirent à elles seules pour rembourser les cinq billions de francs que la France dut payer à l'Allemagne après la guerre de 1870.

Chacun parlait des découvertes de Pasteur et son nom était vénéré dans chaque famille. Le Gouvernement Français lui offrit alors la Grande Croix de la Légion et porta sa pension annuelle à 25,000 francs. Il accepte cet honneur à condition que l'on remette le Ruban Rouge à ses deux dévoués assistants, Chamberland et Roux. Ce dernier devait plus tard vulgariser l'emploi du sérum contre la diphtérie découvert par Von Behring et devenir président de l'Institut Pasteur, poste qu'il occupe encore aujourd'hui.

Malgré son infirmité, son âge, les honneurs et sa pension assurée, Pasteur poursuit ses études sur les vaccins. Ayant remarqué que la morsure d'un chien enragé ne permet à la rage de se développer seulement environ 40 jours après, il croit que cette maladie atteint le système nerveux, et de concert avec le Dr

Roux, son assistant, il pratique sur chiens et lapins une série d'expériences, jusqu'à ce qu'il puisse produire un vaccin contre la rage dont il contrôle les effets sur les animaux. Seulement, Pasteur ne pouvait se résoudre à tenter l'expérience sur l'homme, sachant que la morsure d'un chien enragé n'entraîne pas toujours le développement de la rage chez le sujet mordu, et que sa conscience ne lui pardonnerait jamais d'avoir communiqué la rage à un sujet sain, si par malheur cela arrivait en employant ce vaccin dont il connaissait encore très peu la portée...

Jusqu'à date, la crainte de fâcheux résultats avait lutté contre l'importance de l'application de cette découverte aux hommes, lorsqu'un jeune Alsacien, Joseph Meister entre à son laboratoire accompagné de sa mère. L'enfant avait été mordu par un chien enragé à quatorze endroits différents. Un médecin panse l'enfant et conseille à Mme Meister de se rendre voir Pasteur à Paris. Ce dernier les accueille chez lui et leur procure une bonne chambre. Deux médecins, en qui il avait confiance, sont appelés en consultation. L'un d'eux fait remarquer à Pasteur qu'il a non seulement le droit de tenter son expérience, mais que c'est un devoir pour lui.

Le traitement commencé, Pasteur devient très nerveux, craignant de fâcheux résultats et passe des nuits entières sans sommeil à marcher dans son laboratoire, pensant qu'il lui faudrait donner à cet enfant avec la douzième injection des matières qui entraînent la rage après sept jours chez un lapin normal n'ayant pas reçu la préparation nécessaire.

Le petit Meister reçoit enfin la douzième injection, embrasse ce bon Monsieur Pasteur et va dormir tout doucement. Pasteur ne dort pas ! La nuit est terrible ! La figure de cet enfant le suit partout. Il le voit mourir et le meurtrier, c'est lui, ce même Pasteur que l'on a décoré de la Grande Croix de la Légion d'honneur, lui qui voudrait tant faire pour le conserver à sa mère ! Son désespoir est à son comble, et à chaque instant une puissance irrésistible le pousse vers la chambre où repose le petit malade.

Les jours passent et l'enfant se porte bien. Le vaccin antirabique est découvert, son efficacité et son innocuité sont prouvées.

Pasteur traite un jeune berger de quatorze ans, Julippe, qui, en protégeant ses petits compagnons, est mordu par un chien enragé. Les résultats sont des plus heureux. Tous les cas de morsure sont dirigés vers le laboratoire de Pasteur qui leur administre son traitement préventif.

Des sommes sont souscrites pour l'érection d'un Institut qui portera le nom de Pasteur, où celui-ci, avec ses assistants, poursuivra ses

travaux pour l'honneur de la France et le plus grand bien de l'humanité toute entière.

On fête son 70ème anniversaire de naissance avec beaucoup de pompe. Des savants des différents pays sont présents et au moment de son entrée dans la salle, soutenu par le Président de la République, la foule l'applaudit avec frénésie et la fanfare de la Garde Républicaine joue un air triomphal. Pasteur comprend alors l'importance de son œuvre et entrevoit le nombre colossal de vies humaines qu'il a sauvées et sauvera. Un discours qu'il a préparé est lu par son fils. S'adressant aux étudiants, il leur dit : "Jeunes gens, vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques. Demandez-vous d'abord : Qu'ai-je fait pour ceux qui m'ont instruit ? Et plus tard, qu'ai-je fait pour ma patrie ?", et ceci, jusqu'à ce que vous ayez le bonheur de songer à ce que vous aurez fait pour le progrès et le bienfait de l'humanité."

Pasteur est mort en 1895, à l'âge de 73 ans.

De nombreux travaux ont été faits depuis sur les microbes, vaccins et sérum.

On ne saurait dire le nombre de vies sauvées grâce aux immortelles découvertes de Pasteur qui fut le père de la médecine préventive. Les nombreux problèmes d'hygiène auxquels nous devons faire face aujourd'hui seraient difficilement solutionnés si ce champion de la bactériologie et de la vaccinothérapie n'avait édifié sur des bases solides les théories qu'il a émises relativement aux maladies contagieuses.

C'est un insigne honneur pour la France de compter parmi ses fils, le plus grand bienfaiteur de l'humanité.

F. LABRECQUE.

## Les oeufs de Pâques



ÉTAIT le Samedi-Saint de l'année 1882, vers trois heures de l'après-midi. M. Renaud, ancien capitaine au 20e régiment de ligne, était accoudé sur l'appui de sa fenêtre et fumait sa pipe en regardant les passants.

Le vieux soldat était venu prendre sa retraite dans son village natal, au milieu des paysans qu'il ne connaissait plus. Il occupait le logis paternel, mais il y vivait seul, avec une femme de ménage, car ses parents étaient morts depuis longtemps. Le capitaine était impie, foncièrement impie. Il fallait le voir dauber les curés, les moines et surtout ces pauvres Frères des Écoles chrétiennes !

Le bon curé de la paroisse voulait convertir M. Renaud, qu'il avait connu jeune encore et dont la mère était morte saintement ; et plus le vieillard, aimé de tous ses paroissiens, vénéré comme un père, redoublait d'efforts, plus le farouche soldat redoublait d'impiété.

"Pour le coup, Monsieur le Curé, disait le sacristain, vous êtes pris ! Celui-là vous échappera ; ce sera le premier..."

— Attendez, mon brave Buron, attendons l'heure de Dieu", répondait le saint homme.

Or, le Samedi-Saint, 8 avril, le soleil dans toute sa splendeur réchauffait la terre et faisait éclore toutes les fleurs du printemps. Le ciel était bleu, de cette belle teinte d'azur qu'on ne se lasse pas d'admirer. Il n'y avait pas un nuage.

Le capitaine se sentait ému, d'une émotion singulière, en face de la nature rajeunie, reverdie, comme ressuscitée. A son insu, il prenait part à la fête universelle et croyait entendre le lointain écho d'un *Alleluia* oublié.

Il se rappela tout à coup que sa mère était morte à pareil jour et presque à pareille heure, et il sentit la honte monter à son front en pensant qu'il n'avait jamais vu sa tombe.

Au même instant, il entendit les deux cloches de l'église, muettes depuis deux jours, sonner joyeusement à toutes volées. Bientôt les cloches des bourgs voisins répondirent aux premières, et ce concert majestueux et doux fit vibrer en son âme certaines cordes qu'il croyait brisées depuis longtemps.

"Mille millions de tonnerres ! murmura-t-il, on a beau vieillir, on se laisse toujours prendre à ces choses-là !"

Tout à coup, de petites voix d'enfants s'élevèrent au loin, aiguës et perçantes comme les clairons du 20e de ligne ; elles chantaient un refrain local. Le capitaine tressaillit. Il connaissait cet air, ce gai refrain, mais il avait oublié les paroles. Les voix se rapprochèrent. Le capitaine aperçut bientôt les enfants. Ils étaient quatre, et chacun d'eux avait un panier recouvert de fleurs et orné de rubans roses. Sur leurs têtes nues était posée une petite couronne de lilas en boutons. On eût dit quatre chérubins descendus du ciel... , quatre chérubins très gais et très polis, car ils remerciaient, en riant de fort bonne grâce, tous les fermiers et métayers qui emplissaient leurs paniers d'œufs de canes ou d'œufs de poules.

Les quatre enfants passèrent devant la maison de M. Renaud et semblèrent délibérer un instant ; mais la réputation du capitaine les effraya ; ils n'osèrent chanter leur chrétienne chanson devant l'ennemi du prêtre de Dieu et, hâtant le pas, ils gagnèrent une ferme éloignée.

Le capitaine sentit le coup et frappa du pied.

"Tonnerre de Brest ! s'écria-t-il, je ne suis pourtant pas le diable ! C'est le curé sans doute qui excite ces enfants contre moi !"

Quelques minutes après, M. Renaud allait fermer sa fenêtre et descendre à la salle à manger, lorsqu'une petite voix, plus fraîche encore que les précédentes, se fit entendre juste au-dessous de lui.

M. Renaud baissa les yeux et aperçut un enfant de l'école des Frères, le petit Guillaume, à peine âgé de dix ans, qu'il avait naguère protégé contre une attaque furieuse de cinq ou six polissons du voisinage. Depuis cette époque, l'enfant se montrait reconnaissant et n'oubliait jamais, en passant, de saluer le vieux militaire. On avait dit au capitaine que la mère du petit Guillaume, morte depuis deux ans, était une cousine éloignée de la sienne, et ce rapprochement avait augmenté sa sympathie pour l'enfant.

Celui-ci, couronné de lilas, comme ses camarades, un panier fleuri à son bras droit, souriant et regardant le capitaine, chantait.

Le capitaine fit monter l'enfant. La vieille chanson traditionnelle était revenue en sa mémoire. Il se rappelait avoir été lui-même aux œufs de Pâques, en sa jeunesse, quand sa mère était près de lui.

— Je te remercie d'être venu, dit-il au petit Guillaume. Tu n'as pas fait comme tes camarades, tu n'as pas eu peur de moi. Mais je ne suis pas un méchant homme. Mets ceci dans ton panier, ta mère achètera des œufs pour toi... Mais j'y pense, mon pauvre enfant, tu n'as plus ni père, ni mère ; tu es orphelin ! Qui s'occupe de toi ? Qui te nourrit ? Qui t'habille ?

— M. le Curé », répondit l'enfant.

Le capitaine resta un instant pensif ; puis, tout à coup :

— Dis-moi, petit, tu sais où est le cimetière ?

— Oui, capitaine.

— Veux-tu m'y conduire ?

— Volontiers », dit Guillaume sans hésitation.

Le capitaine et l'enfant prirent à travers champs. En quelques minutes, ils arrivèrent au mur de la clôture, surmonté d'une grande croix de bois.

— Il faut aller à la porte ? dit Guillaume.

— Non, fit le capitaine, je ne me soucie pas qu'on me voie. Je vais franchir la muraille, et je te ferai passer, si tu veux me suivre.

Le capitaine se haussa sur la pointe du pied et jeta les yeux sur le cimetière. Le vieux curé était pieusement agenouillé sur une tombe et priait avec ferveur. M. Renaud attendit qu'il fût parti ; puis, avec une agilité extraordinaire, il escalada le mur d'enceinte, en enlevant dans ses bras robustes le petit Guillaume.

— Sais-tu, demanda en tremblant le capitaine, où se trouve la tombe de ma mère ?

— Oui, capitaine, c'est la grande croix là-bas sous le saule.

— Conduis-moi, mon ami.

L'enfant prit sans façon la main du capitaine et le conduisit droit à la tombe où, quelques minutes auparavant, priait le curé de la paroisse. Le capitaine remarqua cette coïncidence, aperçu une branche de rameau fraîchement déposée sur la pierre, et, fort ému,

troublé jusqu'au fond de l'âme, mordit sa moustache grise. Un reste de respect humain l'empêchait encore de prier. Mais l'enfant avait plus de courage ou, du moins, plus de foi. Il se mit tranquillement à genoux et récita un *Pater*. En entendant cette petite voix, le capitaine se sentit vaincu. Il tomba en sanglotant sur la mousse du tombeau.

— Oh ! ma pauvre mère, s'écria-t-il, vous êtes donc là ? »

Mais l'enfant le regardant avec surprise :

— Vous savez bien que non, mon capitaine ; elle est au ciel avec le Bon Dieu ! »

Le lendemain, saint jour de Pâques, à dix heures, la paroisse, réunie tout entière à l'église, fut bien surprise en voyant entrer le capitaine Renaud en grande tenue d'officier français, trois croix sur la poitrine, la tête haute et droite, comme il convient au soldat, mais sans orgueil et sans fierté. Il traversa la nef et alla s'asseoir, en dissimulant de son mieux une émotion profonde, au premier rang, à la place de sa mère. Près de lui s'assit le petit Guillaume, qu'il semblait avoir adopté.

Un frisson joyeux parcourut la foule. Le sacristain Buron se troubla dans sa sonnerie. Après l'Évangile, le curé, dont l'émotion était visible, fit un petit discours sur la résurrection et annonça qu'une messe serait chantée, après les fêtes, pour le repos de l'âme de Mme Renaud.

Après le saint office, le capitaine, toujours suivi de son protégé, se rendit sur la place publique et serra joyeusement la main d'une foule de braves gens qui, jusque-là, le craignaient et s'écartaient de lui. Le vieux curé vint à son tour ; M. Renaud alla à sa rencontre, les deux mains tendues, des larmes de joie dans les yeux :

— Oh ! Monsieur le Curé, s'écria-t-il, quand Dieu veut du bien à des orgueilleux comme moi, voyez comme il emploie de petits moyens : cet enfant, un vieux refrain et une prière sur un tombeau.

— C'est son grand secret, capitaine, répondit le vieux prêtre. Remercions-le, bénissons-le, et allons fêter les œufs de Pâques ! »

(*Annales de Notre-Dame des Victoires.*)

## COMME UN ECLAIR

Le baron.— Avez-vous vu Madame la baronne, père Mathieu ? Elle apprend à conduire son auto.

Le père Mathieu.— Oui, Monsieur le baron. Elle est passé près de moi comme un éclair.

Le baron.— Comment, comme un éclair ?

Le père Mathieu.— Oui, en zigzag.

## Brouillard

**P**AS possible, c'est la fin du monde !  
marmonne Chipette, le nez dans son  
châle.

Le fait est que, ce matin, le soleil paraît décidé à abandonner à tout jamais notre planète à son malheureux sort.

Il est bientôt huit heures, et pas la moindre lueur ne pénètre le brouillard opaque et glacé.

La neige de la veille est devenue une boue noire et gluante, où pataugent les piétons et barbotent les autos ; seuls les phares allumés tracent des lueurs rougeâtres dans la nuit, tandis que retentissent en un vacarme assourdissant, sonneries de tramways, trompes d'autos, cris des marchandes des quatre saisons...

A ce carrefour — l'un des plus animés de la capitale — tout cela s'entre-croise avec précautions, non sans quelques heurts et invectives...

Paris s'éveille... Paris va au travail... Paris est pressé... et il semble que ce méchant brouillard a juré de mettre tout le monde "au ralenti".

Et cet autobus qui ne passe pas ! Sûrement, il est "embouteillé" quelque part.

Chipette bat la semelle sur le trottoir, tandis que Mad s'absorbe — à la clarté d'une devanture — dans la lecture de son feuilleton.

Ah ! bienheureux feuilleton ! Sans lui, Mad, qui n'est pas patiente, aurait depuis longtemps pris à parti le genre humain tout entier... Mais elle en est à un passage palpitant :

Éliane ira-t-elle, ou n'ira-t-elle pas à son rendez-vous ?

Et c'est si bien écrit !

"Éliane revêt un élégant déshabillé de dentelle, et s'étend sur un divan de soie vieil or... Elle accueille d'un air maussade la femme de chambre qui lui apporte le thé matinal... mais qu'aperçoit-elle sur le plateau d'argent ? Une lettre ! Une lettre de Max !..."

8 heures... décidément le BH ne passera pas ce matin... Mad se sent furieuse tout à coup. Son roman ne l'intéresse plus du tout... Éliane peut bien épouser Max ; ça lui est bien égal... Et même ça lui tape sur les nerfs, cette histoire-là : rien que des "gens de la haute" qui se fichent du pauvre monde !

Et cela existe pourtant... Dire qu'il y a, à cette heure-ci, des "masses" de femmes en déshabillé de dentelle qui déjeûnent sur un divan, dans un appartement bien chaud...

Et l'on dit qu'il y a une justice !

Après tout, les grands frères n'ont peut-être pas tort quand le soir, s'échauffant sur leur journal, ils parlent de "l'infâme capital", de "luttres de classes" et du "grand soir".

Mad, dont le cœur ignore la haine, n'aime pas beaucoup entendre ces mots-là... l'autre

jour elle a même remis à sa place Chipette qui s'écriait drôlement en frappant sur la table :

"Moi, je suis pour la révolution !"

Mais ce matin, vraiment, cela dépasse les bornes... Elle aussi en a assez, et il faudrait voir à ce que ça change...

Faute de mieux, son indignation se traduit en quelques apostrophes à l'adresse de sa cadette :

"Tousse donc pas comme ça !..."

"Mets ton cache-nez devant ta bouche !..."

"Fais donc attention, tu m'éclabousses !..."

Soudain, devant elle, une élégante auto stoppe brusquement, arrêté par le bâton levé de l'agent.

A travers la glace embuée lui apparaît la silhouette de la "chauffeuse" : un profil jeune, bien dessiné, deux mèches blondes sous une petite cloche, des épaules minces dans un col de fourrure et deux mains gantées sur le volant.

De son œil aiguë de parisienne au goût averti, Mad a tout de suite distingué que la voiture vert olive est de bonne marque... que la jeune occupante a "l'air très chic"... que le chapeau est en "taupé 1er choix" et que le manteau vient du bon faiseur...

Quand à Chipette, elle a "repéré" tout de suite les magnifiques œillets blancs qui ornent le vase de cristal :

"Dis donc, Mad, reluque-moi ces fleurs !"

Furieuse, celle-ci tire sa compagne en arrière et dit très haut :

"Je m'en fiche pas mal des fleurs ! C'est bon pour ceux qui n'ont rien à faire... En attendant, nous autres, on est en retard, et on va se faire attraper par Mme Valentine..."

Alors — ô stupeur ! — la main gantée baisse la glace, le visage jeune et doux apparaît à la hauteur de celui de Mad :

— Dites, où allez-vous ? Je pourrais peut-être vous déposer en route..."

Mad a rougi violemment :

— Rue de la Paix... c'est loin.

— Mais non, c'est presque mon chemin, montez donc !

— La gosse aussi ?

— Mais oui... elle se mettra au fond... et vous, près de moi... Mettez la couverture sur vos genoux, il ne fait pas chaud.

En un clin d'œil, l'installation est terminée, et l'auto démarre doucement. Mad ne sait que dire... Quant à Chipette elle se prélassait béatement sur les coussins riant de l'aventure.

— Quel sale temps, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est pour la petite que ça m'ennuie ; elle n'est pas forte, et ça ne lui vaut rien, le brouillard.

— C'est votre petite sœur ?

— Oui... c'est-à-dire, non, ajoute-t-elle plus bas... C'est une gamine qui n'a pas eu de chance ; ses parents sont morts, elle était toute

seule, alors maman l'a prise, et l'a élevée avec nous. Elle a quatorze ans maintenant, et travaille avec moi, chez "Berthie, sœurs".

— C'est une bonne maison.

— Oh ! vous savez... une boîte comme une autre... quand il faut gagner sa vie... "

Bon ! coup de sifflet strident... nouvel arrêt.

— Moi aussi, je vais arriver en retard au dispensaire, dit la jeune fille.

— Qu'est-ce que vous y faites au dispensaire ?

— Des pansements... des piqûres...

— Vrai ? vous avez du courage... moi je peux pas voir le sang.

— Ça rapporte bien ? lance étourdiement Chipette, le menton sur l'épaule de Mad pour ne pas perdre un mot de la conversation. Mais celle-ci lui adresse un coup d'œil indigné, et corrige :

— Vous n'êtes pas obligée de faire ça, pourtant ?

— Mais si ! Il faut bien s'occuper des autres... Seulement, quand je suis en retard, je suis grondée, moi aussi.

— Grondée par qui ?

— Par l'infirmière-major.

— Ce que je l'enverrais promener, à votre place !

— Mais non... elle a raison... il faut bien de l'ordre. Si chacune agissait à sa guise, ce serait joli.

— Ça, c'est vrai ! concède Mad, qui n'a jamais envisagé cet aspect de l'autorité.

Cette fois, c'est l'"embouteillage" complet. Coincée entre un autobus et un camion, la petite voiture immobilisée à jamais sur la chaussée glissante.

— C'est désespérant ! dit Mad.

— Mais non ! s'écrie Chipette, c'est très chic au contraire ! Je me fiche pas mal de Mme Valentine, et on est rudement bien en attendant.

— Je crois que le brouillard se dissipe un peu, dit la chauffeuse, résignée.

— Tant mieux ! parce que, ce soir, si on rentre en retard, c'est maman qui sera inquiète.

Mad a prononcé ces mots d'une voix tellement adoucie que sa voisine se tourne vers elle avec intérêt.

— Vous savez, maman, elle est comme ça, un quart d'heure de retard et elle a "les sangs tournés". Bon ! c'est cette grande étourdie de Mad qui s'est fait écraser, ou ce diable de Chipette qui se sera trouvé mal.

Alors, quand on entre, c'est des embrassades à n'en plus finir : "Mes pauvres petites, vous voilà enfin ! J'ai mis vos chaussons sous le poêle... avalez votre soupe bien-chaude... et patati, et patata !... Pauvre maman !"

...  
Mais voici que Mad s'arrête stupéfaite... Qu'a-t-elle dit d'extraordinaire ? L'inconnue

fixe sur elle un regard si douloureux. On dirait... mais oui... ce n'est pas l'effet du brouillard, ce sont des larmes, de vraies larmes qui brillent dans ses yeux... et voici que l'une d'elles se détache et roule lentement sur le col de fourrure.

— C'est que je n'ai plus de maman, moi, explique-t-elle, elle est morte quand j'étais petite. Je vis toute seule, chez un oncle qui ne s'occupe pas de moi. Il me donne tout l'argent que je veux, mais quand je rentre le soir, je n'ai pas un baiser, moi... "

Mad est bouleversée. Tout à coup elle sent au cœur pour cette inconnue, tout à l'heure si enviée, une pitié si profonde... Quelque chose de poignant, comme quand son amie Blanche a été lâchée par son fiancé, ou encore quand on a ramené Chipette le soir de l'enterrement de sa mère... Puis, c'est un bouleversement de toutes ses idées sur la richesse et le bonheur. Un riche, ça peut donc être pauvre... pauvre de joie... pauvre de tendresse ! Alors, la vraie riche, c'est elle, Mad, qui a une mère très tendre, et un foyer très chaud.

Elle voudrait dire quelque chose de bon, et même, si elle l'osait, prendre dans ses bras cette "deshéritée" comme elle a pris Chipette, le fameux soir, en lui disant :

"Je t'aimerai bien, va ! tu seras ma petite sœur".

Mais comment oser ? et que dire ?

D'ailleurs voici la rue de la Paix, qu'une pâle lumière se décide enfin à éclairer et l'auto stoppe doucement devant la maison "Berthie sœurs".

— Merci, Mademoiselle, au revoir... je voudrais vous dire...

Mais les paroles s'étranglent dans sa gorge, tandis que Chipette s'écrie, en sautant à terre :

"Et puis... p'têtre qu'on se reverra !

— Mais oui, on se reverra... Vous êtes tous les jours place Clichy à...

— Sept heures et demie.

— Moi aussi... si je vous aperçois, je vous fais signe et je vous emmène... Vous me parlerez de votre maman... Tenez, Chipette, emportez ces fleurs. Au revoir !"

Une énergique poignée de mains et déjà la petite voiture verte a disparu, perdue dans la ruée bruyante.

\*

\* \*

La demie de 8 heures a beau sonner à toutes les horloges du quartier... Mad reste muette et comme frappée de stupeur sur le trottoir. Le sens de la réalité ne lui revient que peu à peu. Mais que tient-elle à la main ? Ah ! oui ! cet imbécile de feuilleton... Éliane en deshabillé de dentelle... "Ah ! ce qu'on nous bourre le crâne !"

Et d'un geste méprisant, Mad a froissé la feuille et l'a envoyée rouler dans le ruisseau, tandis que Chipette, les poings sur les hanches, déclare avec importance :

“ Des riches comme ça !... Eh bien, ma vieille, veux-tu mon idée ? Ça vaut pas le coup de faire une révolution ! ”

M. D.

## Le Pauvre

**L** faisait froid ; le mistral bramait ; la dernière feuille tombait. Tout mourait dans les champs ; dans les prés plus de fleurs !... Quelle tempête ! Un vieillard cheminait. D'où venait-il, où allait-il, le pauvre vieux en haillons ? A la porte des mas, le malheureux pleurait, disant :

— Ouvrez, j'ai faim ! Ayez pitié de moi ! un morceau de pain au nom de Dieu !

Et dans les mas, le pauvre entrait ; et pour lui le feu s'allumait, et pour lui sur la table on étendait la nappe. Le vieillard parlait du paradis et son œil bleu étincelait ! Et la porte du mas toujours s'ouvrait quand, sur le seuil, le saint homme pleurait, disant :

— Belles âmes, ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu !

La régalade pétillait au foyer, et le vieux mendiant se réchauffait ; et l'enfant de la maison, vite, vite, se suspendait à ses genoux, et, câlin, lui demandait un joli conte et des baisers. Ah ! les mères ouvraient, quand le bon vieillard pleurait, disant sur la porte :

— Ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu !

Avec la barbe de l'aïeul, l'enfant jouait, et l'aïeul baisait les joues de l'enfant et son front blanc. Et quand, parfois, le vieillard disait un conte d'ancien temps, c'était toujours de plus en plus beau. Aussi l'enfant riait quand le pauvre pleurait, disant :

— Ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu !

Et quand le vieillard partait, l'enfant dans un coin boudait. Le beau vieillard prenait sa besace et son bâton, sa gourde pleine, et il priait ! De sa main qui tremblait, il donnait la bénédiction... Puis, sur un autre seuil, le brave homme pleurait :

— Belles âmes, faisait-il, ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu !

Et Dieu, qui aime les pauvres, aimait le mas où le vieillard mangeait le pain de la charité, le mas qui parfois l'abritait ; et le bon Dieu envoyait de là-haut, dans l'année, grande prospérité à ceux qui faisaient du bien à l'aïeul qui pleurait, disant :

— Ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu !

Il faisait froid ; le mistral bramait ; la dernière feuille tombait. Tout mourait dans les champs ; plus de fleurs dans les prés... Sur le givre, un vieillard allait trébuchant. Par ce temps, où allait-il, le pauvre vieux dépenaillé. Sur le seuil d'un château, le malheureux pleurait, disant :

— Belles âmes, ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu !

C'était un château qui éblouissait. Un riche y était en gogaille. Sur les cousins ; il venait de manger : il sommeillait, le cri du pauvre l'obsédait. Le riche en sommeillant disait :

— Contre lui, je déchaîne mes chiens !

Et le pauvre pleurait, disant, hélas :

— J'ai faim ! ayez pitié de moi ! un morceau de pain au nom de Dieu !

Je passai, et le château était en flammes ; le feu de Dieu le dévorait. J'entendis des cris... le riche était dedans ! et le vent toujours s'acharnait sur le palais qui craquait... Malheur ! on avait déchaîné les chiens ! Mettez-vous à genoux : le pauvre qui pleurait, qui disait sur la porte :

— Ayez pitié de moi !

Mettez-vous à genoux : c'était le bon Dieu !

ROUMANILLE.

## REGIME

Le vieux Sandy Mac Duff est fortement grippé. Le docteur lui prescrit une dose de whisky à prendre tous les soirs, ainsi qu'une assiette de gruau d'avoine.

Quelques jours plus tard, le docteur visite à nouveau son malade.

— Et comment va le régime ? demande-t-il.

— Assez bien, répond Sandy, je suis un peu en retard avec le gruau d'avoine, mais je suis six semaines en avance avec le whisky !...

## UN ISRAELITE PRATIQUANT

Un bateau chargé de passagers file vers l'Amérique. Une tempête effroyable se déchaîne. Le capitaine appelle un marin et lui dit :

— Monte sur le pont, réunis tous les passagers, dis-leur de s'agenouiller et de demander à la Dame de la Mer d'arrêter la tempête.

Ainsi dit, ainsi fait. La tempête cesse. Mais le capitaine a remarqué que l'un des passagers est resté debout. Il le fait venir.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas agenouillé en même temps que tout le monde ?

— Je suis Juif et ma religion me l'interdit.

— Dans ce cas, faites quelque chose que ne vous défend pas votre religion.

— Bien, dit-il, je vais faire la quête.

## Une messe en forêt

**E**N 1794, la Bretagne, si pacifique de nos jours, présentait un curieux spectacle bien fait pour tromper l'oeil d'un observateur peu attentif. Un calme apparent régnait dans la province.

Les paysans vaquaient à leurs occupations ordinaires, les travaux des champs s'exécutaient régulièrement et la vie des habitants suivait son cours normal.

Le pays n'en était pas moins le théâtre d'un formidable soulèvement populaire qui ne se manifestait pas au grand jour, mais revêtait la forme d'une résistance secrète donnant lieu à une véritable guerre de guérillas.

Les escarmouches, les surprises, les attaques nocturnes se succédaient sans interruption, et les paysans, ligués entre eux, soutenaient contre l'armée républicaine une lutte opiniâtre, quoique clandestine, au cri : " Dieu et le roi ! "

A la tombée de la nuit, comme l'a écrit Lenôtre, des individus à figure de brigands commençaient à se déplacer, à tenir des conciliabules, à chevaucher parmi les chemins creux : c'étaient les estafettes de Georges Cadoudal qui se mettaient en campagne, sous forme parfois de mendiants, traînant dans le pays, ou de sauniers allant de village en village vendre leur sel.

Au moyen de ces agents de liaison, le chef avertissait et rassemblait ses hommes lorsqu'il avait décidé une expédition.

Les objets les plus simples avaient leur signification cachée : les ailes des moulins à vent, placées de certaines façons, parlaient un langage muet qui était compris de loin ; les troncs creux de certains arbres recélaient des guetteurs.

Des phrases de conventions, telles que " les pourceaux sont dans nos choux ", dénonçaient l'arrivée subite des Bleus dans un village, cris d'alarme que la corne des pâtres propageait au loin.

A l'approche de l'ennemi, et quand le danger devenait trop pressant, les Chouans n'hésitaient pas à prendre pour asile, une chaumière perdue loin des routes, une caverne au fond des bois, voire même une des " caches " pratiquées par eux dans le sol rocailleux des landes.

Ces refuges secrets ne manquaient pas dans la vaste forêt de Camors, dont le sol accidenté, couvert tantôt d'épais taillis et parsemé de petits ravins, de replis de terrain embroussaillés, offrait mille cachettes naturelles connues des seuls indigènes.

Ils s'y retiraient pour se soustraire à une agression ou pour tenir conseil et combiner une attaque.

Ces abris servaient aussi de retraites à ceux qui, frappés par la République de peines imméritées et déclarés hors la loi, avaient dû fuir leur de-

meure et vivre en parias, dont ils menaient l'existence errante et misérable.

Tel était en Bretagne le cas d'un certain nombre de prêtres qualifiés par la Convention d'insoumis et traités comme tels pour avoir courageusement refusé de prêter un serment exigé par la nouvelle Constitution, mais condamné par le Pape et réprouvé par leur conscience.

Parmi ces victimes du devoir figurait le digne abbé Garrec. Issu d'une vieille famille bretonne, par son zèle apostolique ainsi que par sa grande bonté, il avait gagné l'estime et l'affection des habitants du pays. Desservant d'une petite localité située aux confins de la forêt, il avait dû, pour se soustraire à une injuste arrestation, quitter son modeste presbytère et chercher asile auprès de ses paroissiens, heureux d'offrir tour à tour à leur dévoué pasteur une cordiale et secrète hospitalité.

Le pauvre abbé vivait au jour le jour, changeant fréquemment de domicile et obligé de se cacher pour exercer son pieux ministère. Il était réduit à célébrer le culte dans des abris de fortune, tantôt dans une soupenne, tantôt dans une grange délabrée, voire même en pleine forêt, à l'intérieur d'une rustique cabane.

C'est là, à la porte d'une vieille hutte de charbonniers, que nous le retrouvons au matin du 24 août 1794.

L'abbé Garrec se disposait à dire sa Messe dans ce sanctuaire improvisé que les nécessités de cette époque tragique l'avaient contraint à adopter.

Il avait pour enfant de chœur un petit paysan de douze ans, Jobic, garçonnet à l'oeil vif et intelligent, remarquablement sérieux pour son âge, sur le dévouement et la discrétion duquel le prêtre savait pouvoir compter.

Il était 6 heures du matin : un clair soleil traversait la frondaison des grands arbres, et seuls les premiers chants des oiseaux troublaient le silence de la forêt.

Tandis que Jobic achevait de préparer le pauvre autel, dressé tant bien que mal à l'intérieur de la cabane, l'abbé, au dehors, lisait son bréviaire en arpentant lentement l'étroite clairière. Soudain, un bruit de pas lui fit lever la tête, et grande fut sa surprise en apercevant, à quelques mètres de là, un inconnu qui le dévisageait sans mot dire.

Le prêtre ne put se défendre d'une certaine émotion. Réduit comme il l'était à s'entourer de précautions et de mystère, cette rencontre inattendue n'était pas sans lui causer une secrète appréhension. Mais, recouvrant bientôt son sang-froid, il s'approcha du nouveau venu qui se tenait immobile et le considéra attentivement.

Il vit alors que celui qu'il avait d'abord pris pour un vagabond présentait plutôt l'aspect d'un mendiant, mais ce qui le frappa surtout, c'était l'expression d'hébétude empreinte sur le visage de l'inconnu.

Il regardait l'abbé d'un oeil stupide, tandis qu'un rire niais fendait sa bouche jusqu'aux oreilles.

— D'où venez-vous et que faites-vous ici? interrogea doucement l'abbé Garrec.

L'homme continua à sourire sans répondre.

— Me cherchez-vous et auriez-vous besoin de mes services? insista le prêtre.

Toujours pas de réponse.

L'individu promenait un regard éteint.

Ce fut la voix de Jobic, attiré par le bruit, qui se fit entendre.

— Que se passe-t-il donc, Monsieur le Curé? demanda l'enfant en inspectant curieusement le nouvel arrivant.

— Une visite imprévue, Jobic, répliqua l'abbé Garrec, qui ajouta à mi-voix : connais-tu cet homme?

— Non, bien sûr, Monsieur le Curé, et vous feriez bien de l'inviter à s'éloigner, riposta sur le même ton le garçonnet en jetant un coup d'oeil méfiant sur l'intrus.

— Oui, ce serait, en effet, plus prudent, dit le prêtre tout songeur...

— Mon ami, reprit-il, puisque vous n'avez pas affaire à moi, le mieux pour vous est de poursuivre votre chemin jusqu'au plus prochain village, où vous pourrez recourir à la charité des habitants.

Le mendiant écoutait sans paraître comprendre, et avec un rire muet et imbécile, s'assit lourdement à terre.

— C'est un simple d'esprit, plus à plaindre qu'à redouter, déclara le digne ecclésiastique. Laissons-le tranquille, Jobic, et prépare-toi à servir ma Messe.

La célébration de l'office eut pour effet d'éveiller une vague curiosité chez l'idiot qui, sortant de sa torpeur, se rapprocha de la hutte et observa d'un oeil hébété les mouvements du prêtre.

Après sa messe et une courte action de grâces, l'abbé serra dans un sac de cuir la pierre d'autel avec les vases sacrés. Puis, ayant jeté les yeux sur le mendiant, il constata que celui-ci s'était étendu sur l'herbe et paraissait assoupi.

Emmenant alors à quelques pas de là l'enfant, il lui donna à voix basse ses instructions :

— C'est demain la Saint-Louis, Jobic, dit-il, je dirai la Messe à l'intention de notre roi martyr Louis XVI. Plusieurs de nos chefs royalistes le savent et ont manifesté le désir d'assister à cette Messe qui aura lieu ici où leur présence passera plus inaperçue qu'ailleurs. Trouve-toi donc à cette place, demain matin, à 5 heures, qui est le moment fixé, et surtout, d'ici là, sois muet et prudent. Ceci dit, expédions vite notre petit déjeuner en y associant le pauvre diable ici présent, et que, malgré sa démence, la charité chrétienne nous invite à traiter en frère.

Tout en parlant, le bon abbé tirait d'un panier du pain, un morceau de fromage, quelques fruits, et, secouant légèrement le dormeur, lui présenta une part de ce maigre repas.

L'homme se frotta les yeux, poussa un gloussement de satisfaction et dévora gloutonnement la nourriture qu'on lui offrait. Puis, une fois repu, il se leva et, sans proférer un mot de remerciement, s'éloigna lentement en gesticulant à la façon d'un insensé.

Le prêtre et l'enfant partirent de leur côté presque aussitôt. Dix minutes plus tard, la cabane et ses alentours étaient redevenus déserts.

.....  
Il n'était guère plus de 4 h.  $\frac{1}{2}$  lorsque, le lendemain matin, Jobic se présenta au seuil de la hutte.

Il était accompagné de sa mère, brave et dévote Bretonne, pour qui l'occasion d'entendre la Messe se présentait rarement en ces temps de troubles et de guerre civile.

Tous deux furent bientôt rejoints par l'abbé Garrec qui se dirigea droit vers le garçonnet :

— Ceux que j'entendais, lui dit-il, ne viendront pas à notre pieux rendez-vous. Ils m'ont fait prévenir, hier soir, que, convoqués d'urgence en vue d'un coup de main à effectuer cette nuit contre les Bleus, ils ne pourraient, à leur vif regret, assister à ma Messe ce matin. Inutile donc d'attendre 5 heures pour la dire; mets-toi en devoir de me la répondre sans plus tarder.

— Je suis à vos ordres, Monsieur le Curé, répondit Jobic, qui ajouta timidement : mais il fait à peine jour et l'on n'y verra goutte à l'intérieur de la hutte.

— Tu as raison, petit; attendons un quart d'heure, répliqua le prêtre en caressant la joue de l'enfant avec lequel il s'entretint paternellement pendant un moment.

Tout à coup, le bruit d'une troupe en marche retentit à faible distance. Le garçonnet bondit en avant et revint presque aussitôt le visage décomposé :

— Les Bleus jeta-t-il à mi-voix, fuyons vite!

Mais il était trop tard pour suivre ce conseil. Déjà l'ennemi avait fait irruption, et une vingtaine de soldats cernaient la cabane.

L'abbé Garrec ne perdit pas son sang-froid. Calme et digne, il accueillit les agresseurs par ces simples mots :

— A qui en voulez-vous? Si c'est moi que vous cherchez, me voilà.

Le sous-officier qui commandait les soldats promena autour de lui un regard désappointé.

— Ce n'est pas vous seul que nous recherchons, dit-il sèchement... Où sont vos compagnons?

— Les voici, répondit avec un sourire l'abbé, en désignant du doigt Jobic et sa mère.

— Parlons sérieusement, reprit le chef d'un ton irrité : où sont ceux que vous aviez convoqués à cette réunion?

— Je n'ai convoqué personne : mes paroissiens assistent de leur plein gré à la Messe. Libre à eux de ne pas s'y rendre.

Le flegme ironique du prêtre exaspéra son interlocuteur, qui s'écria rageusement :

— C'est bon, je vois que nous sommes joués, mais pas tout à fait cependant, car vous répondrez pour les autres, Monsieur le Curé, et je vous arrête comme rebelle à la loi. Suivez-nous jusqu'à la prison la plus proche. Toi, Bernard, ajouta-t-il, s'adressant à un homme de sa troupe, va chercher notre guide et décampons sans plus attendre : nous n'avons plus rien à faire, et mieux vaut quitter rapidement ces parages, où une embuscade est toujours à craindre.

Bernard s'éloigna et reparut quelques minutes plus tard :

— Notre gaillard est introuvable, annonça-t-il piteusement.

— Parbleu ! s'exclama le sous-officier, il a pris la poudre d'escampette pour ne pas s'exposer à tomber entre les mains des Chouans au cas où, prévenus de notre arrivée et cachés peut-être près d'ici, ils se prépareraient à nous surprendre à leur tour ? Ce danger pourrait bien nous menacer, en effet. . . Pour le conjurer, l'aide d'un guide capable de nous ramener au point de départ par des chemins détournés serait d'un précieux secours. Le lâche fuyard, que j'ai eu la sottise de payer d'avance, aurait si bien rempli cet office ! Le diable emporte ce mendiant de malheur ! Par qui le remplacer à présent ?

Tout en parlant, le chef de la troupe jeta un regard anxieux autour de lui. Ses yeux rencontrèrent alors le garçonnet, et son visage s'éclaira.

— Approche, petit, dit-il, et écoute-moi. Sais-tu que je devrais t'arrêter comme l'abbé que voilà, dont tu es bel et bien le complice ? C'est la prison qui t'attend. Eh bien ! il dépend de toi d'éviter ce sort. Nous voulons regagner notre campement situé près de Baud. Si tu veux nous conduire à travers la forêt, que tu dois connaître à fond, en direction de ce bourg, je te rendrai la liberté. Il faudrait seulement nous faire passer par des chemins écartés et peu fréquentés, ce qui te sera facile. Acceptes-tu ?

Jobic parut hésiter, ce que voyant, le chef poursuivit :

— De plus, je te donnerai pour ta peine l'écu de six francs que voici. Tu le vois, je t'offre un marché avantageux !

L'enfant réfléchit un instant, puis, tendant la main :

— Donnez, dit-il, j'accepte.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du sous-officier, tandis qu'un gémissement étouffé s'échappait des lèvres de l'abbé Garrec. Sans mot dire, le vénérable ecclésiastique considérait son enfant de choeur avec une surprise douloureuse et lui jetait un regard chargé de reproches.

Mais Jobic ne paraissait guère se soucier de ces marques de muette indignation. Il avait saisi la pièce de monnaie qui lui était présentée, et, assis,

par terre, la faisait sauter joyeusement dans ses doigts.

— Allons, debout et en route ! commanda le sous-officier tout à fait rasséréiné.

— Une minute, s'il vous plaît, déclara le garçonnet : je voudrais mettre d'abord mon argent en sûreté.

Et il courut remettre l'écu de six livres à sa mère en lui disant quelques mots en breton.

— Pas bête, le gamin, murmura le chef amusé, il a peur qu'on lui reprenne sa prime et recommande à sa mère d'en avoir soin. C'est un malin, et nous aurons en lui, je crois, un guide débrouillard.

En même temps, rassemblant ses hommes, il les formait en rangs, plaçait le prêtre au milieu, entre deux soldats, et donnait l'ordre du départ.

Jobic marchait en tête. Il semblait bien connaître la forêt, en effet, et coupait à travers bois d'un pas rapide et sûr.

Au bout d'une heure, on atteignit un épais taillis que traversait un sentier étroit et tortueux.

L'enfant s'y engagea résolument, et force fut à la petite troupe qui le suivait de s'échelonner en file indienne.

Les soldats avançaient l'un derrière l'autre et poursuivirent ainsi leur chemin pendant un bon quart d'heure.

A ce moment, le roucoulement doux et timide d'une tourterelle se fit entendre tout près de là.

Comme si ce chant d'oiseau eût été un signal attendu, Jobic piqua des deux brusquement dans le fourré, où il disparut en un clin d'oeil. En même temps, les branches du taillis craquèrent et une trentaine de paysans se jetèrent sur les soldats qui furent terrassés et désarmés.

Quelques minutes plus tard, tous gisaient sur le sol, solidement garrottés.

— Vous êtes libre, Monsieur le Curé, prononça alors le chef des paysans, en saluant respectueusement l'abbé Garrec. Avertis par la mère Kerneur, nous sommes venus en hâte vous délivrer, et grâce à son fieu, un vaillant gas, nous avons réussi, par la même occasion, un joli coup de main : vingt prisonniers et autant de fusils qui renforceront notre armement. Vous pouvez féliciter le gosse, Monsieur le Curé.

En prononçant ces paroles, le paysan s'écarta, démasquant le garçonnet qui, tout essoufflé encore de sa course, écoutait, immobile et rougissant de plaisir, l'éloge dont il était l'objet.

Le prêtre l'embrassa avec émotion :

— Tu es un brave petit homme, Jobic, dit-il, aussi intelligent que courageux. J'aurais dû mieux te connaître et je m'excuse ici publiquement de t'avoir injustement soupçonné. Quant à vous, mes amis, je vous remercie d'être accourus avec tant de coeur à mon secours, mais je vous adresse en même temps une prière : c'est de ne pas maltraiter ceux qui, en m'arrêtant, n'ont fait qu'exécuter une consigne et remplir par conséquent leur devoir.

Gardez-les simplement comme otages destinés à être échangés contre autant de Chouans prisonniers. Faites cette promesse à votre vieux pasteur qui, après ce que vous venez de faire pour lui, sait que vous ne refuserez pas d'obéir à sa voix.

— Votre désir sera exaucé, Monsieur le Curé, repartit le paysan, et il ne sera fait aucun mal à ces soldats. D'autant, ajouta-t-il avec un sourire énigmatique, que le vrai coupable, celui qui méritait un châtiment exemplaire, n'est pas parmi eux. Pour ce qui est de nos prisonniers, nos grands chefs décideront de leur sort. En attendant, ils demeureront ici, gardés par ma troupe, tandis qu'avec deux de mes compagnons j'irai chercher du renfort pour les faire conduire, sous bonne escorte, en lieu sûr. Vous feriez bien de partir avec nous qui protégerions votre personne en cas de nouvelle alerte. Tu nous accompagneras aussi, Jobic.

Le prêtre accepta la proposition et le chef alla donner des ordres à ses hommes.

Pendant ce temps, Jobic s'approcha vivement du sous-officier étendu à terre à côté des siens, et, lui glissant dans la main l'écu de six livres qu'il avait feint précédemment de donner à sa mère, le toisa fièrement en disant :

— Reprenez votre argent, Monsieur le militaire, Jobic n'est pas un Judas !

.....

Ce fut seulement au bout de deux heures de marche, par des voies détournées et mal frayées, que la petite colonne, composée de l'abbé Garrec, du garçonnet, de leur guide et de deux paysans, se retrouva près de la hutte abandonnée.

Après avoir cheminé quelques instants encore, le chef de file s'arrêta sous une haute futaie, et se tournant vers l'ecclésiastique, lui dit :

— Donnez-vous la peine de lever la tête, Monsieur le Curé, et vous verrez comment les Chouans savent punir les traîtres.

L'abbé Garrec obéit docilement et jeta un cri. Là-haut, à la grosse branche d'un chêne, se balançait, pendu à une corde, le corps inanimé du mendiant de la veille.

— Oh ! s'écria l'abbé saisi d'horreur, qu'avez-vous fait ? J'avais prié le ciel pour que ce malheureux fût épargné ! Vous vous êtes montré impitoyable, Alain... Dieu vous pardonne ce cruel acte de représailles.

— Justice devait être faite, répliqua Alain. La vue du gland que porte ce chêne sera pour l'ennemi un salutaire enseignement.

Le prêtre secoua la tête à titre de muette protestation. Puis, traçant dans l'air un signe de croix, il adressa au mort une suprême bénédiction.

— Que le Seigneur ait son âme ! prononça-t-il avec un soupir ému.

Les trois paysans s'étaient découverts :

— Amen ! répondirent-ils gravement et d'une seule voix.

AUFRESNE.

(L'Étoile Noëliste.)

## Adam

1803-1856



DANS le cours du XIXe siècle, qui a été appelé le siècle de la musique allemande (Beethoven, Weber, Schubert, Mendelssohn, Schumann, Wagner), l'école française est restée fidèle aux traditions conformes à son génie national, fait de clarté, de justesse et de précision. Adam compte parmi les représentants les plus glorieux. L'auteur du *Postillon de Longjumeau* et du fameux *Noël* se distingua par son ardeur au travail et une admirable faculté d'improvisation. Il vécut malheureux et mourut dans la misère.

Le jour de ma Première Communion, dit-il, j'eus l'aplomb, à vêpres, de monter à l'orgue et d'en jouer assez passablement pour que l'organiste de Belleville ne me mit pas à la porte. J'improvisai pendant vingt minutes, et il m'eût été impossible de lire la plus facile leçon de solfège. Mlle Gersin m'avoua plus tard qu'elle n'avait jamais voulu croire que ce fût moi qui jouais l'orgue ; elle qui était mon professeur de piano n'avait pas cette opinion sur moi, elle était persuadée que je ne ferais jamais rien.

Adam fut placé au collège de Bourbon.

— Malheureusement, dit-il, à la fin de l'année, je me liai étroitement avec un assez bon élève comme moi, et qui devait être plus tard un affreux cancre. Nous nous livrâmes avec ardeur, dès cette époque, à l'éducation des cochons d'Inde, cela devint toute notre préoccupation.

Au cours d'un voyage en Belgique, qu'il faisait en compagnie d'un médecin, il rencontra Romieu, le célèbre mystificateur. Il avait fait sa connaissance à Paris et le considérait comme un ami.

Grande fut notre joie de nous retrouver, écrit Adam. Je présentai Romieu au docteur. Il nous invita à dîner ; le docteur voulait refuser, mais Romieu insista tant qu'il céda. Nous nous rendîmes chez le premier restaurateur de Bruxelles. Romieu commanda un dîner au champagne. Le docteur et moi ne cessions de le gronder de sa prodigalité, mais il nous répondait que rien n'est trop bon quand on se trouve entre amis. Au dessert, Romieu trouva un prétexte pour s'absenter. On ne le vit plus. Le garçon apporta la note. Elle était de 68 francs. Ce fut le docteur qui paya.

Quand Adam retrouva son mystificateur à Paris, celui-ci raconta qu'il s'était beaucoup amusé du tour qu'il leur avait joué. Plus tard, nommé préfet de la Dordogne, il envoya au compositeur une dinde truffée en le priant de

la partager avec le docteur pour lui faire oublier sa folie de jeunesse.

Dans un autre voyage, Adam et son ami le docteur voulurent s'amuser à leur tour aux dépens des autres, d'une façon très anodine d'ailleurs. A l'hôtel ils se font inscrire sous des noms et des professions étranges.

On nous pria, écrit Adam, de passer au bureau de police, où un grand diable d'Allemand, parlant fort mal français, nous interrogea :

— *Quel est votre caractère ?*

— Mais, répondit le docteur, je ne l'ai pas mauvais.

— Moi, repris-je, je suis jeune, il n'est pas encore bien décidé, et je ne le connais pas trop.

— *Che ne voulais pas de riserie française,* hurlait le Prussien en fureur. *Votre caractère, ou en brison.*

Je riais à me tordre, ne sachant pourtant pas comment nous sortirions de là, lorsque entra un monsieur fort bien, parlant le français très convenablement et qui nous expliqua que par le mot *caractère*, on entendait état ou profession.

Boïeldieu revenait de l'Italie. L'élève voulut revoir son illustre maître.

Son affection du larynx, dit Adam, était augmentée ; il ne pouvait parler et écrivait sur une ardoise... Je lui jouai tout mon *Chalet*. Il en fut si content qu'il m'écrivait : " J'irai à la première ! " Je n'osais l'espérer. Je le voyais si malade ! La première représentation eut lieu le 25 septembre 1834. Boïeldieu y assista. Ce fut sa dernière sortie ! Après la pièce, j'allai à lui. Il m'embrassa, et me traça sur son ardoise ces mots qui se sont gravés dans ma mémoire comme le plus bel éloge que j'aie

jamais reçu : " Je voudrais que cette pièce fût de moi. Merci, ami, de cette bonne soirée. "

On lisait un soir à Adam un acte à mettre en musique. Ducis entra.

— Que lisez-vous donc là ? dit-il.

— Un petit acte de circonstance. Voyez !

— Mais ce n'est pas mal. Êtes-vous prêt ?

— Oui, reprend Adam. Demain, nous pourrions commencer les répétitions.

Chacun de dire à Adam qu'il était fou d'annoncer la mise en répétition d'une œuvre qu'il n'avait pas commencée.

Adam rentra chez lui, lut la pièce, composa la partition et se trouvait prêt pour le lendemain.

Le Noël d'Adam, dont les paroles sont de Capeau de Roquemaure, rachète bien des œuvres hâtives et vulgaires du maître. Le maestro, écrasé par l'adversité, ruiné, sans appui, sans espérance, laissa crier son cœur et jeta vers le ciel cette ardente prière. Le jour où Adam écrivit ces notes superbes, sa musique, dit M. Aubryet, a eu la foi.

## IL FAUT S'ENTENDRE

Un pauvre diable taillé en hercule se présente chez le directeur d'une troupe de saltimbanques et demande à être engagé comme athlète.

— Avez-vous déjà lutté ? demanda le directeur.

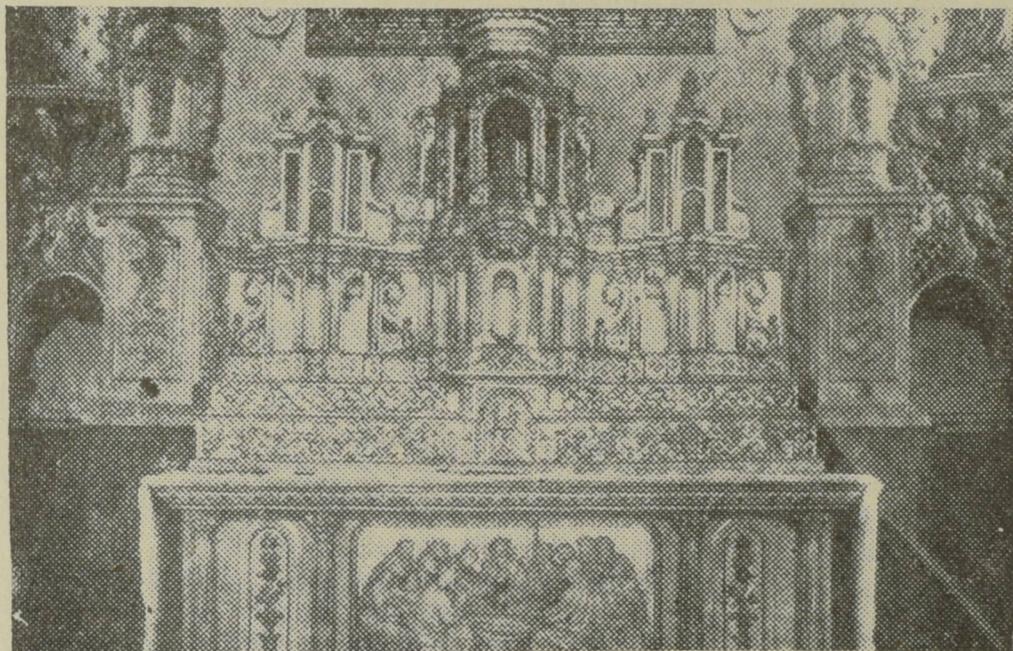
— Oh ! oui, Monsieur.

— Où cela ?

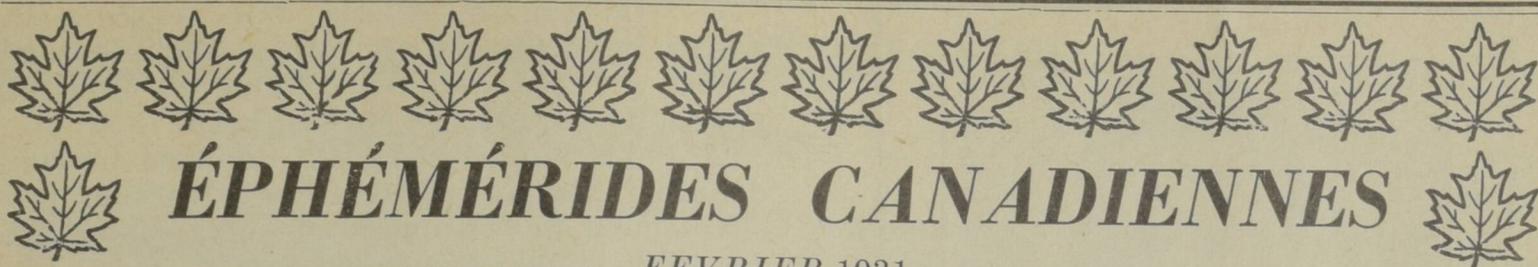
— Partout.

— Avec qui ?

— Avec l'adversité, Monsieur.



VUE D'UNE PARTIE DU RÉTABLE DE L'AUTEL DE L'ANGE-GARDIEN. On attribue ces belles sculptures aux élèves de l'école des Arts et Métiers de Mgr de Laval. Ce rétable a pu être sauvé lors de l'incendie de l'église.



FEVRIER 1931

1 — Un incendie se déclare dans la salle de théâtre du Patronage de Québec, Côte d'Abraham, et cause des dégâts pour près de \$25.000. La chapelle, qui se trouvait au-dessus de cette salle est sauvée, mais le plancher en a été défoncé à plusieurs endroits par les pompiers, et la salle, au soubassement, est complètement détruite.

— L'équipe représentant la maison Adélarde Deslauriers, entrepreneur de Québec, arrive la première lors de la première course en canot à travers les glaces, qui a eu lieu aujourd'hui entre Lévis et Québec. La traversée des vainqueurs s'est faite en 19 minutes et 28 secondes. La deuxième course entre Québec et Lévis a été remportée par l'équipe de la Canada Steamship Lines qui fait la traversée en 9 minutes et 4 secondes.

2 — A Montréal, décède l'hon. Édouard Ouellette, conseiller législatif représentant la division de Rigaud, et ancien député d'Yamaska à la Législature de Québec, à l'âge de 70 ans.

— Un incendie qui s'était déclaré dans un garage au milieu de la nuit à l'Ange-Gardien, se communique à l'église paroissiale et celle-ci est complètement réduite en cendres. On parvient à sauver la majeure partie des choses précieuses que contenait cette église historique, une des plus anciennes de la région de Québec.

3 — M<sup>re</sup> Charles Lanctôt, assistant-procureur général de Québec, inscrit en Cour d'Appel la cause de la Radio. Le Gouvernement de la province de Québec prétend que la Radio-diffusion relève de sa juridiction et non du gouvernement fédéral.

— La Société du Parler français au Canada tient à la Salle des Promotions de l'Université Laval sa séance publique annuelle avec le gracieux concours de la Société Symphonique de Québec.

4 — On apprend que M. l'abbé Aldée Desmarais, professeur au Séminaire de St-Hyacinthe, vient d'être nommé évêque titulaire de Ruspe et auxiliaire de Mgr l'Évêque de St-Hyacinthe. S. Ex. Mgr Desmarais est âgé de 39 ans et prêtre depuis 1914.

5 — A Montréal, décède M. Tancrede Bienvenu, ancien vice-président et ancien gérant général de la Banque Provinciale, à l'âge de 66 ans.

7 — A l'Hospice de Chandler, au diocèse de Gaspé, décède S. Ex. Mgr Joseph Léonard,

évêque titulaire d'Agathopolis et ancien évêque de Rimouski, à l'âge de 55 ans. Le défunt a été inhumé à Carleton, sa paroisse natale.

— Dans le débat oratoire entre l'Université Laval et l'Université de Montréal, disputé hier soir à Montréal et qui s'est terminé peu après minuit ce matin, MM. Roch Pinard et Jean-Marie Massé, représentant l'Université de Montréal, sont déclarés vainqueurs contre MM. Wheeler Dupont et Pierre Morisset, représentant l'Université québécoise.

8 — Le feu détruit de fond en comble l'église Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, appartenant aux RR. Pères Dominicains, et endommage une partie du couvent des RR. Pères. Les pertes dépassent le demi-million et les assurances sont de \$280,000.

9 — On apprend ce matin à Ottawa que le prochain gouverneur du Canada sera le comte de Bessborough. Né en 1880, le comte de Bessborough appartient à la famille Ponsonby. Il a épousé en 1912 une française, Roberte de Neufville, dont il a eu deux enfants.

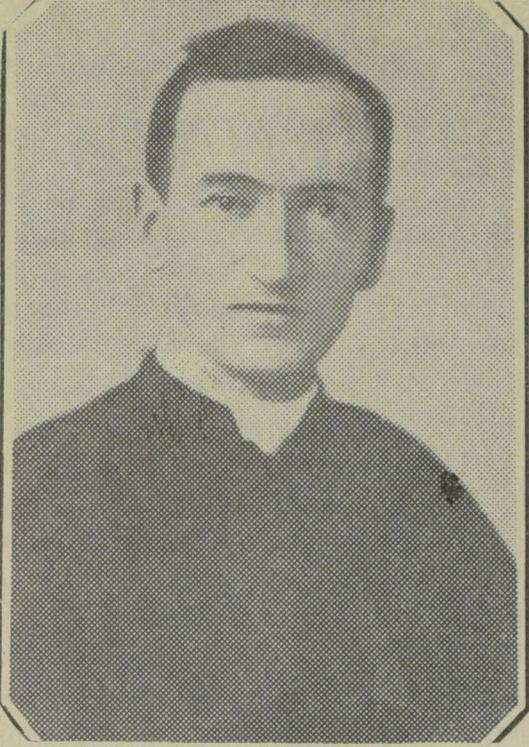
10 — Les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa acceptent d'aller fonder une maison au Basutoland, Afrique du Sud, missions confiées aux RR. Pères Oblats canadiens.

— A Québec, décède M. Abel Rochette, avocat, à l'âge de 65 ans.

11 — Mgr Joseph O'Sullivan, P.D., supérieur du Séminaire de théologie de Toronto, vient d'être nommé par le Saint-Siège évêque de Charlottetown, en remplacement de feu Mgr L.-J. O'Leary. Mgr O'Sullivan est âgé de 44 ans.

12 — Pour la première fois dans l'histoire de l'Église, la voix du Pape est entendue dans tout l'univers. À l'occasion de l'inauguration d'un poste de radio-diffusion installé au Vatican par les soins du Senor Marconi, le Saint-Père prononce devant le microphone un discours en latin qui est porté par les ondes hertziennes au quatre coins du globe. C'est avec une profonde émotion que nous avons pu entendre à Québec la voix de l'auguste Pontife souhaitant la Paix au monde. Cet événement coïncidait avec le IX<sup>e</sup> anniversaire du couronnement de Sa Sainteté Pie XI.

13 — On annonce qu'une importante industrie de soie artificielle s'établirait sous peu à Charlesbourg.



S. EX. MGR ALDEE DESMARAIS,  
évêque-élu de Ruspe, auxiliaire  
de St-Hyacinthe.

— A Hull, décède le R. P. Adolphe Hénault, O. M. I., ancien missionnaire à St-Sauveur de Québec, à l'âge de 65 ans.

15 — A Arthabaska, décède l'hon. sénateur Louis Lavergne, à l'âge de 85 ans.

16 — A sept heures et quarante-cinq minutes ce matin, le tunnel que le Pacifique Canadien fait construire sous le rocher de Québec est percé dans toute sa longueur. Mlle Cécile Byrne fait partir la dernière mine qui brise la mince paroi séparant les deux tronçons du tunnel, et les ouvriers peuvent se féliciter mutuellement par l'ouverture pratiquée dans le roc. On espère que les travaux du tunnel seront terminés le 2 juin, pour l'arrivée de "l'Empress of Britain."

17 — On apprend que la congrégation préparatoire qui étudiera les vertus de la Vénérable Mère d'Youville en vue de sa béatification se tiendra à Rome les 15 et 16 juin prochain.

19 — On annonce que le gouvernement de Québec entreprendrait sous peu la construction d'un hôpital pour les incurables sur les hauteurs de Lévis. Cet édifice coûterait environ \$2,000,000.

— Le village d'Asbestos, au comté de Mégantic, sera transporté à 4,000 pieds de son lieu actuel, telle est la décision prise par le Comité des bills privés de la Chambre de Québec. La Canadian John-Manville Company, propriétaire des mines d'amianté d'Asbestos, a besoin des terrains où se trouve le village actuel pour étendre l'exploitation de ses mines.

— "La paix du Christ dans le règne du Christ", tel sera le sujet du prochain carême prêché à l'église de Notre-Dame de Montréal par le R. P. Georges Guitton, S.J.

20 — On annonce que M. Édouard Lacroix, député fédéral de Beauce, fera installer prochainement une meunerie moderne à l'Enfant-Jésus de Beauce.

— On est à placer actuellement dans les corridors de la Chambre des Communes à Ottawa, trente-huit portraits des anciens premiers ministres de l'Angleterre depuis 1721.

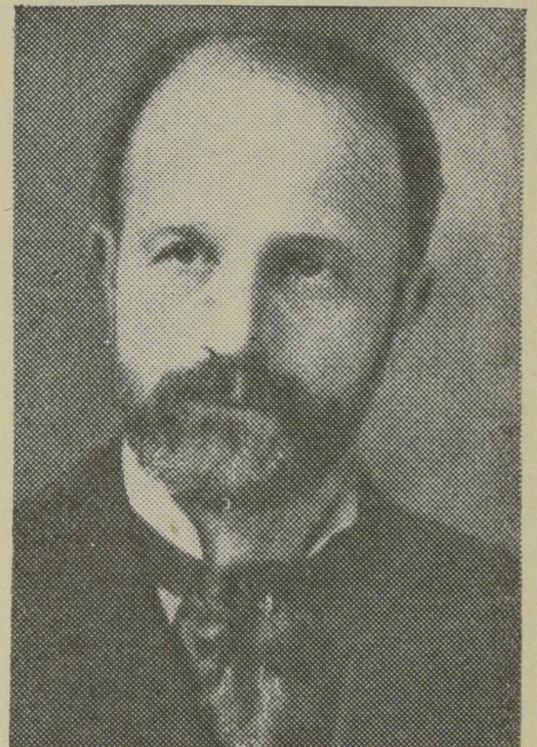
— La Chambre provinciale de Québec autorise le gouvernement à construire une nouvelle annexe au Parlement au montant de \$850,000. Cet édifice, qui logera les bureaux des ministères de l'Agriculture, de la Voirie et des Mines, aura une dizaine d'étages et s'élèvera sur la rue St-Amable, de la rue St-Augustin à la rue Conroy.

21 — Au Manège Militaire de Québec, s'ouvre le salon de l'automobile.

— La délégation canadienne, conduite par Sir G. Perley, qui prendra part à l'exposition de l'empire britannique à Buenos-Ayres, quitte Halifax ce soir à bord du "Prince-Robert", de la "Canadian National Steamship".

21 — Au Derby de chiens de Québec qui se termine aujourd'hui, Émile Saint-Goddard, de Le Pas, remporte une nouvelle victoire, avec une avance de près de 25 minutes sur son plus proche concurrent.

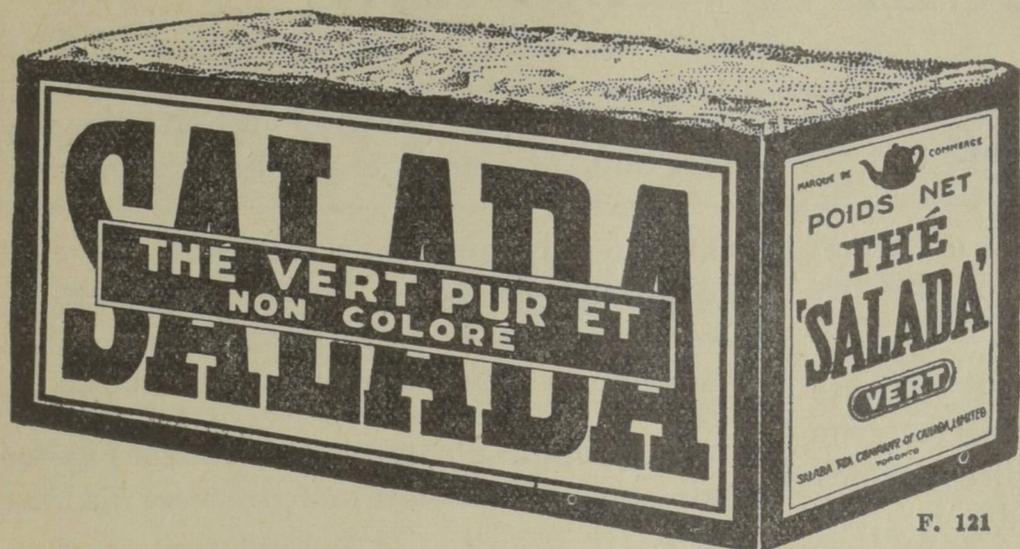
— Une correspondance reçue des *Etudes* de Paris, nous apprend que M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire à l'Université de Montréal, qui donne actuellement une série



FEU M. TANCREDE BIENVENU.

# Riche en saveur naturelle

## 'Frais des Plantations'



F. 121

## Une feuille fraîche, absolument pure

Vert ou noir — à partir de 60c lb.

de conférences à la Sorbonne de Paris, a été reçu dans les salles des *Etudes* où il a fait devant un public choisi une conférence-causerie.

22 — S. Ex. Mgr M. Fallon, évêque de London, décède en son évêché après une longue maladie. Il était âgé de 64 ans.

— A Plessisville, décède M. l'abbé J.-Octave Faucher, ancien curé de Griffith, au diocèse de Pembroke, puis de Ceylon, au diocèse de Régina, à l'âge de 55 ans.

— A une assemblée générale des membres de la Saint-Vincent de Paul tenue à Québec, on célèbre le 75<sup>e</sup> anniversaire de l'entrée de M. le notaire Cyrille Tessier dans cette société. M. Tessier vient d'entrer dans sa 96<sup>ème</sup> année.

— Son Ém. le Cardinal Rouleau, O.P., archevêque de Québec, bénit la nouvelle chapelle et deux nouvelles ailes que l'on vient d'ajouter à l'Hôpital Laval, Ste-Foy.

— A Woonsocket, R. I., décède Mgr Charles-Casimir Dauray, curé du Précieux-Sang de cette dernière ville, à l'âge de 93 ans. Mgr Dauray était né à Ste-Marie du Manoir.

23 — Ce matin, au Château Frontenac de Québec, s'ouvre le Congrès de la Conférence Nationale bilingue sur la Sauvegarde de l'enfance.

— On annonce que le prochain congrès marial au diocèse de Québec aura lieu au Collège de Ste-Anne de la Pocatière, du 18 au 20 septembre prochain.

— Mgr P.-S. Desranleau, P.A., vicaire général du diocèse de St-Hyacinthe depuis 1926,

est nommé curé de St-Pierre de Sorel, en remplacement de M. le chan. J.-C. Bernard, qui prend sa retraite.

25 — Mgr Z. Marois, ancien vicaire général du diocèse de Régina, est nommé curé de Ste-Foy, au diocèse de Québec.

— A Québec décède subitement M. Napoléon Génois, marchand de bois bien connu de St-Raymond de Portneuf, à l'âge de 73 ans.

26 — On annonce que Mme Albani, la célèbre cantatrice canadienne française décédée à Londres, il y a quelques mois, laisse une succession de \$585.

— Un nouveau parti fermier est fondé en Saskatchewan.

27 — L'hon. M.E.-B. Ryckman, ministre du revenu national à Ottawa, annonce que le gouvernement en conseil a décidé de placer un embar-

go absolu sur le charbon, le bois, les fourrures et l'amiante venant de la Russie soviétique.

— La ville de Québec décide de transformer la Halle Montcalm en un Monument national. Les contrats, qui viennent d'être accordés, sont de \$155.610.24.

28 — A l'Hôpital Ste-Anne de Québec, décède M. l'abbé Wilfrid Gendron, professeur au Collège de Ste-Anne, à l'âge de 33 ans.

### MAUVAISE EXCUSE

Bob arrive au bureau, le visage couvert de bosses... Et pour comble de malheur, il y arrive à 9 heures, alors que l'ouverture a lieu à 8 heures... et pour recomble d'infortune, ce jour-là, le patron est au poste.

Terrible, le patron aborde le pauvre Bob, montre en main :

— Vous êtes une heure en retard, Monsieur !

— Oui, Monsieur Smith... oui... en effet...

— Et avez-vous une explication... une excuse ?...

— Oui, Monsieur Smith... j'ai dégingolé les escaliers...

M. Smith se redresse alors, justicier :

— Ce n'est pas une raison suffisante, Monsieur... il ne vous a pas fallu une heure pour cela !



## LA MACHINE HUMAINE

### La pneumonie

La pneumonie n'est pas, comme un grand nombre peuvent le croire, une maladie des périodes de gros froids.

Elle sévit à cœur d'hiver, et sous des formes souvent meurtrières dans ce qu'on est convenu d'appeler le pays du soleil, c'est-à-dire les zones du sud, les zones des croisières d'hiver, très à la mode chez ceux qui ont des rentes, et qui désirent échapper aux rigueurs de nos froids. Plusieurs de ces touristes ont attrapé, en cours de route, des pneumonies retentissantes, et quelques uns y ont succombé.

C'est que, aux pays du soleil, l'hiver n'est pas la saison de grands froids, mais celle des pluies et d'une humidité parfois excessive ; et le pneumocoque, le microbe de la pneumonie, s'accommode fort à l'humidité.

\* \* \*

Ici, dans cette partie du Canada, nous avons deux saisons humides : le printemps et l'automne ; mais contrairement à l'opinion générale, le printemps est beaucoup plus à craindre que l'automne pour la pneumonie.

Serait-ce parce qu'il s'achemine vers la chaleur, pendant que l'automne s'achemine vers le froid ?

Serait-ce parce que l'automne nous nous vêtions plus chaudement, plus sensibles que nous sommes au froid ; et que le printemps nous nous déshabillons souvent trop tôt, sans penser que la chaleur disparaît à mesure que le soleil baisse à l'horizon ?

Peu importe. Les faits sont là pour nous apprendre que les pneumonies sont surtout fréquentes chez nous le printemps et l'automne, et que le printemps en voit éclore le plus grand nombre.

Conséquence : Il importe d'être plus prudent que jamais au moment où la nature nous tente plus que jamais.

Le printemps est la saison où toutes les machines humaines quelque peu avariées courent des risques.

On a depuis longtemps remarqué que c'est la saison par excellence des morts subites.

Ne nous laissons donc pas charmer par le renouveau au point d'oublier notre santé.

La grippe, qui n'a garde de se laisser oublier, a fait son apparition annuelle vers la mi-février.

Elle a d'abord été anodine, c'est sa manière habituelle d'agir.

Mais il y a ici à compter avec l'imprudence de ses victimes. Les imprudences ont été d'autant plus fréquentes que les gens se sentaient moins malades. Comme symptômes, un peu de fièvre et de la faiblesse, c'est tout.

C'était trop peu. Beaucoup, au lieu de rester au lit, ou du moins à la maison, et d'appeler le médecin qui aurait dépisté l'ennemi, ont essayé de se "secouer", suivant l'expression consacrée. Ils n'y ont pas gagné de revenir plus tôt à l'état normal, bien au contraire ; ils sont restés faibles plus longtemps et la grippe de plusieurs, de légère qu'elle était, est tournée en pneumonie.

Avec cette maladie, il n'y a plus à badiner, ni à songer à se secouer ; il faut se défendre, et vite, surtout quand il s'agit d'une pneumonie grippale, plus à craindre que la pneumonie franche, car il y a plus d'un ennemi dans la place.

Plusieurs ont succombé, quelques uns très rapidement.

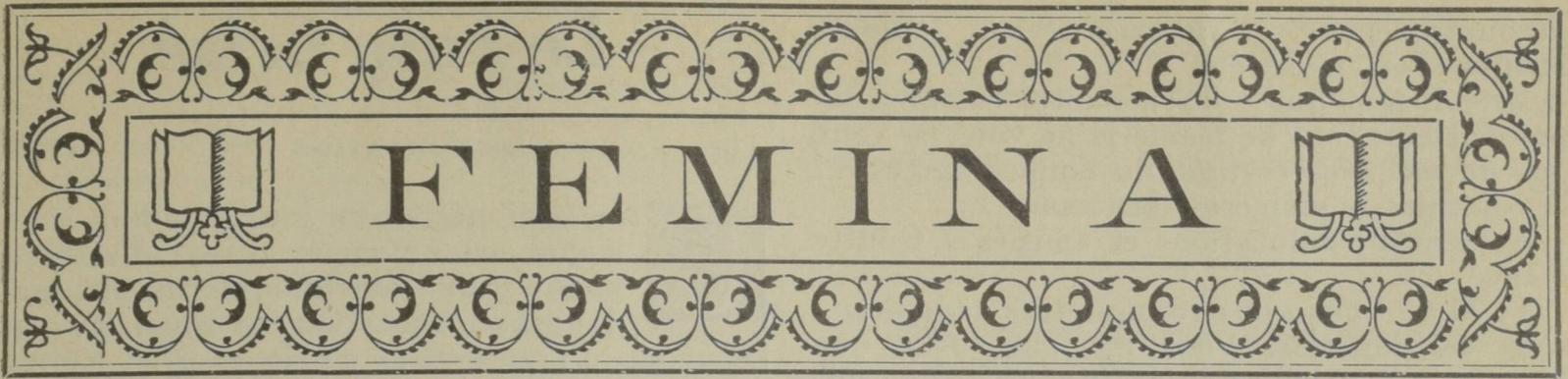
\* \* \*

Que la leçon profite. Et qu'on en retienne les deux conclusions suivantes :

On ne badine pas avec la grippe, quelque bénigne qu'elle paraisse au début.

Il faut se méfier de la pneumonie, surtout lorsque la grippe rôde aux approches du printemps.

LE VIEUX DOCTEUR.



## En marge du Carême

**D**ANS ce siècle de confort, à voir la manière de vivre de presque la totalité des gens, on dirait que le grand précepte de la pénitence est disparu de la terre.

Et pourtant il existe toujours et même en dehors des jeûnes et des abstinences imposés par l'Église, il y a toute une série d'afflictions, de misères et de malaises que nous devons subir. Nous souffrons même lorsque nous n'acceptons pas de souffrir, un peu plus dans ce cas, parce qu'il manque dans notre vie la bonne volonté et la résignation.

Faisons de toutes les occasions providentielles mises sur notre route, l'usage voulu par Dieu, supportons sans aigreur, sans irritation, sans impatience, les mille et une contrariétés quotidiennes, acceptant chacune d'elles, comme l'épreuve venant de Dieu. Unissons-nous avec amour à cette volonté divine qui sait nous donner la force et nous aurons rempli le grand précepte de la pénitence.

Si nous voulons faire mieux, monter plus haut, nous ne nous contenterons pas de supporter avec courage nos peines, mais nous ferons en sorte de ne pas accabler notre entourage des maux qui sont notre part et de ne pas attrister toute la maison parce que nous souffrons.

Il y a beaucoup de petitesse et d'égoïsme dans cette soif de sympathie qui fait que nous cherchons sans cesse à faire partager notre tristesse et à tarir les sources de la joie chez les autres. Serons-nous plus heureux quand nous aurons mis tous ceux qui habitent avec nous à broyer du noir, et parce que nous sommes tristes est-ce que tous autour de nous doivent aussi être tristes?...

Cachons nos peines réelles ou imaginaires, aimons à prendre sur nos épaules ce que nous

pouvons du fardeau des autres. Rappelons-nous ce mot du R. P. Faber : "La souffrance est un monde de miracles". (1)

Sachons explorer ce champ immense de miracles, il renferme pour nous et pour ceux qui nous entourent de quoi faire et refaire toute une vie. Quand Dieu nous demande un sacrifice ou nous impose une pénitence, ne fuyons pas le combat, ne nous affolons pas.

Tout ce qui vient de ce Bon Maître travaille pour nous. Sachons répéter, même au milieu de nos larmes, ce que disait Louis Veillot : "Je pleure mais j'aime, je souffre mais je crois, je ne suis pas écrasé, je suis à genoux."

JEANNE LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

SUZANNE.— Soyez contente de tout ce qui arrive, résultats logiques de votre sage conduite, laissez faire les événements tels qu'ils doivent se dérouler... Avec vous, je dis que l'amitié est un grand bien. Nous devons en user sagement lorsqu'il nous échoit et surtout être vraie...

Je ne connais pas cette compatriote qui vit chez vous, mais ce que vous m'en dites m'a fort amusée... Ses manies sont bien drôles et il ne faudrait pas juger le reste de la famille... d'après ses sautes d'humeur qui sont peut-être le résultat de l'isolement...

Tout ce que vous me dites m'intéresse beaucoup.

FRAGILE.— L'article envoyé ne recevra pas cette fois-ci les honneurs de la publication. Les premières pages gagneraient beaucoup à être revues et travaillées davantage. Ne vous

(1) *Conférences spirituelles* : La Bonté.

découragez pas... "Le succès vient toujours lorsque l'on persévère..."

Le joli mot que vous me dites est bien un peu flatteur, tout de même je ne vous en veux pas de me trouver tant de bonnes vertus... le contraire m'affligerait beaucoup...

A bientôt ? Salutations et amitiés à Goutte d'eau.

F. M.— Vous vous reconnaissez sans doute sous ces initiales. Vous me dites être une lectrice assidue de notre Revue, j'en suis heureuse et j'espère que vous emploierez beaucoup de votre influence à nous faire connaître de toutes les gentilles amies qui ont recours à vos conseils précieux et à vos sages avis.

Je vous rendrai visite bientôt au Foyer.

Jeanne LE FRANC.

## La Mendicante

Tristement assise au bord du chemin,  
La vieille tendait aux passants la main :  
"Donnez, bonnes gens, ma misère est grande,  
Pour que le bon Dieu plus tard vous le rende."  
L'un ralentissait un instant le pas,  
Lui donnait ; certain ne lui donnait pas.  
"Donnez, bonnes gens, ma misère est grande,  
Pour que le bon Dieu plus tard vous le rende...  
La belle calèche ! — Un sou, s'il vous plaît !  
Pour vous je dirai tout mon chapelet !"  
— Tiens, la bonne femme, attrape ou ramasse !"  
Un flot de poussière, un rire, et tout passe.  
"Qu'est-ce ? Un louis d'or. Mes fils sont soldats.  
"Voilà du bon temps pour les pauvres gars !"  
Pour ses fils ! Ses fils ! Sa face terreuse  
S'éclaire, et voilà la pauvre heureuse.

Tristement assise au bord du chemin,  
La vieille tendait aux passants la main :  
"Donnez, bonnes gens, ma misère est grande,  
Pour que le bon Dieu plus tard vous le rende.  
— Pauvre femme ! hélas ! tu dois avoir faim ;  
Je n'ai que mon pain, pain bis ; mais enfin !"  
Et, la face ouverte en un franc sourire,  
L'ouvrier lui tend son pain sans rien dire.  
La vieille le prend à deux mains, y mord ;  
Sauf son œil brillant, son visage est mort.  
Depuis deux longs jours que la faim la creuse,  
Du pain ! Comme elle est, la pauvre, heureuse !

Tristement assise au bord du chemin,  
La vieille tendait aux passants la main :  
"Donnez, bonnes gens, ma misère est grande,  
Pour que le bon Dieu plus tard vous le rende.  
— Pourquoi donc pleurer, la vieille maman ?"  
La jeune écolière, au front, doucement  
L'embrasse. Sa lèvre est rouge cerise...  
"O joie infinie ! ô bonheur qui grise !  
Dieu ! comme il est doux, ce baiser d'enfant !"  
Le sang à son cœur monte, l'étouffant,  
Et sous le baiser de l'enfant rieuse  
La vieille s'éteint, doucement, heureuse.

Or voilà comment, au bord du chemin,  
La pauvre est morte en tendant la main.

Jérôme DOUCET

## Le vase brisé

MÉDITATION



EN était pas en un jour qu'elle l'avait gagné ce précieux vase d'albâtre plein d'un parfum de nard pur de grand prix. On ne gagnait pas beaucoup d'argent dans ce temps-là et c'était un peu comme aujourd'hui. Que de jours de travail cela représentait ! Que de privations, que d'économie ! Mais enfin elle avait réussi à l'acheter. C'était tout son trésor, le fruit de toute une vie. C'était aussi la garantie d'une douce vieillesse après le dur travail, une assurance pour la fin de ses jours, la certitude de ne pas mourir comme une gueuse.

Et pourant, un soir que Jésus soupait avec ses apôtres chez Simon le Lépreux, cette femme entra et brisant ce vase, son seul bien, répandit le parfum, tout le parfum, sur la tête du Seigneur.

Qui t'a dit, ô femme, de venir en cette maison, d'y venir ainsi sans être invitée, au milieu du repas quand déjà tous ont pris place ? Et qui t'a dit surtout d'apporter ton trésor et de le perdre pour Lui ? plus encore, de le gâcher ?

Ah ! c'est que tu as en toi ce que les autres n'ont pas, ce que n'a pas Lazare ressuscité, ni sa sœur Marthe si dévouée pourtant, ce que n'ont pas les Apôtres, amis du Seigneur, ni Simon, son hôte. Ils aiment le Christ, certes, mais ils n'aiment pas que Lui : ils l'aiment d'amitié, mais non pas d'amour. Car l'amour est exclusif et jaloux, il ne tolère auprès de soi aucune autre affection, il implique l'oubli total de tout ce qui n'est pas l'Aimé, il est unique. Toi, tu as l'amour du Christ. C'est l'Amour qui t'a conduite chez Simon, et qui t'a fait briser le précieux vase d'albâtre plein d'un parfum de nard pur de grand prix.

Beaucoup d'âmes sont comme toi en tes jours de labeur : elles peinent et travaillent pour gagner un trésor, trésor de science et trésor du cœur, trésor d'amitié et trésor de santé. Peu te suivent jusqu'à la maison du Lépreux, car beaucoup aiment le Christ, mais peu n'aiment que Lui.

Pourtant, toutes, un jour, elles le verront perdu leur trésor, le fruit de toute leur vie ; la mort est faite pour tous. Mais ce qu'elles font, forcées et contraintes, toi, femme inconnue, seule au milieu de tant d'autres, tu l'as fait par amour et c'est pourquoi partout où sera prêché cet Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi ce que tu as fait.

\* \* \*

Et le beau vase d'albâtre jonche le sol en mille pièces et le parfum prodigue se répand dans la salle entière, s'échappe, embaume tout.

Peut-être dans ton élan d'amour, pauvre femme, n'as-tu pas prévu ce que serait pour toi ce vase brisé, ce parfum dissipé ? Tu étais riche, te voilà pauvre. Il va falloir de nouveau te louer, travailler. Adieu la vieille tranquille, tu mourras sous le faix.

Et puis ton geste n'est-il pas insensé ? Quelle exaltation étrange à pu te faire croire qu'un tel gâchage ferait plaisir à Jésus, quand tant de pauvres souffrent de faim ? Pourquoi briser ce vase ? était-ce utile ? Pourquoi une livre d'odeur ? Quelques gouttes auraient suffi. Écoute ce que tous ils te disent. Seul Lui, il se tait et laisse faire. Il se tait pour ne pas avoir à blâmer.

“ Certes, nous autres les apôtres, nous n'aurions pas fait cela ; nous connaissons la valeur des choses. Ce n'est pas pour rien que nous sommes des pêcheurs, de pauvres gens gagnant leur pain au jour le jour. Et aussi nous connaissons les pauvres depuis que nous sommes avec le Maître. Jadis nous passions devant comme si ce n'était pas de notre affaire de les secourir. Maintenant nous savons qu'ils sont nos créanciers ; nous savons aussi tout l'argent qu'il faudrait pour les nourrir. Non vraiment, nous n'aurions pas fait cela ”.

Bientôt ils s'émeuvent davantage. Ce n'est pas la première fois qu'ils voient un geste absurde, mais jamais ils n'ont été si mécontents. Ils se fâchent. En reproches amers, ils explosent contre la pauvre femme sans défense, retirée dans un coin, voyant son vase brisé son parfum perdu, son action blâmée, toute sa folie.

Vraiment le zèle des pauvres ne les échaufferait pas à ce point. Non, ce qui les blesse sans qu'ils le sachent clairement, ce qui les révolte, c'est qu'ils sentent chez cette femme quelque chose qu'ils n'ont pas encore l'Amour. Elle, la pauvre qui finira dans la peine, elle est riche d'un trésor que nul ne peut lui prendre, qu'elle ne peut pas elle-même donner et perdre. Et ce trésor, les apôtres qui sont faits pour l'avoir le désirent avec jalousie. Cette femme silencieuse leur a fait sentir l'indigence foncière de leur cœur. Elle est un blâme vivant.

Depuis vingt siècles chaque génération a connu de telles âmes. Elles, non plus, ne sont pas comprises. Et elles n'ont pas seulement à supporter et à vaincre les réactions intimes d'un moi dépossédé qui ne veut pas mourir. Elles doivent essuyer le blâme de leurs proches, le blâme amer comme une condamnation, amer et violent comme une revanche, une vengeance.

Les hommes respectent la vertu ; ils la louent ils l'aiment, ils la cultivent ; elle est un bien qu'ils désirent et qui les enrichit. Ils n'aiment pas le sacrifice, la croix, le don de soi, car comme ils sont de peu de foi et de peu d'amour, ils n'y voient que ruine et destruction. Cependant leur instinct profond de chrétien appelé à la

sainteté parle plus fort que leurs raisonnements ; ils sentent, sans se l'avouer, la supériorité insigne du don total. Mais cela leur est un scandale, à eux les raisonneurs au petit cœur, et ils étranglent cet appel divin en le nommant démence.

\*  
\* \*

Toutes ces paroles sont dures pour toi, celle qui aime, car le blâme d'un geste d'amour porte au cœur comme un coup de poignard. Toutes ces paroles sont utiles pour toi, celle qui s'oublie, car elles te préparent à entendre dans le même esprit d'amour pur de tout retour sur toi ce que Jésus n'a dit ni aux apôtres qu'il appela, ni à Lazare qu'il ressuscita, ni à chacun autre.

Il s'était tu jusqu'à présent pour te préparer à cette grâce. Maintenant d'une parole il t'approuve aux yeux du monde entier, et pendant des siècles et des siècles ton histoire sera liée à la sienne, attachée au sort de l'Évangile.

“ Laissez cette femme, vous dont le cœur est trop étroit pour la comprendre. Au moins, ne lui faites pas de peine. Voyez dans quelle angoisse vos paroles la jettent, elle qui saurait dilater vos cœurs et vous apprendrait à aimer si seulement déjà vous l'admiriez même sans la comprendre. C'est une bonne action qu'elle a fait à mon égard. Sans le savoir, elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture.

Je vous ai souvent prédit ma mort prochaine ; à peine y croyez-vous, car elle vous est un scandale. Cette femme l'ignorait, et pourtant ce que vous n'avez pas su faire, elle l'a fait car elle aime. Elle l'a fait sans bien savoir tout ce dont il s'agissait, car l'Amour est aveugle sur soi. Mais elle l'a fait à temps. Plus tard on voudra embaumer mon corps, quand il sera raisonnable de le faire, et on ne pourra pas, car il sera trop tard. La raison est lente, seul l'Amour est vif comme la vie.

Vous avez toujours des pauvres avec vous, vous ne m'avez pas toujours. Ce n'est pas tous les jours que je demande aux âmes de se donner à moi totalement. Hier, c'eût été trop tôt ; demain, ce serait trop tard. C'est aujourd'hui qu'il fallait qu'elle vienne, cette femme, et qu'elle me livre son trésor.

Et pour chacun de vous ce sera la même chose, vous, mes apôtres, que je vois monter vers le martyre. Et pour chacun de vous, vous mes innombrables disciples, ce sera la même chose. Je suis toujours aux croisées des chemins, vous attendant comme un voleur.

Bienheureux ceux qui sauront, dans l'Amour et par l'Amour, se perdre en moi au temps propice, au temps où l'épi rend cent pour un.

Bienheureux ceux qui pourront, dans l'Amour et par l'Amour, se perdre en moi comme

je leur demande, pour que, pourrissant, le grain germe en une plante éternelle.

Celui qui perd sa vie la gagne ; celui qui perd sa vie quand je le veux et comme je le veux.

\*  
\* \*

Et ce n'est pas seulement pour la sépulture de mon corps qu'elle a répandu ce parfum, c'est pour donner au monde une image vivante de mon universelle action. Aujourd'hui je suis encore au milieu de vous, je vous parle et je vous écoute. Mais quand je suis ici, je ne suis pas également dans toutes les autres maisons où l'on serait heureux de m'accueillir ; et quand je vous parle et je vous écoute, je ne parle ni n'écoute toutes les autres âmes de ce monde, celles qui vivent maintenant et toutes les autres encore que le monde portera. Je suis limité comme le parfum dans son vase. Que désirè-je, sinon qu'il se brise ? Et voici, le jour vient où consacrant mon corps et mon sang pour les hommes, je verserai ma vie aux pieds de Dieu.

Alors toute limitation sera brisée. Chacun me recevra, chacun m'entendra, chacun me parlera, car je serai présent en tous. Je remplirai le monde de mon omniprésence comme ce parfum remplit cette chambre, avec la même prodigalité, la même intensité. Et tous me respireront. Qu'ils m'accueillent ou qu'ils me repoussent, ils seront imprégnés de moi. Je serai leur amour ou leur haine, moi dont la présence universelle fait le ciel et l'enfer.

Ton acte d'amour est le symbole annonciateur de mon sacrifice prochain. Les âmes qui

dans les siècles à venir te ressembleront et agiront en toi, seront un mémorial de mon sacrifice passé. En toi comme en elles, ma Passion s'actualise. En toi, comme en elles, ma puissance se manifeste universelle et sans limite. Désormais tu portes le monde en ton cœur plus qu'il ne te porte, pauvre créature, car tu as en toi le Maître de ce monde sans qu'aucune frontière vienne de ta part limiter son action en toi. Ne m'as-tu pas tout donné ? Ne t'ai-je pas tout pris ? Désormais, en union avec moi, et toutes les âmes de ta race, vous serez agissantes en tous".

\*  
\* \*

Et Judas, le petit esprit, au petit cœur, qui est de cette terre et qui veut y rester, ne peut respirer ce parfum, plus insupportable pour lui qu'un air empoisonné. Il se lève et va livrer Jésus.

Marcel FERRIÈRES.

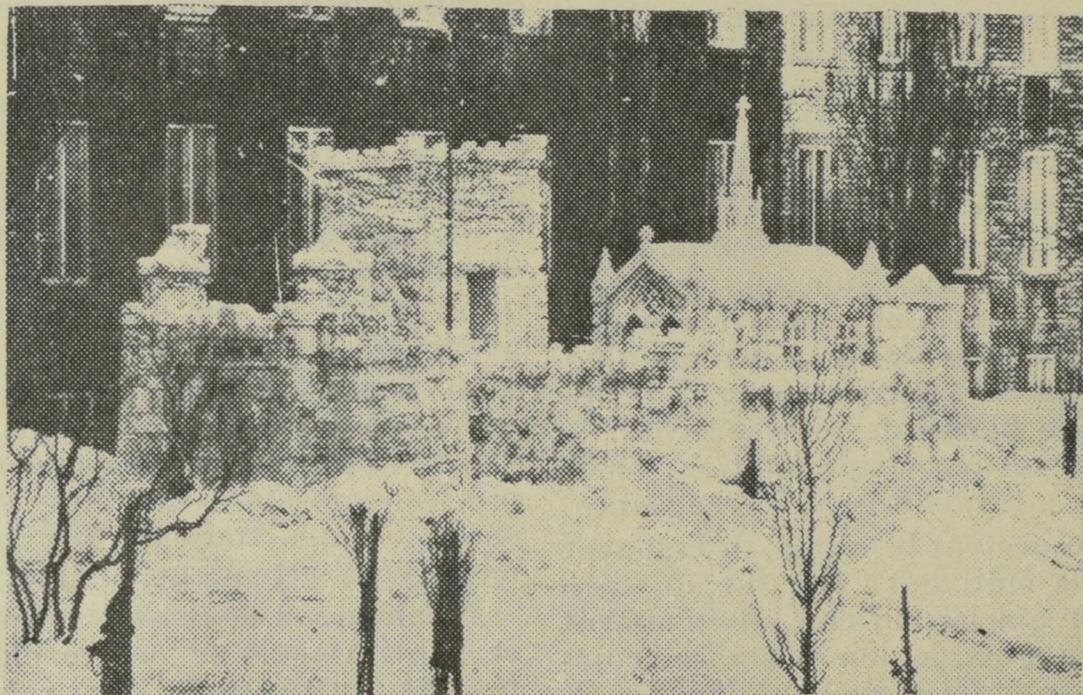
(Aux Davidées)

#### QUESTION DE CHANT

Un monsieur traverse un champ, dans une campagne, pour raccourcir son chemin. Il entend une jeune paysanne chanter et, émerveillé de sa voix :

— Pardon, mademoiselle, votre voix harmonieuse me fait supposer que vous cultivez le chant.

— Non, m'sieur, c'est m'père qui l'cultive, moi j'garde les vaches...



#### TRAVAUX DE GLACE

Exécutés cet hiver par les élèves du Grand Séminaire de Québec

# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ;  
Mlle Laura Deslonchamps, 1700, rue St-Denis, Montréal.

Le sort a favorisé Mlles Huart et Leclerc.

## JEUX D'ESPRIT No 142

### DEVINETTES

1° Quelles sont les lettres les moins spirituelles ?

2° Quelles sont les lettres qui ne perdent jamais de temps ?

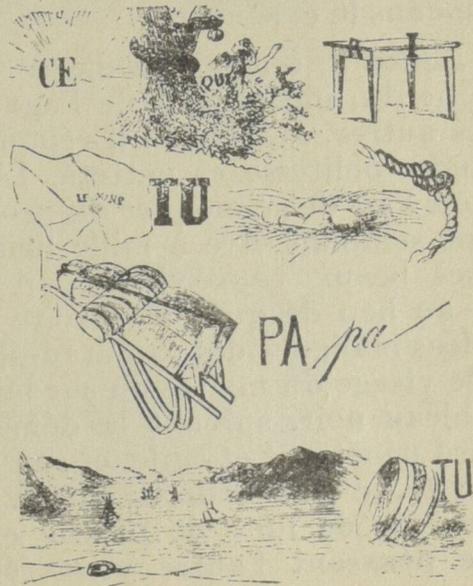
### MOTS EN TRIANGLE

* * * * *	Nom d'un aviateur
* * * * *	Synonyme d'aéroplane
* * * *	Qui n'existe pas.
* * *	Adjectif possessif.
* *	Durée.
*	Consonne.

### ANAGRAMME

Sur mes six pieds, je sers à faire briller ;  
Mélangez-moi, je disparais en fumée.

### RÉBUS



## RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE FÉVRIER

### DEVINETTE

Porte — monnaie — porte-monnaie.

### MÉTAGRAMME

SIGNE  
DIGNE  
LIGNE  
VIGNE

### PROBLÈME D'ARITHMÉTIQUE

Quatre-vingts.

### RÉBUS

Mot à mot : LES MÉ chant — Nom — JA mai — DE verre I table — J' oies.

Les méchants n'ont jamais de véritable joie.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Jeanne Biron, Couvent de St- Martin, Beauce ; M. Paul Lacroix, E. E. M., 276, St-Cyrille, Québec ; Mme J.-V. Rochefort, 516, Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mile Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal ; Mlle Geraldine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mlle R.-H.Lalande, Chute à Blondeau, Ont.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Le couvent du Bon Pasteur, Jonquièrre ;

## Un brave petit homme

**Q**N menait grand bruit dans cette classe C'était de tradition. La section B servant d'asile aux élèves de troisième choix, il n'y avait pas lieu de s'en trop étonner ; quand on ne peut prouver sa force le livre ou la plume en mains, la montrer par son indiscipline est une compensation.

Ces garçons, — des gamins de dix à douze ans, — n'étaient pourtant ni tous stupides, ni particulièrement méchants. La mollesse semblait être leur défaut principal. Comme eux, le pauvre professeur manquait de caractère ; il passait des injonctions trop impérieuses aux : " Je vous en supplie, du silence ! " murmurés d'une voix piteuse d'homme qui plie devant l'orage. Et les prières trop humbles aussi bien que les éclats de voix se perdaient dans le remue-ménage du troupeau d'enfants inattentifs. Je vous l'ai dit : la règle voulait que l'on *chahutât* dans la section B.

Or, ce matin-là, au milieu de la houle des têtes toujours en mouvement, un petit îlot restait stable, un groupe de cinq ou six braves petits qui prenaient la dictée avec le sourcil froncé de l'écolier soucieux de ne pas laisser échapper un mot.

J'avais déjà remarqué, la veille, en visitant pour la première fois cette classe, le garçon qui occupait le centre de l'îlot paisible : un brun, robuste et laid, mais de cette laideur intelligente qui attire et amuse le regard. Son nom aussi m'avait frappé ; il est porté par une famille qui a poussé d'innombrables et vigoureux rameaux. Ils étaient plusieurs à l'école, de cette souche vivace, et, pour le distinguer les uns des autres, on leur avait donné des numéros. Mon garçon tranquille s'appelait... mettons *Juillet 3*, si vous voulez ; l'incognito sera gardé. Nous avons tous connu des Janvier, des Février, des Mars, des Avril, et même des Mai, — par y grec, généralement ; — les noms des six derniers mois, au contraire, ne se lisent guère que dans le calendrier.

Donc, *Juillet 3*, écrivait sa dictée, sans hâte ni temps perdu, inconscient de l'agaçante agitation des autres. Interrogé, il répondait avec promptitude, politesse et netteté. L'idée qu'il fallait avoir l'air de se moquer du professeur en lui parlant semblait être à mille lieues de son esprit ; ses beaux yeux vifs, — il les avait beaux, — au lieu de quêter à droite et à gauche les idées malignes des camarades, restaient fixés sur le visage du maître ou sur la carte, où sur le tableau noir, suivant la démonstration d'un regard pénétrant et agile, et son imperturbable gravité, je vous le disais, avait fait tache d'huile autour de lui ; de proche en proche, un coude poussant l'autre pour réclamer le

sérieux, ils étaient bien près d'une dizaine à écouter, sur trente-deux, quand sonna la cloche.

J'avais suivi l'essaim tumultueux dans la grande cour vitrée, où l'on jouait pendant les dix minutes de repos accordées. C'est mon habitude, dans toutes les écoles que je visite, d'observer ce qui se passe pendant les récréations aussi bien qu'au moment des leçons. Le spectacle, ici, en valait la peine.

L'établissement, tout moderne et alors fort à la mode, fourmillait d'un petit monde curieux et mêlé. Les enfants de grands banquiers, de riches étrangers, d'acteurs célèbres, d'artistes, d'auteurs connus y formaient la majorité. Chacun de ces jeunes messieurs se sentait fils de son père et devait s'entendre dire plusieurs fois le jour que c'était assez. Certains avaient des prétentions et une précoce correction mondaine d'une étonnante drôlerie. La plupart étaient des petits produits de serre chaude, sans vigueur native, parfaitement ignorants de l'effort, dédaigneux de la règle et déjà prêts, en revanche, à devenir de jeunes *snobs* empressés d'applaudir " ce qui se fait ". A neuf ans ? à dix ans ? direz-vous. Hélas ! oui ; on peut être snob à tout âge ; parmi les moutons de Panurge, il y avait certainement des agneaux.

Tandis que *Juillet 3*, ardent au jeu, partait comme un trait pour une lutte de vitesse avec deux de ses voisins, un troupeau s'était formé autour d'une des colonnes de fonte. L'arbre de Cracovie ne vit pas de discussion plus vive. Quelques grands garçons surtout gesticulaient sans relâche, lançant des regards furibonds aux coureurs. C'étaient les vétérans du " boucan ", les cancre incorrigibles qui " redoublaient leur classe ".

Ces doux paresseux n'entendaient point être dérangés dans leurs habitudes. *Juillet 3*, — cela se voyait du reste, — les exaspérait par son attitude. Depuis une semaine qu'avait eu lieu la rentrée, rien n'avait pu l'entamer. Dès que commençait le tapage, ce nouveau affectait un surcroît d'application... du plus mauvais goût. Il fallait le mettre au pas, et plus tôt que plus tard. Travailler au lieu de " chahuter " ! Quel crime abominable !

*Juillet 3* passait près d'eux en courant. On l'arrêta ; il fut cerné ; et les injures de pleuvirent :

" Serin !

— Peureux !

— Courtisan !

— Mam'zelle Nitouche ! "

Le garçonnet les regardait, ébahi, mais pas ému.

" Le bon apôtre ! Il fait semblant de ne pas comprendre.

— Il vous ouvre ses yeux tout ronds comme en classe !

— Je vais t'expliquer ça, mon garçon, dit un des vétérans, un blond fade, avec la raie

au milieu. En quatre mots tu nous déplaies souverainement !”

Il prononçait : *sou-ve-rai-ne-ment*, ce bambin !”

“ Que voulez-vous que j’y fasse ? dit *Juillet 3* en haussant les épaules. Et puis, ça m’est égal !”

L’enfant se savait laid peut-être et crut qu’on lui parlait de sa figure.

Mais l’orateur aux cheveux de filasse reprenait avec véhémence :

“ Tu ne veux pas faire comme les autres ? Pourquoi est-ce que tu restes tranquille quand on fait du bruit ?

— Oui, pourquoi que tu ne fais pas de bruit ? clamait un petit. C’est amusant, ça !

— Tu veux flatter le professeur !

— C’est pas fier de ta part !

— Tu as peur des pensums !

— Je n’ai pas peur ! dit *Juillet 3*, dont les lèvres tremblaient un peu.

— Alors, dis que tu seras avec nous ”.

Il secoua la tête.

“ Ah ! monsieur a ses idées !

— Bien sûr !

— Feras-tu du bruit, oui ou non ?

— Non. Mon père est pauvre ; il paie pour que j’apprenne. ”

Ce bon petit ! Avec quelle crânerie il avait dit cela, tout simplement ! Adossé à la colonne, sa petite blouse russe rayée de noir et de gris, relevée par les mains enfoncées aux poches de la culotte, il avait un air de si calme résolution que les autres, de guerre lasse, finirent par cesser de le houspiller.

Il restait seul... Je m’approchai.

“ Ta main, bonhomme ! ”

Je secouai, comme j’eusse fait à un de mes pairs, la menotte aux doigts tachés d’encre.

“ Alors tu vas continuer à travailler sans te laisser entraîner par les camarades, malgré leurs railleries ?

— Mais ! ” fit-il.

Et avec un petit ton hautain inimitable, il ajouta :

“ J’ai le projet d’être un homme quand je serai grand ! ”

Je ne l’ai plus revu. J’ignorais son prénom, et il n’a pas conservé son numéro d’écolier dans la vie. Il a sans doute quelques trente ans aujourd’hui. Je serais bien trompé s’il n’avait pas réalisé son noble projet. Ce garçon-là a dû devenir *un homme*.

Jacques NAUROUZE.

### UNE PETITE FILLE COURAGEUSE

— Annette ! d’où viens-tu donc ?

— De chez le dentiste... madame.

— Toute seule... ainsi !...

— Oh ! non... madame... avec mon petit frère.

— Et tu as été bien courageuse ?...

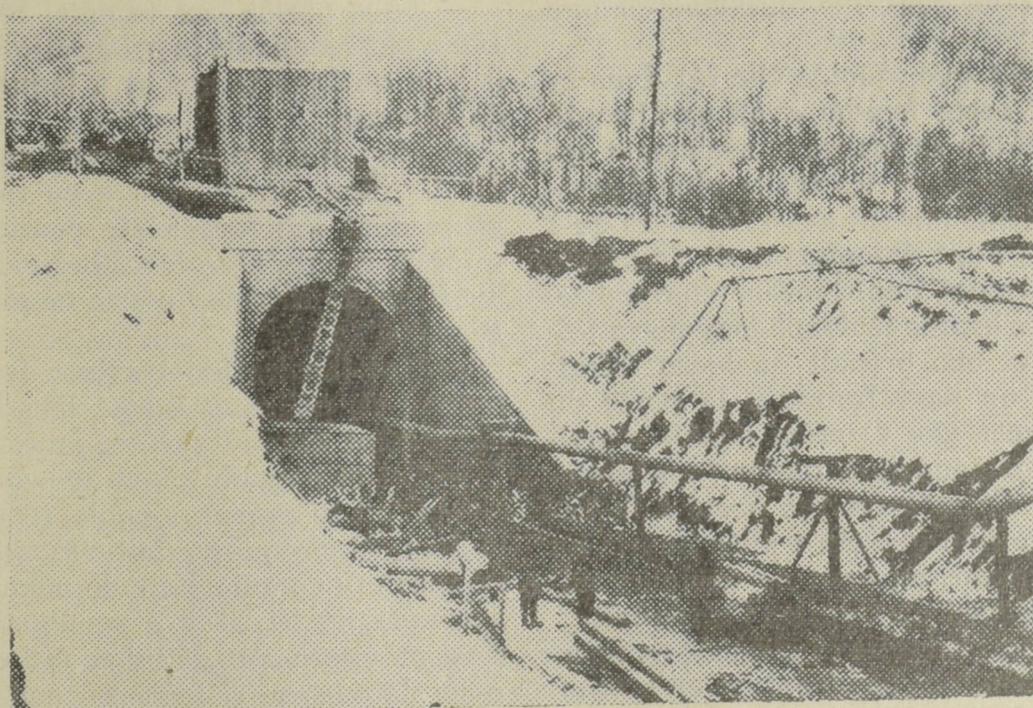
— Oh ! oui... madame.

— Tu n’as pas crié ?

— Non madame... pas du tout...

— Mais c’est très gentil, cela... et qu’est-ce qu’il a fait, le dentiste ?...

— Il a arraché deux dents à mon petit frère !...



VUE DE L'ENTRÉE DU TUNNEL DU C. P. R.,  
sous le rocher de Québec, côté de St-Malo.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

7

XXX

### UNE SCÈNE A LA MAISON BLANCHE

Retournons maintenant vers Henri de Brabant que nous avons laissé en compagnie de la baronne et de ses deux suivantes. Quand il fut arrivé dans la cour de la Maison Blanche, le chevalier jeta autour de lui des regards d'admiration, et se garda bien de laisser soupçonner que tout ce qui l'environnait lui était familier. Ils montèrent le petit escalier de marbre que nous connaissons, et la baronne laissa son hôte au soin de deux pages qui le conduisirent dans un petit salon en l'avertissant qu'on ne tarderait pas à le reprendre.

Nous laisserons là le chevalier pour suivre la baronne.

Après avoir remis Henri de Brabant au soin de ses pages, elle se rendit dans un boudoir meublé avec un luxe qu'on aurait peine à imaginer ; et là aidée par quatre jeunes filles, elle échangea ses vêtements de jour contre un costume d'une richesse et d'une élégance royales. Les diamants qui brillaient sur cette robe de velours pourpre étaient d'un prix incalculable, et dans ses cheveux une sorte de diadème dont les feux l'entouraient comme d'une auréole.

Nous avons déjà dit que, quoiqu'elle fût dans sa quarantième année, cette femme avait une beauté qui avait conservé toute sa jeunesse, seulement ses lignes étaient plus pleines et ses traits plus doucement arrondis. Ses dents étaient aussi blanches qu'à vingt ans, son teint était éblouissant de fraîcheur et ses yeux bleus avaient une douceur charmante.

Il était environ dix heures et demie lorsque sa toilette fut achevée ; et elle prenait quelques rafraîchissements, quand un page frappa à la porte du boudoir pour annoncer que Cyprien venait d'arriver au château et demandait à parler immédiatement à la baronne. Ce message fut porté à la baronne par une jeune fille qui était allée ouvrir au page, et celle-ci se rendit, au bout de quelques minutes, dans l'appartement où Cyprien l'attendait.

Mais elle fut à la fois surprise et alarmée en apercevant le nuage qui couvrait son front, et en le trouvant arpentant la pièce avec agitation.

— Si tôt revenu ! s'écria la baronne en s'avançant vers lui. Il faut que vous ayez marché jour et

nuit. Mais pourquoi êtes-vous en proie à l'anxiété ? qu'avez-vous ?

— Votre inconséquence et votre imprudence n'ont point de bornes ! cria Cyprien en fixant sur elle un regard plein de reproches. Non contente d'avoir introduit ici, l'autre jour, les pages de Henri de Brabant.....

— Mais ne vous en êtes-vous pas débarrassé comme il faut ? demanda la baronne. Est-ce que la statue de bronze n'a pas fait son œuvre ? ou est-ce pour me dire que ces jeunes gens se sont échappés, que vous êtes revenu si vite, et est-ce donc la cause de votre air irrité ?

— Non... ils ne m'ont pas échappé, madame, répondit Cyprien, et il ne m'est pas douteux qu'ils n'aient été étouffés comme ils le méritaient, dans les bras de la statue de bronze, ajouta-il avec un sourire de triomphe féroce. Mais il ne suffit pas qu'ils soient hors de chemin, car leur maître, le chevalier de Brabant.....

— Qu'avons-nous à craindre de lui ? demanda vivement la baronne.

— Tout ! répondit énergiquement Cyprien. Du moins, continua-t-il, c'est ma conviction, autrement que viendrait-il faire dans cette maison.

— Vous parlez par énigme, répliqua la baronne. Il n'a pas renouvelé la proposition qu'il m'a adressée il y a quelque temps et à laquelle je n'ai pas fait de réponse.

— Non, il n'a pas renouvelé sa demande par écrit dit Cyprien, parce qu'il a eu recours à un stratagème dont l'audace a été couronné de succès. En un mot, ajouta Cyprien, l'individu qui se fait appeler *Henri de Brabant*, est en ce moment à la Maison Blanche.

— Une inspiration traversa le cerveau de la baronne ; et, pâlisant même sous le fard qu'on avait légèrement étendu sur ses joues, elle s'écria :

— Est-ce possible que ce que vous dites là soit vrai ?

— C'est tellement possible, répondit Cyprien, que le domestique qui gardait vos chevaux au cimetière l'a reconnu comme étant le même individu qui m'a accompagné ici, il y a quelques semaines et que c'est en apprenant de lui ce fait que je suis accouru pour détourner, si faire se peut, le coup qui nous menace. Mais j'ai à vous consulter sur bien des choses, ajouta-t-il d'un ton plus doux et en se laissant tomber sur une ottomane.

— Je suis toute attention, dit la baronne en prenant un siège à côté de lui, il n'est pas encore onze heures.

— D'abord et avant tout, reprit Cyprien, permettez-moi de vous demander s'il ne manque personne parmi vos domestiques.

— Oui, Marthe, répondit la baronne. Vous vous rappelez ce certain soir où elle alla vous trouver à la petite auberge, près de la lande, et où elle porta le déguisement que vous aviez demandé.

— Oui certes, je m'en souviens, répondit Cyprien car c'est justement au sortir de mon entrevue avec elle que certaine circonstance me força à accourir ici, et bien m'en prit, puisque j'arrivai à temps pour empêcher la fuite de la princesse et arrêter les deux pages du chevalier de Brabant.

— C'est vrai, observa la baronne : mais c'est depuis cette nuit-là que Marthe a disparu.

— En même temps que je galopais vers le sud, dit Cyprien, la Moldau l'entraînait dans la même direction.

— Que voulez-vous dire ? s'écria la baronne qui frissonna instinctivement.

— Je veux dire qu'elle a été assassinée et jetée dans la rivière.

— Assassinée ! répéta la baronne. Je m'étais imaginée, d'après ce que vous m'aviez dit, qu'elle pouvait s'être noyée accidentellement.

— Non, elle a été assassinée.

— Mais qui pourrait avoir fait cela ? s'écria la baronne.

— Mariette ou Ætna comme elle se fait appeler, répondit Cyprien d'un ton lugubre. Et la preuve... la voici ! ajouta-t-il en montrant le poignard long et flexible qu'on avait arraché du cadavre de Marthe.

La baronne prit le poignard, l'examina avec une attention nerveuse et dit en le rendant à Cyprien :

— Oui, en effet, c'est le poignard d'Ætna ! Mais est-ce qu'elle prendrait, à présent l'offensive contre nous ? Dans ce cas.....

Son agitation fut si grande qu'elle ne put achever sa phrase.

— J'ai peine à croire qu'elle ait oublié le serment au point de communiquer *tout* à Zitzka, observa Cyprien.

— Dieu nous préserve d'un pareil malheur ! s'écria la baronne qui ne put à cette seule pensée, réprimer en tremblement convulsif. S'il lâchait sur nous ses hordes sauvages, nous serions perdus, et quelle chance de merci nous resterait-il.

— Tranquillisez-vous, madame, dit Cyprien, et ne nous abandonnons pas au désespoir. Cinq jours se sont passés depuis que Marthe n'a paru à la maison, cinq jours donc se sont écoulés depuis qu'Ætna l'a assassinée. Dans cet intervalle rien n'est venu nous prouver que cet être incompréhensible ait rien fait de plus. Peut-être une querelle s'était-elle élevée entre elle et cette vieille femme, et il est possible qu'elle l'ait frappée dans un moment de passion.

— Et vous avez découvert son cadavre dans la rivière ? dit la baronne en s'appesantissant sur les dangers qui semblaient la menacer.

— Oui, à plus de deux journées de Prague, tandis que je me rendais avec les deux pages au château de Rotenberg, répondit Cyprien. Le courant l'avait entraînée jusque-là comme si la Providence l'avait jetée en travers de ma route, soit comme un avertissement pour nous-mêmes, soit pour nous inviter à venger ce meurtre.

— Et si je ne me trompe, observa la baronne, Marthe était chargée d'accomplir une mission que vous lui aviez confiée, au moment où elle a été frappée ?

— Oui, répliqua Cyprien. Le soir où elle vint me rejoindre à l'auberge près de la lande, j'avais rencontré une jeune fille nommée Blanche Gaspard. Cette jeune fille, d'une grande beauté, est aimée de Rodolphe de Rotenberg, qui n'hésiterait pas à lui donner son nom, malgré son humble condition. C'est, sans doute, pour fuir sa persécution, qu'elle s'était éloignée de son pays, car elle ne l'aime pas, paraît-il.

— Et en quoi cela vous regarde-t-il ? demanda la baronne avec impatience : ou quel rapport a avec moi cette longue histoire ?

— Écoutez, madame, dit Cyprien, et vous jugerez si j'avais des raisons de m'occuper de Blanche, je vous ai déjà dit que je l'avais rencontrée à la petite auberge ; je savais que le baron de Rotenberg, s'il venait à apprendre la passion de son fils pour cette jeune fille, nous serait reconnaissant de l'avoir amenée dans cette maison et d'avoir ainsi élevé entre elle et Rodolphe une barrière infranchissable. Mais je vis qu'elle avait entendu une partie de la conversation qui avait eu lieu entre Marthe et moi, et qu'elle s'était enfuie. Elle en savait trop désormais pour qu'on pût la laisser vivre, et c'est pour cela qu'au lieu de prendre le déguisement que Marthe m'avait apporté, et sous lequel j'espérais pénétrer dans le château de Prague pour délivrer les trois prisonniers d'État, c'est pour cela dis-je que j'envoyai Marthe après elle.

— Et vous n'avez plus entendu parler de cette jeune fille ? demanda la baronne.

— Comment l'aurais-je pu ? s'écria Cyprien. A peine avais-je mis le pied dans cette maison qu'il m'a fallu repartir avec les deux pages pour le château de Rotenberg, d'où je suis revenu au galop en apprenant le meurtre de Marthe. Et voyez combien cette résolution de ma part a été sage, puisqu'en arrivant je trouve ici le prétendu chevalier de Brabant.

— Nous voici revenus au point où nous étions au commencement de cette digression, dit la baronne, puis, après avoir regardé la pendule qui était sur la cheminée, elle ajouta : — Il est minuit moins vingt, et l'Autrichien attend toujours ; quel parti prendre ?

— Comment l'avez-vous rencontré ? demanda Cyprien.

— Je marchais dans les rues de Prague lorsque le vent a tout à coup emporté mon voile. Il a couru après et me l'a galamment remis.

— Vous a-t-il appelé par votre nom ?

— Non ; il paraissait ignorer complètement qui j'étais ; il m'a dit qu'il se nommait Louis Hapsbourg, et qu'il était envoyé par l'empereur d'Allemagne pour faire à la baronne Hamelin une communication importante. C'est ainsi que je l'ai invité à m'accompagner, en lui disant que je le conduisais près de la baronne.

— Il savait parfaitement qui vous étiez, exclama Cyprien et tout n'était qu'une ruse de sa part pour s'introduire ici. Pour la première fois de ma vie je ne sais comment faire, quel parti prendre.

— Le chevalier est en notre pouvoir, et nous avons un moyen de le punir de ses trahisons, fit observer la baronne, pourquoi hésitez-vous ! Jusqu'ici, toutes les fois qu'un traître ou un ennemi est tombé dans nos mains, votre décision a été prompte, vos ordres ont été instantanément exécutés, et la statue de bronze a dévoré ses victimes. Pourquoi, alors, hésitez-vous ? A tous ses crimes n'ajoute-t-il pas celui d'être un imposteur ? Le baron de Rotenberg ne l'a-t-il pas confondu dans l'assemblée des seigneurs ?

— Mais vous oubliez donc que ce prétendu Henri de Brabant possédait réellement une lettre de créance signée du duc d'Autriche et contresignée par le grand-chancelier de ce duché, observa Cyprien, et que le baron de Rotenberg a effacé les signatures au moyen d'une préparation chimique que je lui avais donnée tout exprès ?

— Il résulterait de cela que l'Autrichien n'était pas un imposteur, dit la baronne, et que notre envoyé avait mal pris ses renseignements à Vienne.

— Toutes les idées que nous nous étions faites du chevalier de Brabant sont fausses et mal fondées.

— Ainsi, il n'est pas un imposteur ? répéta la baronne dont l'étonnement augmentait d'instant en instant.

— Il est si loin d'être un imposteur, chère madame, répondit Cyprien d'un ton solennel, qu'il a le droit de prendre, si cela lui plaît, tous les titres qu'il voudra, et même celui de Hapsbourg. Quant à commettre un faux, il en est incapable. En un mot... mais je dois m'interrompre pour vous dire que les pages m'ont révélé un secret concernant leur maître, un secret qui a été pour moi un véritable trait de lumière.

— Et ce secret ? demanda la baronne.

— Il est d'une telle importance que je ne puis le murmurer que tout bas à votre oreille.

— Au nom du ciel, ne me tenez pas en suspens ! s'écria la baronne. Qui donc est ce Henri de Brabant pour que vous hésitiez à le livrer à la statue de bronze ? Qui est-il ? répéta-t-elle avec une anxiété croissante.

Cyprien approcha les lèvres de son oreille et lui murmura quelques paroles à voix basse.

La baronne tourna la tête vers lui avec un tressaillement convulsif, et le regarda d'un air d'étonnement et d'incrédulité.

— Madame, je ne plaisante jamais, dit-il d'un ton solennel ; d'ailleurs, ce ne serait pas dans une occasion aussi grave que celle-ci.

— Ma surprise est plus grande que je ne saurais dire, exclama la baronne. Ah ! je comprends que vous hésitiez, que vous ne sachiez à quel parti vous arrêter...

— Et cependant le temps passe, dit Cyprien en jetant les yeux sur la pendule. Il s'en faut de quelques minutes qu'il soit minuit, et la cloche d'argent va bientôt sonner.

— Oh ! je ne suis pas d'humeur à rire, s'écria la baronne. Je me sens oppressée, et j'ai le pressentiment que nous sommes menacés de quelque chose de terrible ; car sûrement il ne se serait pas donné tant de peine pour s'introduire ici, s'il n'avait en vue un objet grand et important, et s'il n'avait pris toutes ses précautions.

— Ne vous livrez pas à des lamentations, dit Cyprien sèchement et en l'interrompant. Peut-être est-il venu simplement dans le but de délivrer la princesse Elisabeth de l'espèce d'emprisonnement où on la retient. Quant au sort de ses pages, il est impossible qu'il s'en doute, à moins qu'il ne connaisse dans tous ses détails le mystère de la statue de bronze, ce qui n'est pas probable. Dans tous les cas, il est important que nous nous assurions de ses dispositions, afin que nous puissions régler notre conduite en conséquence.

— Et comment y arriver ? demanda la baronne.

— Rien n'est plus facile pour une femme d'esprit, répondit Cyprien d'un air significatif. Il doit s'impatienter cruellement de vous attendre.

— Écoutez, alors, ce que je vais vous dire, observa la baronne après quelques moments de réflexions. L'entrevue aura lieu dans la galerie des glaces, et si, lorsque les aiguilles de cette pendule marqueront minuit et demie, si, alors, dis-je, je ne suis pas de retour ici, vous en conclurez que je suis en danger, où qu'il n'y a pas d'espoir d'arranger les affaires.

— Je vous comprends, répliqua Cyprien. Si vous n'êtes pas ici à minuit et demi, je n'hésiterai pas à envoyer à votre secours dans la galerie des glaces.

— Je compte sur vous dit la baronne. Et elle sortit de l'appartement.

Dans le splendide corridor où elle entra, elle s'arrêta un moment pour donner des instructions à un page qu'elle y rencontra.

— Ermach, dit-elle au page, tu vas te rendre dans la chambre violette, auprès de l'étranger que tu as vu arriver bientôt, et au lieu de le conduire dans le grand salon, tu l'amèneras dans la galerie des glaces.

Le page s'inclina et se retira, et la baronne entra elle-même dans la fameuse galerie.

### XXXI.

#### LA BARONNE ET LE CHEVALIER

La galerie des glaces était peut-être ce qu'il y avait de plus curieux à la Maison Blanche. Quoique d'une étendue peu considérable, il était impossible de voir cet appartement sans admiration : son architecture était d'une perfection rare, et il renfer-

mais quelques-uns des vases de porcelaine les plus beaux et les plus rares qu'on eût encore vus en Europe. Les lampes d'albâtre suspendues au plafond répandaient dans tous les sens une multitude de rayons roses, pourpres et violets ; et l'atmosphère était embaumée par une quantité de fleurs odorantes.

C'est là que se rendit la baronne : et, se recueillant et donnant à son visage l'air le plus aimable, elle attendit l'arrivée de Henri de Brabant.

En attendant, le jeune page Ermach, qui était un beau jeune homme de dix-huit ans, était allé trouver le chevalier, qui se morfondait d'ennui.

— Pardon, seigneur, dit Ermach en saluant respectueusement ; ma noble maîtresse m'a donné l'ordre de vous conduire près d'elle.

— Je suis prêt à vous suivre ; mon ami, répondit Henri ; mais auparavant laissez-moi causer un peu avec toi.

— Avec moi, monsieur ! exclama le page avec surprise.

— Oui, avec toi, répliqua le chevalier en lui posant la main sur l'épaule ; puis baissant la voix, il ajouta : Il y a quelque chose dans ta figure, mon enfant, qui annonce l'honnêteté et la franchise ; si je me trompe, jamais masqué n'a été plus perfide que le tien. Mais, par le Ciel ! je vois que j'ai touché une corde sensible ! s'écria Henri, car tu pleures... tu pleures !

— Ah ! monsieur, il y a tant de bonté dans vos paroles...

Il ne put en dire davantage, car des sanglots lui coupèrent la voix.

— Allons, calme-toi, mon garçon, dit le chevalier d'un ton si bienveillant que le page le regarda à travers ses larmes, avec une expression de gratitude. Que puis-je faire pour toi ? Dis-moi...

— Oh ! Emmenez-moi d'ici... aidez-moi à sortir de cette maison ! s'écria Ermach en joignant les mains d'un air suppliant.

— Je le ferai très-volontiers, répondit le chevalier. Mais tranquillise-toi, et réponds moi.

— Je ferai mon possible pour vous contenter, s'écria le page ; mais dépêchez-vous, on pourrait concevoir des soupçons : car, dans ces murs maudits, tout le monde est occupé à s'espionner mutuellement.

— Je jure de t'emmener si tu veux seulement m'indiquer le meilleur moyen de sortir d'ici, quand le moment en sera venu, dit Henri, et tu entreras à mon service, qui est le service d'un honnête homme, ajouta-t-il avec fierté.

— Que Dieu vous bénisse ! murmura Ermach presque fou de joie et de surprise, et ayant peine à imaginer que ce changement dans sa fortune n'était pas un songe. A présent, exclama-t-il en essuyant les larmes qui mouillaient ses joues, je vous en prie, monsieur, hâtez-vous, car c'en serait fait de moi, oui je serais perdu si l'on savait que je cause ainsi avec vous.

— Eh bien, dis-moi si, il y a cinq ou six jours, deux jeunes garçons, grands et beaux, âgés d'envi-

ron dix-neuf ans, vêtus d'un pourpoint de velours gris.....

— Oui, les deux jeunes gens dont vous faites le portrait sont venus ici, exclama Ermach, mais si vous me demandez ce qu'ils sont devenus, je suis incapable de vous l'apprendre. Une chose est certaine, c'est qu'ils ont disparu secrètement, comment et pourquoi, je n'en sais rien. Mais monsieur, je vous en conjure, hâtons-nous, dit le page qui était en proie à une vive agitation.

— Un mot encore, dit le chevalier dont le cœur battait avec violence : Connais-tu un homme nommé Cyprien ? et est-il actuellement dans cette maison ?

— Il est arrivé ici ce soir, il y a une heure et demie environ, répondit le page ; il s'est entretenu longuement avec madame la baronne, jusqu'au moment où celle-ci m'a ordonné de vous conduire en sa présence.

— Ah ! Cyprien est ici ! murmura tout bas Henri de Brabant ; en ce cas, il me faut agir avec décision et promptitude. Mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers le page, j'ai promis de te prendre à mon service, et je tiendrai ma parole. Ta franchise a gagné ma confiance, et je vois que je ne me suis pas trompé. Je suis prêt à te suivre auprès de ta maîtresse, mais il se peut que notre entrevue soit courte, il est possible encore que je sois obligé d'avoir recours à la force pour me frayer un chemin hors de cette maison.

— Aussitôt que je vous aurai conduit à la galerie des glaces, dit Ermach, je descendrai dans le grand vestibule en bas, et j'y resterai jusqu'à ce que vous reparassiez. Alors, suivez-moi partout ou je vous mènerai, et je prends Dieu à témoin que je vous serai fidèle, dussions-nous échouer dans notre tentative.

— Je vous crois... je vous crois, dit Henri en lui serrant la main ; chaque trait de votre visage exprime la franchise. A présent, marche.

Le jeune page ouvrit les portes et conduisit le chevalier par le superbe corridor à la galerie des glaces, dont la porte s'ouvrit pour se refermer sur notre héros, qui se trouva seul avec la baronne.

Elle s'avança au-devant de lui, le visage souriant.

— Je vous ai bien fait attendre, seigneur Louis de Hapsbourg, dit-elle en lui tendant la main qu'il prit et porta à ses lèvres, selon l'usage de l'époque.

Puis, passant son bras sous le sien, elle ajouta, en l'entraînant doucement le long de la galerie : — N'est-ce pas que vous aviez deviné qui j'étais ? — Mais qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle avec une sorte de frayeur soudaine ; vos manières sont étranges, vous semblez préoccupé !... Oh ! si quelque chose vous tourmente, ayez confiance en moi, je suis souvent de bon conseil.

— Rappelez-vous, madame, répondit le chevalier, que notre connaissance date seulement de quelques heures ; et puis supposez que j'eusse, en venant ici, un projet tout différent de celui que je vous ai fait entrevoir...

— S'il en était ainsi, je serais heureuse de pouvoir vous être utile, répliqua-t-elle sur le champ.

Vous ne me connaissez pas encore bien ; mais si vous arrivez à mieux me connaître, vous apprécierez peut-être mon amitié. Dans tous les cas vous pouvez m'accorder votre confiance, vous ne serez pas déçu. Voyons, dites-moi, dites-moi, seigneur chevalier, quel objet si important aviez-vous donc en vue ?

— Est-il possible que tant de courtoisie cache tant d'hypocrisie ! s'écria Henri de Brabant en laissant tomber le bras de la baronne, et en la regardant fixement en face.

— Ah ! qu'est-ce à dire ? que signifie ? demanda-t-elle en feignant le plus grand étonnement, et de l'air d'une colombe effrayée. Vous n'auriez pas le cœur de me manquer, de m'injurier ? Mais je vois, ajouta-t-elle que vous avez des soupçons sur mon compte ?

— Madame, vous êtes la plus vile hypocrite qu'il y ait au monde, cria Henri de Brabant, ou la dupe le plus infortunée qui soit jamais tombée entre les mains de misérables bandits.

— Vous m'épouvantez ! exclama la baronne en joignant les mains d'un air suppliant : mais en même temps elle jeta un coup d'œil vers la pendule qui était en face d'elle, et elle éprouva un soulagement indéfinissable en observant qu'il ne s'en fallait que de cinq minutes qu'il fût minuit et demi.

— Si vous êtes réellement dupe comme vous semblez vouloir le faire entendre, et non complice, dit le chevalier d'un ton sévère et imposant, je vous somme de répondre fidèlement et sincèrement aux questions que je vais vous adresser...

— Parlez ! parlez ! s'écria la baronne sérieusement effrayée par l'air menaçant du chevalier.

— Baronne Hamelin, cria Henri il serait inutile de feindre davantage avec vous. Le nom sous lequel je me suis introduit ici est un nom d'emprunt. Je suis Henri de Brabant ! A présent, dites-moi tout de suite, sans équivoque... que sont devenus mes deux pages ?

— Vos pages ! exclama la baronne en jetant un regard inquiet du côté de la pendule.

— Oui, mes pages, qui sont venus à la Maison Blanche ! cria le chevalier. Répondez ! ajouta-t-il en tirant sa dague, répondez ou je vous tue !

— Grâce ! pitié ! murmura la baronne en tombant à genoux et en joignant les mains avec frénésie.

— Grâce ! pourquoi ? demanda Henri de Brabant, Est-ce un aveu que je dois voir dans cette prière ?

— Grâce ! vous dis-je, grâce ! répéta la baronne en regardant avec égarement vers la pendule.

Il était la demie.

— Ah ! tu es une vile et misérable créature ligüée avec des assassins, vociféra le chevalier d'une voix de tonnerre ; quoique tu ne sois qu'une femme, ma vengeance...

— Grâce ! grâce ! répéta la baronne en voyant la lame briller devant ses yeux.

— Avoue, alors, avoue tout ! cria le chevalier, ou, par le ciel.....

Il s'arrêta court en entendant la porte s'ouvrir soudainement : et en se retournant il vit plusieurs

hommes armés et portant des masques noirs faire irruption dans la galerie.

La baronne bondit sur ses pieds en poussant un cri de triomphe ; et en un instant, *les serviteurs jurés du tribunal de la statue de bronze* se jetèrent sur Henri de Brabant.

Mais au même moment, la porte s'ouvrit violemment, et un guerrier couvert d'une armure complète, la visière baissée, entra dans la galerie des glaces.

### XXXII

#### COMMENT CYPRIEN AVAIT RECONNU UNE JEUNE FILLE SOUS L'ARMURE D'UN GUERRIER

Il nous faut, à présent, retourner vers Blanche et les trois seigneurs que nous avons laissés au moment où, abordés sur les rives de la Moldau, ils se dirigeaient vers la Maison Blanche.

Il était un peu plus de minuit lorsqu'ils arrivèrent aux portes de ce splendide édifice. Le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg se firent reconnaître, et on leur ouvrit immédiatement.

— La baronne est-elle ici ? demanda le marquis au domestique qui s'élança à leur rencontre.

— Oui, monseigneur, elle sera bien heureuse de vous voir, répondit le valet avec un air significatif qui fit froncer les sourcils au marquis.

Le domestique en effet, oubliait qu'un pareil langage était dangereux devant des étrangers.

Le baron et le marquis traversèrent la cour, et le comte de Schonwald avec notre héroïne les suivirent. En entrant dans le vestibule, ils furent accostés par trois ou quatre pages, au nombre desquels étaient Ermach, qui venait justement de quitter Henri de Brabant, ainsi que nous l'avons raconté précédemment. La présence du marquis et du baron causa également une vive surprise aux pages qui s'empressèrent de les féliciter de leur délivrance.

— Nous vous remercions sincèrement mes jeunes amis, se hâta de répondre le marquis, et nous vous prions de nous seller vite des chevaux.

— Et aussi une escorte d'au moins huit hommes, ajouta le baron de Rotenberg. Voyez aussi à ce qu'on nous serve des rafraîchissements.

— M. Cyprien est là, monseigneur, dit l'un des pages.

— Ah ! tant mieux ! exclama le marquis de Schomberg. Il nous dira comment procéder.....

— A l'égard de notre malheureuse patrie, ajouta le baron de Rotenberg. Nous ferons bien de le voir tout de suite. Mène-nous dans un appartement, mon garçon, et cours ensuite prévenir la baronne et M. Cyprien de notre arrivée.

— M. Cyprien n'est pas dans le grand salon, monseigneur, dit le page, il est en consultation avec Mme la baronne.

— Non répliqua Ermach, il est seul maintenant et Mme la baronne est dans la galerie de glaces avec un étranger.

— En ce cas, qu'on nous conduise auprès de M. Cyprien et qu'on ne dérange pas la baronne.

L'un des pages alla donner ordre de préparer les chevaux et l'escorte, un second de servir des rafraîchissements, et un troisième conduisit les seigneurs à l'appartement où la baronne avait laissé Cyprien. Quant à Ermach, fidèle à la parole qu'il avait donnée au chevalier de Brabant, il resta dans le vestibule.

Nous devons dire maintenant que dès que le nom de Cyprien avait été mentionné, Blanche avait senti un frisson glacial lui courir par tout le corps, car tout ce qu'elle savait concernant cet homme, et les conseils que lui avait donnés *Ætna* lui revinrent à l'esprit. L'idée lui vint aussi que cette baronne Hamelin chez qui elle était, n'était sans doute autre que cette femme dont Cyprien lui avait vanté l'hospitalité ; et elle sentit dès lors qu'elle était sur le bord de quelque nouveau danger. Mais elle avait confiance dans le comte de Schonwald, qu'elle savait être bon et honnête. Elle avait d'ailleurs remarqué que, tandis que les autres étaient connus à la Maison Blanche, lui était aussi complètement étranger qu'elle dans cette habitation. Toutes ces réflexions servirent à mettre notre héroïne sur ses gardes à l'égard du marquis de Schomberg et du baron de Rotenberg, et elle compta plus que jamais sur l'assistance du comte de Schonwald, en cas de péril.

Un instant Blanche eut la pensée de fermer sa visière afin que Cyprien ne pût la reconnaître, mais elle réfléchit que ses compagnons ne manqueraient pas de l'appeler Angelo Gaspard, et qu'un homme aussi fin que Cyprien devinerait instantanément que c'était bien réellement *Blanche Gaspard*, que cachaient et le nom et l'armure ; tandis qu'au contraire en jouant hardiment son rôle, elle avait chance de se faire passer pour le frère de Blanche ainsi qu'elle l'avait persuadé au baron de Rotenberg.

En apercevant le marquis et le baron, qui étaient ses amis intimes, et le comte de Schonwald qu'il connaissait de vue, Cyprien bondit sur ses pieds, et jeta une exclamation de surprise et de joie. Puis, quand son regard rencontra le regard de notre héroïne, il tressaillit et éprouva une véritable stupéfaction.

— Quel miracle s'est donc opéré cette nuit ! s'écria-t-il en allant de l'un à l'autre.

— Voici notre libérateur, dit le marquis en indiquant Blanche.

— Quoi ! mes yeux ne me trompent pas ! Est-ce possible ? exclama Cyprien en s'approchant tout près de la jeune fille, et en fixant ses regards sur elle.

— On dirait que vous me connaissez, dit Blanche en soutenant son inquisition avec une expression de hauteur, de surprise et de curiosité ; et cependant je me demande où, quand et comment vous m'auriez vu.

— S'il te plaît de jouer *l'inconnu* avec moi, je ne gênerai pas ton jeu, observa Cyprien en se penchant vers Blanche et de façon à n'être entendu que d'elle

puis avant qu'elle eut le temps de répliquer, il ajouta à haute voix : — Si ce jeune garçon est vraiment votre libérateur, messeigneurs, il faut avouer qu'il était impossible d'en trouver un plus charmant.

— Angelo Gaspard mérite toute notre reconnaissance, exclama le comte de Schonwald. Je connais sa sœur Blanche depuis longtemps, je dirai même depuis son enfance ; et je déclare que la bravoure du frère n'a d'égale que la vertu de la sœur.

— Ah ! ainsi vous avez une sœur, mon ami ? dit Cyprien en regardant notre héroïne d'une telle façon qu'elle comprit que son secret n'en était pas un pour lui.

— N'avez-vous donc rien autre chose à faire que de vous occuper de moi ? s'écria Blanche avec une vivacité dont elle ne fut pas maîtresse. Il me semble, ajouta-t-elle avec plus de douceur, mais en grossissant toujours sa voix, il me semble que plus tôt nous nous mettrons en route, mieux cela vaudra, car Jean Zitzka ne perdra pas un moment, dès qu'il sera informé de notre évasion. Peut-être la connaît-il déjà ?

— Ce jeune homme a raison, dit le marquis de Schomberg ; dans quelques minutes nous partirons. Mais auparavant il faut que je dise un mot ou deux à cette excellente baronne.

— Vous ne pouvez la déranger en ce moment, monseigneur, dit Cyprien en voyant qu'il n'était que minuit vingt minutes. Comme nous sommes tous ici des amis unis pour la même cause, je vous avouerai franchement que la baronne est actuellement en conférence avec le chevalier Henri de Brabant.

— Henri de Brabant ! s'écria le baron de Rotenberg avec une telle force qu'il fit perdre aux yeux de lynx de Cyprien le tressaillement que cette nouvelle avait causée à Blanche ; que peut avoir cet imposteur à communiquer à la baronne Hamelin ?

— Voilà, en effet, ce que je serais curieux de savoir, observa le marquis de Schomberg.

Le baron de Rotenberg ne dit rien, Blanche feignit d'être tout entière occupée à examiner un tableau suspendu à la muraille.

— Je n'ai pas le loisir de vous donner de longues explications, dit Cyprien je ne vous aurais même pas parlé de tout cela, si je n'attendais de cette entrevue de très-importants résultats ; car ce Henri de Brabant n'est pas un imposteur, après tout.

— Mais a-t-il assez d'influence pour décider le duc d'Autriche à nous prêter une armée pour extirper les Taborites ? demanda le comte de Schonwald.

— Oui, répondit Cyprien d'un ton et d'un air solennels. Depuis quelques jours d'étranges choses sont venues à ma connaissance, et si vous n'étiez pas tenus de partir si promptement, nous pourrions concerter un plan d'où sortiraient d'immenses conséquences. Mais dans quelques jours nous nous réunirons au château de Rotenberg dont nous ferons notre quartier général ; c'est-à-dire ajouta Cyprien en regardant la pendule, si l'entrevue entre la baronne et le chevalier de Brabant aboutit à un résultat propice à notre cause.

— Et cependant, vous avez l'air inquiet, mal à l'aise ? dit le comte de Schonwald.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et deux domestiques portant chacun un plateau chargé de viandes froides et de flacons de vin, entrèrent dans l'appartement. Cyprien s'abstint de répondre au comte en leur présence ; et jetant un coup d'œil de plus en plus anxieux vers la pendule, il vit qu'il était près de la demie.

Les trois seigneurs s'approchèrent de la table sur laquelle on avait posé les plats ; Cyprien, pendant ce temps, arrêta l'un des domestiques par le bras, et lui dit : — Ordonnez aux serviteurs armés de se rendre immédiatement dans la galerie de glaces et d'arrêter l'étranger qu'ils y trouveront avec Mme la baronne.

Cet ordre fut donné avec précipitation. Le domestique qui le reçut s'inclina et se retira. Cyprien se hâta de rejoindre les trois seigneurs à la table et au même moment Blanche quitta brusquement l'appartement.

— Ah ! où donc est allé notre jeune ami ? s'écria Cyprien en s'élançant vers la porte.

L'idée lui vint, en effet, que Blanche avait pu entendre ce qu'il avait dit au domestique, et lui soupçonna quelque projet ultérieur.

Il s'élança vers la porte, avons-nous dit : ses sentiments furent aussitôt confirmés, car Blanche l'avait barrée en dehors. Le fait est que tout en paraissant examiner le tableau, de façon à endormir la vigilance de Cyprien, notre héroïne n'avait pas perdu une seule de ses paroles ; et, convaincue que l'individu qu'il s'agissait d'arrêter n'était autre que Henri de Brabant, elle n'avait pas hésité un instant.

Elle aurait bien voulu avertir le comte de Schonwald, mais elle n'en avait pas le moyen, et elle se décida à l'enfermer dans l'appartement avec les autres.

Dès qu'elle fut dans le corridor, elle le parcourut d'un coup d'œil, d'un bout à l'autre, et elle aperçut le domestique auquel Cyprien avait donné des ordres, juste au moment où il entra dans une pièce située à l'une des extrémités. Elle s'avança dans la même direction : une porte s'ouvrit, elle se rangea vite de côté et se cacha derrière un pilier de marbre. Trois hommes armés, le visage couvert d'un masque noir, et accompagnés du domestique que nous avons mentionné, traversèrent le corridor, et firent irruption dans la galerie des glaces, dont la porte faisait face à celle par où ils étaient sortis.

Blanche abaissa la visière de son casque, tira son épée, et se précipita après eux, comme il a été raconté dans le chapitre précédent.

### XXXIII

#### COMMENT FINIT UNE LUTTE DE CINQ CONTRE DEUX

La position des affaires au moment où Blanche survint dans la galerie peut se décrire en deux mots.

La baronne avait bondi sur ses pieds en poussant un cri de triomphe : Henri de Brabant, attaqué par surprise, était au pouvoir des trois serviteurs jurés de la statue de bronze ; et le domestique, qui se tenait un peu à l'écart, était prêt à se joindre aux bravi, en cas de besoin.

Mais la soudaine apparition de notre héroïne surprit tellement les trois hommes armés, qu'ils lâchèrent un instant le chevalier qui, profitant de cette faute, leur échappa, dégaina son épée, et bondit à côté de Blanche. Quoiqu'il ne soupçonnât aucunement qui était ce guerrier, beaucoup moins encore que c'était une femme, et que cette femme était la *jeune fille de la forêt*, cependant, il avait deviné au premier coup d'œil, rien qu'à la façon dont elle dirigeait son épée, que c'était du secours qui lui arrivait.

La baronne se jeta derrière les bravi, en laissant échapper un cri, comme pour les placer entre elle et la vengeance qu'elle sentait si justement méritée. Les serviteurs de Cyprien se précipitèrent hardiment sur le chevalier et sur Blanche : mais ceux-ci les reçurent bravement, et le domestique, saisissant son épée, prit sa part au combat.

Ils étaient ainsi quatre contre deux, — et de ces deux, il y avait une femme !

— Arrière, misérables ! cria Henri de Brabant ; arrière, si vous tenez à la vie !

— Tenez bon... ne reculez pas ! cria la baronne aux serviteurs de la statue de bronze. Eloignez-les de la porte, et j'irai chercher du secours.

— Nous maintiendrons notre position ici, ou nous périrons ! dit Blanche de sa voix métallique.

Au moment où elle prononçait ces paroles, l'un des hommes armés tomba à ses pieds, tandis que le chevalier en fendit un autre en deux d'un coup d'épée.

La baronne, à cette vue, poussa un cri d'effroi, et puis demeura soudainement silencieuse et immobile, suivant avec anxiété les péripéties de la lutte dont les chances étaient maintenant égales de chaque côté. Les combattants étaient en effet, deux contre deux, le chevalier en face de l'homme masqué, et Blanche ayant pour adversaire le domestique.

Mais en un clin d'œil Henri de Brabant embrocha son ennemi, puis tourna son épée contre le domestique qui aussitôt se rendit à merci.

En voyant le conflit se terminer ainsi, la baronne s'abandonna à un accès de terreur, d'angoisse et de rage ; puis, succombant sous la violence de sa sur-excitation, elle tomba sur le plancher, privée de connaissance.

Blanche et le chevalier se hâtèrent de lier les bras et les jambes à l'individu qui avait imploré leur merci, ensuite ils cherchèrent à rappeler à elle la baronne, car Henri voulait qu'elle lui dit ce qu'étaient devenus ses pages. Mais quoique son cœur battît toujours, et qu'un tremblement agitât ses lèvres, il fut impossible de lui faire reprendre connaissance.

— Ah ! une idée ! exclama soudain le chevalier : et il courut à l'individu qui gisait à terre pieds et poings liés. Tu pourras peut-être, toi, lui dit-il,

m'apprendre le sort de ces deux enfants. . . . .

Mais au même moment, cinq nouveaux serviteurs du tribunal de la statue de bronze se précipitèrent dans la galerie. Le bruit des épées et les cris de la baronne étaient arrivés jusqu'à eux, et ils s'étaient hâtés d'accourir.

— Allons, mon brave inconnu ! cria Henri de Bravant à Blanche en se tournant pour faire face à ces nouveaux adversaires ; nous avons encore de la besogne, à ce qu'il paraît ; tâchons seulement de nous frayer un chemin jusqu'au vestibule, en bas, et nous serons sauvés.

Le chevalier se rappela, en effet, ce dont il était convenu avec Ermach. . .

A mesure que le danger augmentait, Blanche sentait grandir son courage ; et puis, pour tout dire, elle combattait à côté de l'homme qu'elle aimait, et elle savait qu'elle ne pouvait avoir l'espérance de salut que dans la victoire.

Le but que se proposait le chevalier, avons-nous dit, était de battre en retraite ; car il ne pouvait espérer de vaincre contre des forces si disproportionnées.

— Allons, mon ami ! cria-t-il à Blanche, du courage et frappons fort !

Les coups pleuvaient comme grêle sur l'armure de la jeune fille ; mais le chevalier non-seulement se défendait lui-même et tenait ses ennemis à distance, mais il trouvait encore moyen de parer bien de coups destinés à son compagnon.

Deux de leurs adversaires étaient hors de combat : ils choisirent l'instant où ils tombèrent pour se frayer un chemin, et la lutte recommença sur le seuil de la porte, lorsque la baronne, revenant à elle, fit de nouveau retentir la galerie de ses cris perçants.

— Recule ! arrière, mon ami ! cria Henri de Brabant à Blanche, et sois prêt à fermer la porte sur eux !

Blanche, fidèle à cet ordre, se plaça derrière lui, tandis que d'un coup furieux, il étendait un nouvel adversaire à ses pieds et faisait reculer les autres de plusieurs pieds dans la galerie. Puis, s'élançant d'un bond dans le corridor, il laissa la place libre à notre héroïne, qui ferma instantanément la porte et tourna la clef dans la serrure.

— Jusqu'ici tout va bien ! exclama Henri : à présent, au vestibule. !

Ils traversèrent le corridor en courant, tenant à la main leurs épées rouges de sang. Ils trouvèrent le passage libre. La porte de l'appartement où Blanche avait enfermé les seigneurs et Cyprien tenait toujours, et l'on frappait violemment à l'intérieur.

En arrivant au bas de l'escalier de marbre, ils aperçurent huit hommes armés, portant chacun un masque noir, et qui étaient stationnés à une distance de dix pas. C'étaient les hommes que le marquis de Schomberg et le baron de Röttenberg avaient demandés pour les escorter ; mais il était évident à l'air de surprise avec lequel ils regardèrent le chevalier et son compagnon, qu'ils ne se doutaient pas

de la lutte qui avait eu lieu à l'autre bout de la galerie. Ils étaient, en effet, trop éloignés pour que le bruit pût arriver jusqu'à eux.

D'un coup d'œil, Henri de Brabant vit qu'Ermach était à son poste, et au regard d'intelligence que ce dernier lui adressa, il comprit qu'il pouvait compter sur lui.

Tout à coup, la voix de Cyprien retentit en haut de l'escalier : " Arrêtez-les ! arrêtez-les ! " crait-il de toutes ses forces. Les hommes armés, obéissant à cet ordre, se placèrent sur le seuil du vestibule, et croisèrent leurs épées, pour leur barrer le passage.

C'est alors qu'Ermach s'élança vers le chevalier, lui fit signe de le suivre, et disparut sous l'escalier.

Un moment, — un moment seulement, — Henri hésita. La pensée lui vint que le page allait le trahir, et le conduire dans le souterrain dont il connaissait déjà trop bien les dangers. Mais il eut foi dans l'honnêteté d'Ermach, et se dit que peut-être il trouverait par là une voie de salut.

Il saisit Blanche par le bras, la poussa brusquement devant lui, et courant après elle, il ferma la porte basse au nez de ses ennemis qui s'étaient précipités pour arrêter sa fuite. Sur les marches, il trouva Ermach qui l'attendait, une lampe à la main ; et, à eux deux, ils placèrent la barre en travers de la porte.

— A présent courons de toutes nos forces, cria le page ; car il faut que nous arrivions les premiers au château d'Hamelin, tout dépend de là.

En parlant ainsi, il descendit rapidement les degrés, suivi du chevalier et de Blanche ; et tous trois se lancèrent aussitôt dans le souterrain.

Les chances sont toutes en notre faveur, dit Ermach après quelques moments de silence. Cyprien et ses amis vont courir au château d'Hamelin pour nous couper la route ; mais s'ils montent à cheval, il leur faudra faire un circuit, s'ils vont à pied, nous avons de l'avance sur eux. Une fois au château, nous serons sauvés ! ajouta-il.

— Comment cela ? demanda le chevalier. N'est-il donc pas habité ?

— Il est presque vide en ce moment, répliqua le page.

Ils rencontrèrent une porte massive qui s'ouvrit sans difficulté, et ils continuèrent leur course souterraine.

Au bout de quelques minutes, une autre porte, qui s'étendait du haut en bas du passage, leur barra le chemin, mais le jeune page savait comment l'ouvrir.

Enfin, ils rencontrèrent une troisième porte ; puis ils gravirent un escalier de pierre, et puis ils se trouvèrent dans une salle pavée en marbre, moins spacieuse que celle de la Maison Blanche, mais d'une architecture gothique très remarquable.

— Nous voici dans le château d'Hamelin, et nous sommes sauvés, dit Ermach d'un ton joyeux, et en jetant sa lampe dans un coin. Puis, tout en précédant ses compagnons dans une cour qu'entouraient des bâtiments flanqués de tours, il ajouta : — Nous ne prendrons pas le temps d'aller chercher des che-

vaux dans les écuries, car nos ennemis pourraient arriver et nous surprendre.

— Hâtons-nous donc de sortir d'ici, dit Henri de Brabant : car je m'aperçois, hélas ! qu'il me faut perdre tout espoir de connaître le sort de mes pauvres pages.

Ils arrivèrent devant le pont-levis que le vieux portier abaissa en tremblant : et, une seconde après, ils furent hors du château d'Hamelin.

## XXXIV

POURQUOI NOTRE HÉROÏNE NE VOULAIT  
PAS SE FAIRE CONNAÎTRE A HENRI  
DE BRABANT

Les événements que nous avons rapportés s'étaient succédés si rapidement que le chevalier avait à peine trouvé un moment pour remercier son ami inconnu de l'aide qu'il lui avait prêtée. Mais à présent qu'ils paraissent être hors de danger, Henri s'arrêta, en disant : — Reposons-nous ici quelques minutes ; car j'ai hâte de faire plus ample connaissance avec toi, mon brave ami.

Ces paroles étaient adressées à Blanche ; mais avant qu'elle eût le temps de répliquer, Ermach s'écria vivement : — Je vous en prie, ne nous arrêtons pas ici, car Cyprien et ses diables pourraient bien nous tomber inopinément sur le dos.

— Alors, pousserons-nous jusqu'à Prague ? demanda Henri.

— Non, cela ne serait pas sûr pour moi, fit observer Blanche, attendu que j'ai emprunté cette armure dans l'un des appartements du château, et que j'en ai fait un usage qui n'est pas de nature à me concilier les bonnes grâces du général Zitzka.

— Je vois qu'il est nécessaire que nous causions ensemble, dit Henri de Brabant ; nous entrerons donc un peu dans ce bois.

Ils gagnèrent un espace découvert au milieu des arbres, et là, ils s'assirent sur l'herbe. Le chevalier reprit alors la parole, en s'adressant à notre héroïne :

— D'abord mon charmant inconnu, dit-il, il faut que vous me permettiez de vous remercier du secours que vous m'avez prêté si à propos. En second lieu, je dois vous faire connaître que je m'appelle Henri de Brabant, et, tant que je vivrai, j'aurai pour toi l'affection d'un frère. J'ai quelque influence à la cour d'Autriche, et si tu avais là quelque intérêt que je puisse servir, sois sûr que son Altesse le duc exaucera toute prière que je lui adresserai en ta faveur. A présent, permets moi de te demander qui tu es, et lève la visière de ton casque afin que tes traits restent à jamais gravés dans ma mémoire ; car je te le répète, désormais je te regarderai comme mon frère.

— Seigneur chevalier, répondit notre héroïne après une pause durant laquelle elle eut à réprimer les émotions de joies et de plaisir que ces paroles excitaient sur elle, seigneur chevalier, je reçois vos remerciements, mais sincèrement je ne les ai pas

mérités ; car, quoique j'eusse le désir de vous secourir. . . . .

— Par le ciel ! jeune homme tu es bien modeste ! s'écria Henri en l'interrompant ; tu n'en as pas eu seulement la volonté, tu en as eu aussi le pouvoir. Nous avons battu nos ennemis dans deux rencontres successives, et quoiqu'ils fussent deux fois plus nombreux que nous. Oublies-tu donc qu'au moment où tu es apparu, j'étais entre leurs mains, et que, par conséquent je te dois la vie ? Encore une fois, je te demande qui tu es, et comment tu t'es trouvé là si à propos ?

— J'aurais une longue histoire à raconter à Votre Excellence, s'il me fallait entrer dans des détails minutieux, dit Blanche ; mais qu'il me suffise de vous dire que certaines circonstances m'ont conduit à la Maison Blanche, qu'aussitôt après mon arrivée j'ai appris qu'on méditait une trahison à votre égard, et que sachant que vous étiez dans la galerie des glaces, je m'y suis rendu justement à temps. . .

— Pour me sauver de la mort, ajouta le chevalier avec énergie.

— Peut-être me sera-t-il permis de mentionner certaines particularités que, par modestie, ce jeune homme oublie de raconter, dit Ermach en se joignant à la conversation.

— Parle, Ermach, cria Henri de Brabant. Je suis tout attention, quoique ce que tu pourras m'apprendre ne puisse ajouter à l'affection que je lui ai vouée.

— Et cependant, Votre Excellence éprouvera plus que l'admiration quand je lui aurai dit que ce jeune homme si brave devant l'ennemi, et si modeste devant la louange, que ce jeune homme, dis-je, a délivré les trois seigneurs enfermés comme otages dans le château de Prague.

— Quoi ! Est-ce possible ! s'écria Henri de Brabant. Le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald sont en liberté !

— Oui, et c'est ce jeune homme qui les a délivrés, répondit Ermach qui trouvait un plaisir évident à vanter ces prouesses. Oh ! les nouvelles se répandent vite dans la Maison Blanche, continue le page.

— Est-ce possible ? répéta le chevalier en se tournant vers Blanche. Qui donc es-tu brave enfant ? Et pourquoi tiens-tu ta visière baissée ?

— Il serait vraiment ridicule à moi de forcer votre Excellence à m'adresser encore ces questions, dit notre héroïne. Permettez-moi de ne vous donner que dans trois jours les explications que vous me demandez ?

— Trois jours ? répéta Henri. Ce serait bien difficile, car dans quelques heures je partirai de Prague pour retourner en Autriche, où je me suis engagé à escorter une dame et ses suivantes jusqu'à Vienne.

— Une dame . . . et ses suivantes ? exclama Blanche involontairement : mais se remettant aussitôt, elle se hâta d'ajouter : pardonnez-moi, seigneur chevalier, mais cette nouvelle m'a désappointé.

— Comment cela, mon ami ? demanda Henri qui éprouvait d'instant en instant davantage d'intérêt

pour son libérateur autour duquel flottait un mystère de plus en plus épais.

— Je voulais dire, répliqua Blanche, qu'en apprenant que Votre Excellence se disposait à partir pour l'Autriche dans quelques heures, j'avais eu la pensée de le prier de me permettre de faire route avec elle ; car j'ai à suivre la même direction, du moins durant une journée de marche.

— Trois journées de marche ! exclama le chevalier : en ce cas vous devez demeurer dans le voisinage du château de Rotenberg. . . . .

— Justement, répondit Blanche.

— Et pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas jusque-là ? demanda Henri. Qu'est-ce qui a pu vous faire changer d'idée !

— Votre Excellence a promis à une dame de l'escorter elle et ses suivantes, répondit notre héroïne avec une rapidité d'autant plus sensible que ces efforts pour être calme étaient plus grands ; je craignais, continua-t-elle, que ma présence ne fut un embarras pour vous ; car je ne dois pas vous dissimuler que je ne suis qu'un pauvre page, d'un humble origine, portant un nom. . . . .

— Et ce nom, quel qu'il soit, mérite d'être le plus honoré de toute la chrétienté ! s'écria le chevalier en saisissant la main gantée de notre héroïne, et en la serrant avec toute la ferveur d'une généreuse amitié. Mon ami, mon frère, ajouta-t-il je ne veux pas chercher à pénétrer le mystère dans lequel il te plaît de t'envelopper ; mais qui que tu sois, nous ne pouvons plus rester indifférents l'un à l'autre. Nous ferons route ensemble ; et au lieu de me quitter à moitié chemin, tu m'accompagneras à Vienne, et je te promets que là, tu recevras de la main même de Son Altesse, le duc d'Autriche, le titre de chevalier.

— Merci, merci pour la noble générosité dont vous me comblez, mais que je ne puis accepter, répliqua Blanche. Pourtant, continua-t-elle, si vous m'assuriez que je ne serai pas un embarras pour vous, j'accepterai volontiers de voyager sous votre escorte jusqu'au château de Rotenberg, d'autant plus que je ne serais pas sans courir certain danger si l'on soupçonnait que c'est moi qui ai délivré les trois prisonniers d'État.

— Et cette armure ? fit observer le chevalier, n'y a-t-il pas de danger aussi qu'on la reconnaisse ? et ne feriez-vous pas sagement de l'ôter pour prendre un costume qui vous permette de déjouer les poursuites des agents de Zitzka. ?

— J'aime mieux courir ce danger que de quitter mon armure, répondit Blanche d'un ton décidé.

— Je dois pourtant vous prévenir, dit le chevalier, que la dame que je vais accompagner a justement passé plusieurs jours au château de Prague, avec Zitzka ; et si, par hasard, elle venait à reconnaître. . . . .

— Qui est cette dame dont vous parlez ? demanda Blanche en faisant appel à tout son courage pour recevoir la réponse qu'elle présentait.

— Elle se nomme *Ætna*, répondit Henri qui ne laissa pas que de s'étonner de la curiosité de son inconnu.

— J'ai entendu parler d'elle, dit Blanche à voix basse, et après une pause de quelques instants. On la dit aussi généreuse que belle, et dès lors je ne quitterai pas mon armure, à moins ajouta-t-elle vivement, que cela ne vous fasse soupçonner par les Taborites.

— Je n'appréhende rien de pareil, répliqua Henri et même en fût-il ainsi que cela ne changerait rien à ma manière d'agir. Non, mon ami, s'écria le chevalier en se relevant, je ne suis point si égoïste, et je ne parlais uniquement que dans votre intérêt. Gardez donc votre armure, si vous voulez ; et si, au lieu de me quitter à moitié chemin, vous consentez à nous accompagner à Vienne, je vous répète que Son Altesse le duc d'Autriche ne sera pas envers vous avare de bienfaits.

— Merci encore une fois, seigneur chevalier, répliqua notre héroïne ; mais ainsi que je vous l'ai dit, je serai forcé de vous dire adieu lorsque nous serons au château de Rotenberg, et là, je vous apprendrai qui je suis, et pourquoi je me suis obstiné à garder ma visière baissée.

— Qu'il soit fait comme vous voulez, exclama Henri ; à présent, hâtons-nous de retourner à Prague, car le temps passe.

— Je n'accompagnerai point Votre Excellence dans la ville, dit Blanche, ce serait de ma part une véritable folie. Mais au lever du soleil, seigneur chevalier, je vous rejoindrai à la porte sud de Prague. Toutefois, il y a une circonstance dont je voudrais vous entretenir. J'ai laissé dans la ville un cheval que, pour diverses raisons, je n'oserais aller réclamer.

— Soyez tranquille, dit le chevalier en l'interrompant, je me charge de vous en amener un ; et maintenant adieu, et à bientôt, ajouta-t-il en lui serrant la main avec cordialité.

Blanche resta dans le bois, et Henri, suivi du page Ermach, rentra dans la grande route et se dirigea rapidement vers Prague.

## XXXV

## LE DÉPART, UNE RECONNAISSANCE, UNE CONVERSATION

Les premiers rayons du soleil dorèrent la campagne et les ramparts, lorsqu'une petite troupe à cheval sortit de la ville de Prague.

C'étaient d'abord Henri de Brabant, dont on reconnaissait le rang à ses éperons d'or, puis Ermach, monté sur le cheval de Lionel, et conduisant par la bride celui de Conrad, qui était destiné à Blanche.

A une petite distance derrière Ermach, venaient deux domestiques, sur des chevaux superbes, portant l'un, l'armure du chevalier soigneusement serrée, et l'autre, la valise contenant les objets nécessaires à sa toilette.

Dès qu'ils eurent dépassé la porte, ils s'arrêtèrent et presque aussitôt ils virent paraître une dame et ses deux suivantes, toutes montées sur des palefrois magnifiquement caparaçonnés.

Henri de Brabant piqua son cheval et s'avança vers Ætna qu'il avait reconnue du premier coup d'œil et la salua avec courtoisie. Mais elle vit tout d'un coup qu'il y avait dans son air et ses manières une contrainte qu'il s'efforçait en vain de dissimuler. Ne voulant pas, toutefois, laisser voir qu'elle avait remarqué l'ombre qui obscurcissait son front et comptant, d'ailleurs, pour la dissiper sur son esprit et sa fascination, elle rejeta son voile en arrière et le chevalier fut littéralement ébloui par sa beauté, par la richesse et la symétrie de son costume. Elle s'en aperçut, et dans l'exaltation de son triomphe, elle se dit intérieurement : *je réussirai ! je réussirai !*

L'on se plaça alors en ordre de marche : Henri et Ætna, le chevalier à gauche, selon l'usage ; puis Linda et Béatrice, entre lesquelles se mit Ermach.

Pendant qu'avait lieu cet arrangement, Ætna n'avait pas remarqué le page : il serait donc difficile de dire dès maintenant si elle le connaissait ou non. Il est encore une autre circonstance que nous devons mentionner : c'est la surprise qu'éprouvèrent Linda et Béatrice en voyant que Lionel et Conrad n'étaient point avec leur maître, et le regard plein d'anxiété qu'elles échangèrent entre elles. Mais quels que fussent leurs sentiments, elles surent n'en rien laisser paraître.

On se mit en marche, mais lentement, parce que le chevalier craignait de manquer son jeune libérateur qui avait promis de venir le rejoindre. Il dit à Ætna qu'il attendait une autre personne, et cette remarque servit à ouvrir la conversation.

— Tout ami de Votre Excellence sera le bienvenu, dit Ætna en dissimulant la contrariété qu'elle éprouva en voyant qu'elle serait condamnée à avoir un tiers dans son voyage avec le chevalier. Puis-je vous demander le nom et le rang de celui que vous attendez ?

— Franchement, madame, répliqua Henri, il me serait impossible de répondre à cette question.

Le fait est que la nuit dernière a été remplie de tant d'incidents que je n'ai pas fermé les yeux, mais cela est peu de chose pour moi qui suis habitué à vivre de la vie des camps.

— Où Votre Excellence s'est tant distinguée, ajouta Ætna en jetant sur lui un regard pénétrant.

— Qui donc avez-vous entendu faire mon éloge ? demanda le chevalier en l'examinant attentivement et voulant s'assurer si elle ne le connaissait pas mieux qu'il ne lui convenait de le laisser voir.

— Le capitaine général m'a parlé de votre habileté comme chef, de votre bravoure comme guerrier, et de votre générosité dans la victoire, répondit Ætna.

— Le noble Zitzka est trop flatteur, dit Henri. Mais, ne vous a-t-il pas dit autre chose de moi ?

— Oui certainement, exclama Ætna avec un sourire charmant ; il s'est souvent et longuement étendu

sur votre compte, mais tout ce qu'il a dit peut se résumer dans mes paroles de tout-à-l'heure.

— Ah ! comme cela, Zitzka n'a pas trahi mon secret, pensa Henri de Brabant. Puis, après une pause d'un instant, il se tourna vers Ætna : Je vous disais donc, Madame, que la nuit dernière a été pour moi toute pleines d'aventures. Les périls m'entouraient de toutes parts, et plusieurs fois ma vie n'a tenu qu'à un fil.

— Est-ce possible ! exclama Ætna en levant sur lui des yeux où se lisait le plus vif intérêt.

— Positivement, répliqua le chevalier, et il serait impossible d'exagérer le péril dont j'ai été sauvé par le brave garçon qui va venir se joindre à nous. Mais il me fait l'effet d'un être mystérieux et bien singulier, et je crois devoir vous avertir qu'il a, paraît-il, des raisons sérieuses de cacher son nom et son identité.

— Son identité ! exclama Ætna sans bien comprendre ce que voulait dire le chevalier.

— Oui, son identité personnelle, reprit ce dernier : en d'autres termes, il ne veut pas dire ce qu'il est réellement, et pour cela il garde obstinément fermée la visière de son casque, car il faut que je vous dise qu'il est couvert d'une armure, qui lui donne toute la martiale élégance d'un guerrier et la grâce d'une amazone.

— Je suis on ne peut plus curieuse de voir cet inconnu à qui il a été donné de rendre à Votre Excellence un service si signalé, dit Ætna. Mais vous ne m'avez pas fait connaître de quelle nature sont les périls que vous avez courus, et dont la pensée seule me fait frissonner, ajouta-t-elle avec un accent touchant et ému.

— Ce serait bien long à raconter, dit Henri ; et d'ailleurs, je crains que mes aventures de cette nuit n'aient du rapport avec un terrible mystère dont la seule mention, je ne le sais que trop, vous ferait frémir.

— Ah ! exclama Ætna en pâlisant ; mais ce mystère.

— La statue de bronze ! répondit Henri en se penchant sur son cheval, de manière à n'être entendu que d'elle.

— O Dieu, murmura-t-elle, comme si elle eut été frappée au cœur. Quel péril avez-vous donc couru, et que savez-vous de la statue de bronze !

— Je vais vous le dire, répliqua le chevalier qui soupçonna que sa belle compagne connaissait le secret de la statue de bronze, et que peut-être elle consentirait à le lui révéler. La nuit dernière, je me suis trouvé dans une maison qui doit être certainement le quartier général des chefs de cet horrible tribunal.

— Et cette maison ? demanda Ætna avec vivacité, et en jetant les yeux autour d'elle, comme si elle eût craint de voir surgir une apparition.

— Voyez ! dit Henri en indiquant la Maison Blanche qui brillait sur son éminence, au milieu de la verdure qui l'entourait.

— Ah ! vous avez été là ! murmura *Ætna* d'une voix étouffée ; et détournant la tête, elle garda, durant quelques minutes, un profond silence.

— Je n'aurais pas fait allusion à ce mystère de la statue de bronze, dit enfin le chevalier, si je n'avais pensé que vous pourriez sans doute, satisfaire ma curiosité à cet égard.

— Ah ! exclama *Ætna*, machinalement, et même involontairement.

Lorsqu'elle se retourna vers Henri de Brabant, son visage était d'une pâleur mortelle.

— Pourquoi Votre Excellence imagine-t-elle que je possède la clef de ce mystère ? demanda-t-elle en faisant un violent effort pour cacher son émotion.

— Pardonnez-moi... oh ! pardonnez-moi, Madame, s'écria le chevalier qui ne put voir sans compassion le trouble où l'avaient jetée ses paroles.

— Je n'ai rien à vous pardonner, dit-elle ; mais dites-moi pourquoi vous croyez que je sais la signification de ces mots.

Elle s'arrêta court ; car ses lèvres ne pouvaient articuler le nom de la statue de bronze.

— Puisque vous l'exigez, je vais vous répondre franchement, dit le chevalier. Les incidents qui se sont passés dans la caverne, il y a quelques mois, alors qu'une voix vous menaça.

— Oui, oui, je me souviens, s'écria *Ætna* en jetant un coup d'œil plein d'égarement du côté de la Maison Blanche.

— Et puis, continua Henri de Brabant, la conversation que Blanche Gaspard a entendue entre Cyprien et une femme nommée Marthe, cette conversation que je vous ai fait connaître par le général Zitzka, et que Blanche vous a sans doute racontée dans tous ses détails.....

— Oui, et les menaces qui étaient dirigées contre moi, dit *Ætna*. Vous avez raison, seigneur chevalier, ajouta-t-elle en se roidissant contre la douleur que lui causait cet entretien, vous avez raison, je sais ce qu'ils veulent dire par "le baiser de la Vierge !" Mais, ô mon Dieu ! ne me demandez pas de vous révéler ces mystères, de soulever le voile qui cache ces horreurs. D'ailleurs, s'écria-t-elle, je le voudrais, qu'il y a mon serment, et rien ne pourrait me le faire violer.

Oubliant, dans son agitation, qu'elle était au milieu d'une grande route, et que Henri de Brabant avait les yeux fixés sur elle, *Ætna* joignit les mains avec ferveur et parut renouveler tacitement une promesse qu'elle avait juré d'exécuter.

Le chevalier la regarda avec un étonnement indicible et une extrême curiosité, car il sentait qu'il y avait là quelque effroyable mystère, et il avait hâte de reprendre la conversation. Mais au moment où *Ætna* commençait à se calmer, Blanche, toujours couverte de son armure, sortit d'un bouquet d'arbres, et s'avança vers eux.

— Soyez le bienvenu, mon brave libérateur ! s'écria le chevalier cachant sous l'enthousiasme de ses manières la crainte qu'*Ætna* ne reconnût l'armure comme sortant des appartements du château de Prague.

Mais il n'en fut rien, et elle rendit courtoisement à Blanche le salut que celle-ci lui adressa.

— Je vous présente, madame, le brave jeune homme qui m'a sauvé la vie, et qui va être notre compagnon de voyage, dit le chevalier.

— Nous serons enchantés tous de faire route avec lui, répliqua *Ætna* ; mais il n'a pas de cheval.

— Pardon, madame, mon page en a un à lui offrir, dit Henri.

Ermach s'avança pour donner à Blanche la bride du coursier qui lui était destiné.

Ce fut alors que, pour la première fois, *Ætna* remarqua le jeune page. Au moment où elle l'aperçut, elle tressaillit ; puis elle l'examina de nouveau, et au coup d'œil qu'il lui lança, elle reconnut que ses soupçons étaient justes.

Mais aucun des assistants ne s'aperçut de cette reconnaissance réciproque ; et avant de se détourner, *Ætna* fit à Ermach un signe de tête, comme pour lui faire comprendre qu'elle saurait trouver l'occasion de lui parler en particulier.

Pendant ce temps, Blanche était montée à cheval, et l'on se remit en marche. Henri de Brabant remarqua qu'*Ætna* était triste, malgré ses efforts pour paraître gaie ; mais il attribua sa mélancolie à l'impression que lui avait causée sa conversation de tout à l'heure, et il se disposait à faire une observation sur la campagne qui les environnait, lorsqu'elle prit elle-même la parole.

— Vous avez, il y a un moment, mentionné le nom de Blanche, seigneur chevalier, dit-elle ; cela me fait penser à vous demander si vous avez vu cette jeune fille, avant votre départ, car je présume que vous savez que je lui ai dit adieu, hier soir ?

— Je regrette profondément de ne pas l'avoir vue, répondit Henri. Maître Tremplin m'a dit ce matin, qu'elle était venue à l'hôtel, qu'elle l'avait chargé de me transmettre ses remerciements ; mais je le répète, je regrette beaucoup de ne pas l'avoir vue, d'autant plus qu'elle pourrait avoir besoin de conseils.

— J'ai eu la même pensée, dit *Ætna*, et je l'ai même suppliée de me permettre de l'aider de ma bourse ; mais elle m'a assuré qu'elle avait tout ce qui lui était nécessaire.

— Je vous suis très obligé, *Ætna*, pour la bonté et l'intérêt que vous avez témoignée à Blanche, dit le chevalier, avec une telle chaleur que la jeune femme fixa sur lui un regard scrutateur. Je n'oublierai jamais, continua-t-il, la façon dont elle m'a secouru quand elle m'a trouvé sans connaissance dans la lande.

Nous ne chercherons pas à exprimer les émotions et les sentiments de Blanche qui ne perdait pas un mot de cette conversation, Une sorte de bonheur jusqu'alors inconnu faisait battre son cœur et il lui parut qu'une nouvelle existence s'ouvrait pour elle.

— J'espère, dit Henri après un long silence, en se tournant vers *Ætna*, j'espère que le général Zitzka ne m'en voudra pas de n'avoir pas été lui présenter mes respects, avant de quitter Prague ?

— Le capitaine général a une trop haute opinion de Votre Excellence pour jamais mal vous juger, répondit Ætina ; et, à parler franchement, continua-t-elle, il était trop préoccupé, ce matin, d'un événement dont vous avez probablement entendu parler, pour songer à des questions de politesse.

— Vous voulez parler de la disparition des trois prisonniers d'État ! exclama le chevalier. Cela a dû horriblement vexer le général ?

— Il en a été plus que vexé, répliqua Ætina d'un ton solennel. Il est entré dans une telle rage qu'il voulait commencer sur le champ une croisade contre l'aristocratie de Bohême. Il a juré de raser les châteaux des seigneurs, de partager leurs domaines entre ses soldats, et d'abolir partout les privilèges.

— Et croyez-vous, madame, que le capitaine général mette ces menaces à exécution ? demanda Blanche en grossissant sa voix.

— Dans dix jours il entrera en campagne, répondit Ætina, à moins qu'on ne lui donne satisfaction ce qui n'est guère probable.

Le soleil se couchait derrière les collines qui bornaient l'horizon, lorsque la cavalcade s'arrêta à un hôtel situé sur le bord de la route. L'hôtelier, sa femme et une foule de domestiques se hatèrent d'accourir, et, à la vue des éperons d'or du chevalier, de la mise élégante des dames, firent des frais inouïs d'attentions.

Cette auberge se trouvait dans un lieu désert : aussi au métier d'hôtelier son propriétaire joignait-il celui de fermier. La cuisinière se mit vite à ses fourneaux dès qu'on sut que les étrangers se proposaient de passer la nuit, des domestiques se chargèrent des chevaux, et l'hôtesse fit préparer des chambres.

Ætina se retira dans la pièce qu'on avait mise à sa disposition, pour réparer sa toilette avant qu'on servît le dîner, et Henri de Brabant et Blanche se trouvèrent ainsi seuls ensemble dans la salle de l'auberge.

— Que pensez-vous, cher inconnu, de notre compagnie de voyage ? demanda le chevalier en se jetant dans un fauteuil.

— Je pense qu'elle est très-belle, répondit Blanche dont le sein se gonfla sous sa cuirasse.

— Ah ! la beauté ne suffit pas pour rendre une femme adorable, dit Henri. Depuis trois semaines, mon cher ami, j'ai rencontré trois femmes charmantes, dont la plus laide est aussi jolie que celle qui fut cause de la guerre de Troie ; et cependant, ces trois femmes diffèrent autant entre elles que la lumière diffère de la nuit. Il y a d'abord Satanaïs.

— La sœur d'Ætina, je crois ? dit Blanche. J'ai entendu parler d'elle une ou deux fois.

— Oui, la sœur d'Ætina répliqua le chevalier, et si vous ne l'avez jamais vue, mon brave inconnu, il est inutile que je vous fasse la description de sa beauté. Figurez-vous la taille d'Ætina, ses traits, ses yeux, et avec cela un teint presque olive, mais d'une telle transparence qu'on voit le sang courir dans ses veines. Il y a entre elles deux un contraste immense, malgré leur ressemblance.

— Mais la différence morale ? dit Blanche d'une voix qui tremblait légèrement.

— Ah ! exclama Henri : mais non, non, je n'ose pas m'expliquer sur ce point, ajouta-t-il comme en se parlant à lui-même. De ces trois femmes dont je vous parlais, continua-t-il en faisant un effort pour sortir de sa rêverie, vous en connaissez déjà deux Satanaïs et Ætina, l'autre est cette même Blanche Gaspard dont vous m'avez entendu parler tantôt.

Notre héroïne fut tellement surprise par cette déclaration, qu'elle fut totalement hors d'état de répliquer au chevalier qui lui parlait ainsi d'elle-même.

— Oui, continua Henri sans s'apercevoir de l'émotion qui l'agitait sous son armure, Satanaïs et Ætina ont une beauté splendide, mais Blanche Gaspard possède une modestie, un charme qui plaisent à l'âme et qui reposent. J'avoue franchement que, si je n'avais jamais vu Satanaïs, j'aurais pu aimer cette jeune fille si belle, si simple, de la plus sainte affection, et avec le dévouement le plus sincère. Mais, par le ciel ! qu'avez-vous donc, mon ami ?

En même temps qu'il prononçait ces paroles, le chevalier s'élança de son siège et reçut Blanche dans ses bras, car elle avait été saisie d'une faiblesse soudaine, et après avoir chancelé un instant, elle serait tombée si l'exclamation de Henri ne l'eût rappelée à elle-même. Alors, elle dit d'une voix tremblante :

— Ce n'est rien, une indisposition passagère, mais c'est fini...

— Ah ! je comprends, s'écria le chevalier avec brusquerie. Pardonnez-moi si j'ai rien dit qui puisse vous offenser.

— Que voulez-vous dire ? Que voulez-vous dire ? demanda Blanche, convaincue qu'elle s'était trahi et qu'il savait maintenant qui elle était.

— Encore une fois, je vous demande pardon, reprit Henri de Brabant, si mes paroles vous ont offensé : mais j'ai lu votre secret.

— Mon secret ! murmura notre héroïne en tremblant et s'appuyant contre la table ; mon secret ! répéta-t-elle avec une véhémence passionnée.

— Oui, votre secret, noble jeune homme : vos paroles, vos manières tout vous a trahi.

— Et ce secret ? cria Blanche Gaspard avec impatience.

— Vous connaissez, Blanche Gaspard et vous l'aimez.

— Oui, autant que ma vie, répondit notre héroïne qui se sentit soulagée d'un poids énorme.

— En ce cas, puissiez-vous être heureux, mon cher ami, répliqua le chevalier, car il n'est pas un homme qui ne dût être fière d'elle.

— Merci, merci pour vos souhaits et vos généreux sentiments, murmura Blanche.

Les domestiques entrèrent pour préparer la table, et notre héroïne, tirant le chevalier de côté, lui dit à voix basse :

— Vous m'excuserez si je me retire dans ma chambre, mais si je veux garder mon incognito, il faut que je prenne mon repas seul.

— Il n'est pas pour cela besoin d'excuse, mon ami, répliqua Henri : bonne nuit donc.

— Bonsoir, répliqua Blanche ; et elle se hâta de gagner la chambre qu'on lui avait préparée.

Durant ce temps, Ætina réparait sa toilette que le voyage avait quelque peu dérangée, et elle allait retourner dans l'appartement où elle avait laissé le chevalier et Blanche ensemble, quand, dans le long et sombre corridor, elle rencontra le jeune page Ermach.

— Ah ! vous arrivez à propos, lui dit-elle à demi voix ; je voulais te parler mon ami ; mais suis-moi dans ma chambre où nous pourrions causer un instant, sans crainte d'être interrompus ou observés.

— Marchez devant, Mariette, dit le jeune homme d'un ton froid.

— Silence ! Ne m'appellez pas ainsi ! répliqua Ætina avec un accent où il y avait à la fois de la colère et de la supplication : puis elle rentra précipitamment dans son appartement.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda le page qui faisait des efforts visibles pour cacher sous un calme apparent les émotions auxquelles il était en proie.

— Comprenons-nous bien, Ermach, dit Ætina, Nous resterons amis, n'est-ce pas ?

— Que vous importe mon amitié, Mariette ? demanda le page dont les lèvres frémissaient.

— Encore une fois, ne m'appelle pas de ce nom que je hais et qui me fais horreur, dit Ætina. Je te demande de nouveau ; serons-nous amis ou ennemis ?

— Pourquoi aurais-je pour vous de l'indulgence et de l'amitié ? demanda Ermach toujours avec la même froideur. Il est certain que quand vous habitiez.....

— Oui, oui, je comprends ! dit la jeune femme en l'interrompant avec impatience ; ne prononcez pas le nom de cette demeure... les murs ont des oreilles.

— Je n'en dirai pas davantage, puisque vous le voulez, dit le page ; mais vous savez de quels sentiments nous étions animés l'un pour l'autre et quels motifs j'ai de vous hair, de me venger de vous.

— Oui, j'ai eu tort, exclama Ætina, j'ai eu tort. Mais n'aurais-tu pas le courage d'oublier, de pardonner ? Voyons, dis-moi, Ermach, dis-moi que tu me pardonnes.

— Jamais... jamais ! répliqua le jeune homme en jetant sur elle un regard plein de haine.

— Mais quel mal pourrais-tu me faire ? demanda Ætina qui tremblait de tout son corps.

— Vous aimez le chevalier Henri de Brabant, dit le page les dents serrées, d'une voix étouffée, d'un air d'inférieur triomphe.

— Ah ! exclama la jeune femme. Mais non, Ermach, tu t'es trompé.

— C'est vainement que vous cherchiez à nier, dit le jeune homme en l'interrompant. Par les souffrances que j'ai endurées, par les larmes brûlantes que j'ai versées, je ne permettrai pas qu'une iniquité s'accomplisse, et je serai vengé.

— Assez, assez ! dit Ætina vivement. J'accorde que tu as raison, et que j'aime le chevalier de Brabant.

— Il a été bon et généreux pour moi, s'écria Ermach ; il m'a arraché d'une maison que j'abhorrais, et à une existence qui m'était odieuse.

— Oui, je sais que tu lui as rendu un important service, dit Ætina. Mais rappelle-toi, Ermach, ce serment qui te défend de révéler les mystères de la Maison Blanche et du château d'Hamelin.

Madame, je respecterai ce serment, fit le page avec indignation : mais sans le violer, je puis en dire assez au chevalier de Brabant.

— Non, non, tu ne voudras pas me perdre, Ermach, s'écria Ætina en joignant les mains et avec un accent suppliant. Tu ne voudrais pas me faire mourir en présence de l'homme que j'aime ! Rien ne pourra-t-il donc t'émouvoir, ni larmes, ni prières...

— Rien répondit Ermach.

— Et si je te faisais connaître tes parents, si je te fournissais les moyens de les retrouver ? dit Ætina.

— A cette condition, à cette condition seule, je vous ferais grâce, répondit le page. Oh ! s'écria-t-il ? j'ai bien souffert, vous m'avez causé bien du mal, mais si vous faisiez cela, je vous pardonnerais, qui sait, je vous bénirais peut-être un jour.

— Écoute, dit la jeune femme après plusieurs minutes de réflexion, nous n'avons pas le temps en ce moment, et les explications que j'aurai à donner sont longues. Ce soir, lorsque tout dans la maison sera silencieux, avant de rentrer dans cet appartement je te dirai ce que je sais de ta naissance. Où est ta chambre.

— La dernière à droite au bout de ce corridor, répondit Ermach.

— Il suffit, sois-y tantôt, et tu sauras tout, en échange du silence que tu t'engages à garder sur tout ce qui me concerne. A présent, va...

Ætina attendit encore quelques instants, afin de se remettre de l'assaut qu'elle venait de subir ; et quand elle descendit, il aurait été impossible, même pour l'observateur le plus attentif, de soupçonner par quelles émotions poignantes elle venait de passer.

Un repas copieux était servi sur une table au milieu de laquelle était une large salière qui servait de ligne de démarcation entre les maîtres et les serviteurs ; d'un côté étaient le chevalier et Ætina, et au-dessous étaient assis Ermach, Linda et Béatrice.

Ætina et Henri causèrent des divers incidents qui avaient marqué leur voyage ; mais un silence presque absolu régna à l'autre bout de la table.

Dès que le souper fut terminé, chacun se leva et se retira dans son appartement respectif.

Mais, quoiqu'il n'eût pas dormi la nuit précédente Henri de Brabant ne se sentait nulle envie de se coucher. Il ouvrit la fenêtre, et plongea ses regards dans la campagne que la lune éclairait de ses rayons. Il resta ainsi plus d'une demi-heure, livré aux réflexions qui affluaient à son esprit. Il regrettait, en effet, la nécessité qui l'avait contraint de quitter Prague, sans avoir découvert le sort de ses deux

pages, et aussi sans avoir pu porter secours à la princesse Elisabeth. Tout en suivant le cours de ses pensées, l'idée lui vint qu'il n'avait pas encore interrogé Ermach sur les mœurs, les occupations et les habitudes des habitants de la Maison Blanche.

Il se rappela que le page lui en avait parlé comme d'un lieu maudit, lorsqu'il l'avait prié de l'en arracher, et il était, d'ailleurs, convaincu qu'elle servait de quartier général aux chefs du tribunal de la statue de bronze. Sous l'empire de ces pensées, et cédant à une impulsion presque irrésistible, il résolut d'aller trouver Ermach, dût-il lui faire perdre quelques instants de sommeil, et comme un profond silence régnait dans l'auberge, il sortit tout doucement de sa chambre. Afin de ne troubler personne, il continua à avancer avec précaution, malgré l'obscurité.

Mais en approchant de la chambre d'Ermach, le chevalier fut surpris d'en voir sortir un filet de lumière par l'entrebaillement de la porte ; il arriva, toujours avec précaution, jusque sur le seuil,

Là, il demeurera saisi d'un indicible étonnement.

A côté du fauteuil où Ermach s'était jeté, épuisé par les fatigues de la journée, et où il avait été surpris par le sommeil, à côté de ce fauteuil, disons-nous, se tenait Ætna droite et immobile.

Ses cheveux tombaient sur ses épaules, et d'une main elle portait une lampe qui éclairait son visage d'une pâleur cadavérique.

Le chevalier ne savait que penser, et il resta sur le seuil sans bouger et sans proférer une parole !

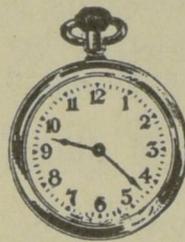
Ætna contempla durant près d'une minute le page plongé dans le sommeil : et puis, il semblait à Henri de Brabant qu'il s'opérait tout à coup un changement effrayant dans ses traits, et qu'à sa pâleur glaciale succédait une expression de férocité diabolique.

Le chevalier sentit un frisson lui courir par tout le corps ; mais au même instant, le bras d'Ætna se leva au-dessus du page, un poignard brilla à la lueur de la lampe, et puis s'enfonça dans le cœur du malheureux jeune homme.

Henri poussa un cri et se précipita dans la chambre.

(à suivre)

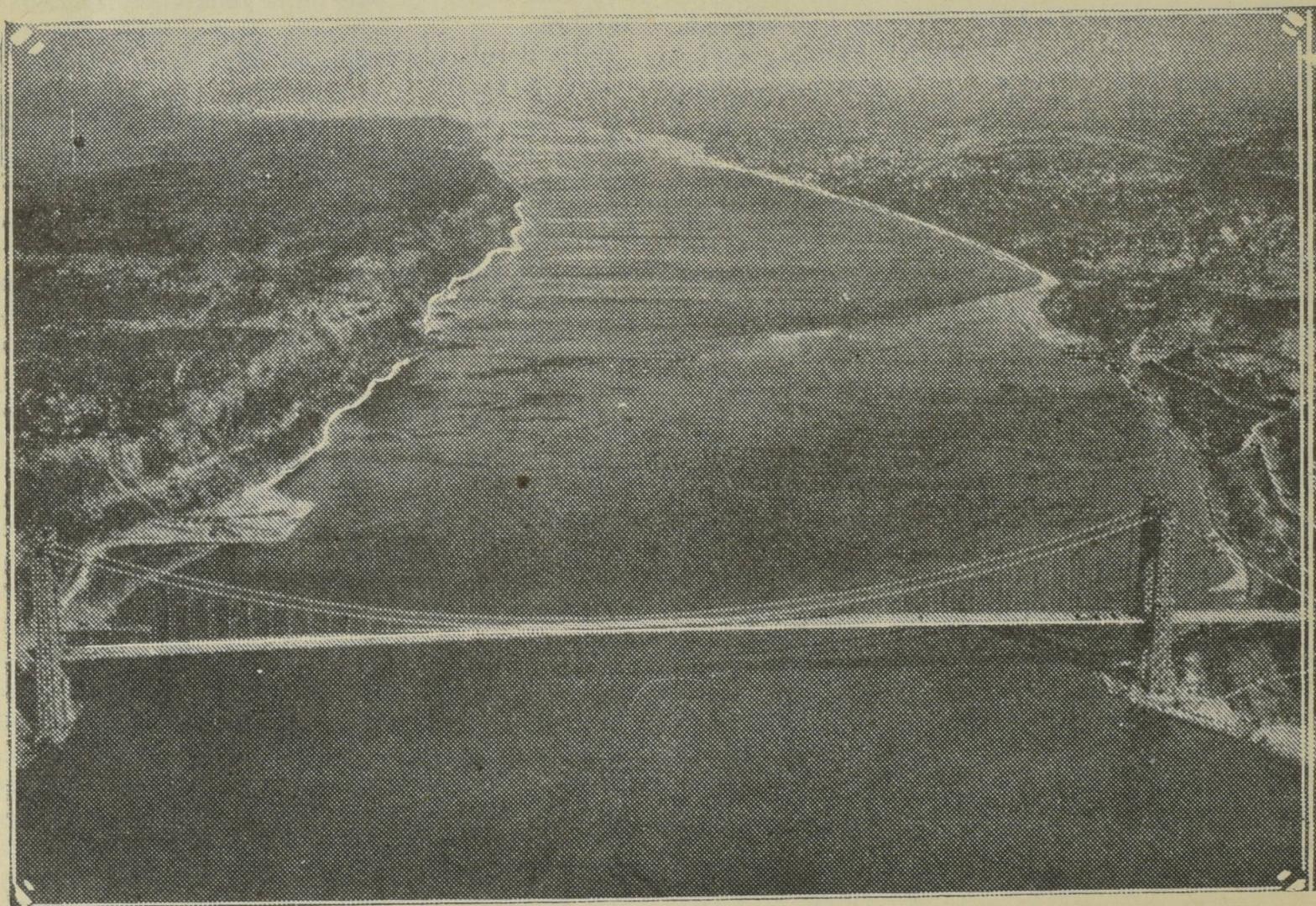
## GRATIS



Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs tel que service de toilette, aluminium, lingerie etc., seront donnés gratuitement à ceux qui vendront 50 paquets de nos graines de jardin à .07 cts.

L'UNION DES JARDINIERS ENRG.

Lévis, P. Q.



VUE DU NOUVEAU PONT SUSPENDU, au dessus de la rivière Hudson, entre New-York et New-Jersey.